





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

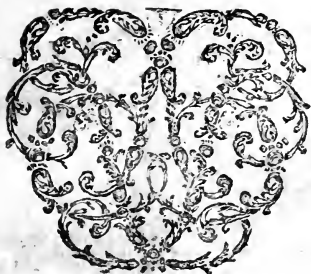


LETTRES PERSANES.

SECONDE ÉDITION.

*Revue, corrigée, diminuée & aug-
mentée par l'Auteur.*

TOME I.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU,

M DCC XXI.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

EXPERIMENT 1



PHYSICS 101

WINTER 2000



LETTRES PERSANES.



E ne fais point ici
d'Epître Dedicatoire
& je ne demande
point de protection
pour ce Livre : on le

lira s'il est bon : & s'il est mauvais
je ne me soucie pas qu'on le lise.

J'ai detaché ces premieres
Lettres pour essayer le goût du
Public : j'en ai un grand nombre
d'autres dans mon portefeuille,
que je pourrai lui donner dans la
suite.

Tome I.

A 2

Mais

Mais c'est à condition que je ne serai pas connu: car si l'on vient à sçavoir mon nom, dès ce moment je me tais. Je connois une femme; qui marche assez bien, mais qui boite dès qu'on la regarde. C'est assez des défauts de l'Ouvrage, sans que je presente encore à la Critique ceux de ma personne. Si l'on sçavoit qui je suis, on diroit: Son Livre jure avec son caractère: il devoit employer son tems à quelque chose de mieux: cela n'est pas digne d'un homme grave. Les Critiques ne manquent jamais ces sortes de reflexions; parce qu'on les peut faire, sans essayer beaucoup son esprit.

LES PERSANS qui écrivent ici, étoient logés avec moi; nous passions notre vie ensemble. Et parce-qu'ils me regardoient comme un homme d'un autre monde, ils ne me cachotent rien. En effet
des

des gens transplantés de si loin, ne pouvoient plus avoir de secrets: ils me communiquoient la plûpart de leurs Lettres: Je les copiai: J'en surpris même quelques-unes, dont ils se seroient bien gardés de me faire confidence; tant elles étoient mortifiantes pour la vanité, & la jalousie Persane.

Je ne fais donc que l'office de Traducteur: toute ma peine a été de mettre l'Ouvrage à nos mœurs: J'ai soulagé le Lecteur du langage Asiatique autant que je l'ai pû; & l'ai sauvé d'une infinité d'expressions sublimes, qui l'auroient ennuyé jusques dans les nuës.

Mais ne n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs complimens, dont les Orientaux ne sont pas moins prodigues que nous; & j'ai passé un nombre infini de ces minuties, qui ont tant de peine à soutenir le

grand jour, & qui doivent toujours mourir entre deux amis.

Si la plûpart de ceux, qui nous ont donné des Recueils de Lettres, avoient fait de même; ils auroient vû leur Ouvrage s'évanouir.

Il y a une chose qui m'a souvent étonné; c'est de voir ces Persans quelquefois aussi instruits que moi-même, des mœurs, & des manieres de la Nation, jusqu'à en connoître les plus fines circonstances; & à remarquer des choses, qui, je suis sûr, ont échapé à bien des Allemans, qui ont voyagé en France. J'attribuë cela au long sejour, qu'ils y ont fait: sans compter qu'il est plus facile à un Asiatique de s'instruire des mœurs des François dans un an; qu'il ne l'est à un François de s'instruire des mœurs des Asiatiques dans quatre; parce que les uns se livrent autant
que

que les autres se communiquent peu.

L'usage a permis à tout Traducteur, & même au plus barbare Commentateur, d'orner la tête de sa Version, ou de sa glose, du panegyrique de l'Original, & d'en relever l'utilité, le mérite, & l'excellence. Je ne l'ai point fait: on en devinera facilement les raisons: une des meilleures est, que ce seroit une chose très-ennuyeuse, placée dans un lieu déjà très-ennuyeux de lui-même, je veux dire une Préface.





L E T T R E I.

U S E E K à son Ami NESSIR
A Ispahan.

A Une Journée d'Erivan nous quittâmes la Perse pour entrer dans les Terres de l'obéissance des Turcs. Douze jours après nous arrivâmes à Erzéron: où nous séjournâmes trois ou quatre mois.

Il faut que je te l'avouë, Nef-sir, j'ai senti une douleur secrète quand j'ai perdu la Perse de vuë, & que je me suis trouvé au milieu des perfides Osmanlins. A mesure que j'entrois dans les Pays de ces profanes, il me sembloit que je devenois profane moi-même.

Ma

Ma patrie , ma famille , mes amis se sont présentés à mon esprit ; ma tendresse s'est reveillée ; une certaine inquiétude a achevé de me troubler , & m'a fait connoître que pour mon repos j'avois trop entrepris.

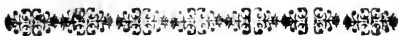
Mais ce qui afflige le plus mon cœur , ce sont mes femmes ; je ne puis penser à elles que je ne sois dévoré de chagrins.

Ce n'est pas, Nessir , que je les aime : je me trouve à cet égard dans une insensibilité , qui ne me laisse point de desirs. Dans le nombreux Serrail , où j'ai vécu , j'ai prévenu l'amour , & l'ai détruit par lui-même : mais de ma froideur même il sort une jalousie secrète , qui me devore : je vois une troupe de femmes laissées presque à elles-mêmes : je n'ai que des âmes lâches , qui m'en repondent : j'aurois peine à être en sûreté , si mes esclaves

étoient fidelles : que fera-ce s'ils ne le font pas ? Quelles tristes nouvelles peuvent m'en venir dans les païs éloignés , que je vais parcourir ? C'est un mal , où mes amis ne peuvent porter de remède : c'est un lieu , dont ils doivent ignorer les tristes secrets : & qu'y pourroient-ils faire ? n'aïmerois-je pas mille fois mieux une obscure impunité , qu'une correction éclatante ? Je depose en ton cœur tous mes chagrins , mon cher Neffir ; c'est la seule consolation qui me reste , dans l'état où je suis.

*D'Erzéron le 10. de la Lune
de Rebiab 2. 1711.*





L E T T R E II.

U S B E K *au premier Eunuque noir.
A son Serrail d'Ispahan.*

TU es le Gardien fidelle des plus belles femmes de Perse; je t'ai confié ce que j'avois dans le monde de plus cher ; tu tiens en tes mains les clefs de ces portes fatales , qui ne s'ouvrent que pour moi. Tandis que tu veilles sur ce dépôt precieux de mon cœur, il se repose, & jouit d'une securité entiere. Tu fais la garde dans le silence de la nuit, comme dans le tumulte du jour ; tes soins infatigables soutiennent la vertu , lors qu'elle chancelle. Si les femmes que tu gardes vouloient sortir de leur devoir , tu leur en ferois perdre l'esperance;

tu es le fleau du vice, & la colonne de la fidélité.

Tu leur commandes, & tu leur obéis : tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés ; & leur fais exécuter de même les loix du Serrail : tu trouves de la gloire à leur rendre les services les plus vils : tu te soumets avec respect, & avec crainte, à leurs ordres legitimes : tu les sers comme l'esclave de leurs esclaves, mais par un retour d'empire, tu commandes en maître comme moi-même, quand tu crains le relâchement des loix de la pudeur, & de la modestie.

Souviens-toi toujours du neant, dont je t'ai fait sortir, lorsque tu étois le dernier de mes esclaves, pour te mettre en cette place, & te confier les delices de mon cœur : tiens-toi dans un profond abaissement auprès de celles, qui partagent mon amour :
mais

mais fais-leur en même tems sentir leur extrême dependance: procure-leur tous les plaisirs qui peuvent être innocens: trompe leurs inquiétudes: amuse-les par la musique, les danses, les boissons délicieuses: persuade-leur de s'assembler souvent. Si elles veulent aller à la campagne, tu peux les y mener: mais fais faire main basse sur tous les hommes, qui se presenteront devant elles: exhorte-les à la propreté, qui est l'image de la netteté de l'ame: parle-leur quelquefois de moi: Je voudrois les revoir dans ce lieu charmant, qu'elles embellissent. Adieu.

*D'Erzéron le 10. de la Lune
de Rebiab 2. 1711.*





L E T T R E III.

Z A C H I à U S B E K.

A Tauris.

NOus avons ordonné au Chef des Eunuques de nous mener à la campagne ; il te dira qu'aucun accident ne nous est arrivé. Quand il fallut traverser la riviere, & quitter nos litieres, nous nous mêmes selon la coutume dans des boëttes : deux esclaves nous portèrent sur leurs épaules, & nous échapâmes à tous les regards.

Comment aurois-je pû vivre, cher Usbek, dans ton Serrail d'Ispahan, dans ces lieux, qui me rapellant sans cesse mes plaisirs passés, irritoient tous les jours mes desirs avec une nouvelle violence ? J'errois d'appartemens en appartemens, te cherchant toujours,

jours, & ne te trouvant jamais ; mais rencontrant par tout un cruel souvenir de ma félicité passée : tantôt je me voyois en ce lieu, où pour la première fois de ma vie je te reçus dans mes bras : tantôt dans celui, où tu décidas cette fameuse querelle entre tes femmes : chacune de nous se prétendoit supérieure aux autres en beauté : nous nous présentâmes devant toi, après avoir épuisé tout ce que l'imagination peut fournir de parures, & d'ornemens : tu vis avec plaisir les miracles de notre art : tu admiras jusques où nous avoit emporté l'ardeur de te plaire : mais tu fis bien-tôt céder ces charmes empruntés à des graces plus naturelles : tu détruisis tout notre ouvrage : il fallut nous dépouiller de ces ornemens, qui t'étoient devenus incommodés : il fallut paroître à ta vuë dans la simplicité de la nature : Je comptai pour
rien

rien la pudeur ; Je ne pensai qu'à ma gloire. Heureux Usbek, que de charmes furent étalés à tes yeux ! nous te vîmes long-tems errer d'enchantemens en enchantemens : ton ame incertaine demeura long-tems sans se fixer : chaque grace nouvelle te demandoit un tribut : nous fûmes en un moment toutes couvertes de tes baisers : tu portas tes curieux regards dans les lieux les plus secrets : tu nous fis passer en un instant dans mille situations différentes : toujours de nouveaux commandemens ; & une obéissance toujours nouvelle. Je te l'avouë , Usbek , une passion encore plus vive que l'ambition, me fit souhaiter de te plaire. Je me vis insensiblement devenir la maîtresse de ton cœur : tu me pris ; tu me quittas ; tu revins à moi , & je scus te retenir : le triomphe fut tout pour moi, & le desespoir pour
mes

mes rivales : il nous sembla que nous fussions seuls dans le monde : tout ce qui nous entouroit, ne fut plus digne de nous occuper. Plût au Ciel que mes rivales eussent eu le courage de rester témoins de toutes les marques d'amour, que je reçus de toi ! Si elles avoient bien vû mes transports, elles auroient senti la différence qu'il y a de mon amour au leur ; elle auroient vû que si elles pouvoient disputer avec moi de charmes ; elles ne pouvoient pas disputer de sensibilité

Mais où suis-je ? Où m'emmene ce vain recit ? c'est un malheur de n'être point aimée ; mais c'est un affront de ne l'être plus. Tu nous quittes, Usbek, pour aller errer dans des Climats barbares. Quoi ? tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? Helas, tu ne sçais pas même ce que tu perds ! Je pousse des soupirs, qui ne font point

tre veut regarder comme criminels les motifs de ma confiance; & parce qu'il s'ennuye derriere la porte, où je le renvoye toujours, il ose supposer qu'il a entendu, ou vû des choses, que je ne sçais pas même imaginer. Je suis bien malheureuse; ma retraite, ni ma Vertu ne sçauroient me mettre à l'abri de ses soupçons extravagans : un vile esclave vient m'attaquer jusques dans ton cœur, & il faut que je m'y défende. Non, j'ai trop de respect pour moi-même pour descendre jusques à des justifications : Je ne veux d'autre garant de ma conduite, que toi-même, que ton amour, que le mien; & s'il faut te le dire, cher Usbek, que mes larmes.

*Des Serrail de Fatmé le 29. de la
Lune de Maharram 1711.*

LET.



L E T T R E V.

F A T M E' à U S B E K.

A Erzéron.

IL y a deux mois que tu es parti, mon cher Usbek, & dans l'abbattement où je suis, je ne puis pas me le persuader encore. Je cours tout le Serrail, comme si tu y étois; je ne suis point defabusée : que veux-tu que devienne une femme qui t'aime, qui étoit accoutumée à te tenir dans ses bras; qui n'étoit occupée que du soin de te donner des preuves de sa tendresse ? libre par l'avantage de sa naissance, esclave par la violence de son amour.

Quand je t'épousai, mes yeux n'avoient point encore vû le visage d'un homme; tu es le seul encore dont la vuë m'ait été permise

mise* : car je ne compte pas au rang des hommes ces Eunuques affreux, dont la moindre imperfection est de n'être point hommes. Quand je compare la beauté de ton visage avec la difformité du leur, je ne puis m'empêcher de m'estimer heureuse : mon imagination ne me fournit point d'idée plus ravissante, que les charmes enchanteurs de ta personne. Je te le jure, Usbek, quand il me seroit permis de sortir de ce lieu, où je suis enfermée par la nécessité de ma condition : quand je pourrois me dérober à la garde qui m'environne : quand il me seroit permis de choisir parmi tous les hommes, qui vivent dans cette Capitale des Nations ; Usbek, je te le jure, je ne choisirois que toi ; il ne peut y avoir que toi
dans

* Les Femmes Persanes sont beaucoup plus étroitement gardées, que les Femmes Turques, & les Femmes Indiennes.

dans le monde, qui merite d'être aimé.

Ne pense pas que ton absence m'ait fait negligier une beauté, qui t'est chere : quoique je ne doive être vuë de personne, & que les ornemens, dont je me pare, soient inutiles à ton bonheur : je cherche cependant à m'entretenir dans l'habitude de plaire : je ne me couche point que je ne me sois parfumée des essences les plus delicieuses : je me rappelle ce tems heureux, où tu venois dans mes bras ; un songe flatteur qui me seduit, me montre ce cher objet de mon amour ; mon imagination se perd dans ses desirs, comme elle se flatte dans ses esperances : je pense quelquefois que dégoûté d'un penible voyage tu vas revenir à nous : la nuit se passe dans des songes, qui n'appartiennent ni à la veille, ni au sommeil : je te cherche à mes côtés,

côtés, & il me semble que tu me fuis : enfin le feu qui me devore, dissipe lui-même ces enchantemens & rappelle mes esprits ; je me trouve pour lors si animée.....

Tu ne le croirois pas, Usbek, il est impossible de vivre dans cet état ; le feu coule dans mes veines : que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! & comment sens-je si bien, ce que je ne puis t'exprimer ! Dans ces momens, Usbek, je quitterois pour toi l'empire du monde. Qu'une femme est malheureuse d'avoir des desirs si violens, lorsqu'elle est privée de celui qui peut seul les calmer ; que livrée à elle-même, n'ayant rien qui puisse la distraire, il faut qu'elle vive dans l'habitude des soupirs, & dans la fureur des passions ; que bien loin d'être heureuse, elle n'a pas même l'avantage de servir à la félicité d'un autre, ornement inutile d'un Serrail

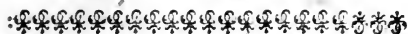
Serrail , gardée pour l'honneur
& non pas pour le bonheur de
son Epoux.

Vous êtes bien cruels, vous autres hommes ! Vous êtes charmés que nous ayons des desirs, que nous ne puissions pas satisfaire : vous nous traitez comme si nous étions insensibles ; & vous seriez bien fâchés que nous le fussions : vous croyez que nos desirs si long-tems mortifiés , seront irrités à votre vuë : il y a de la peine à le faire aimer , il est plus court d'obtenir de notre temperament, ce que vous n'osez esperer de votre merite.

Adieu, mon cher Usbek, adieu, compte que je ne vis que pour t'adorer ; mon ame est toute pleine de toi , & ton absence bien loin de te faire oublier, animeroit mon amour , s'il pouvoit devenir plus violent.

*Du Serrail d'Ispahan le 12. de la
Lune de Rebiab 1. 1711.*

L E T.



L E T T R E VI.

U S B E K à son ami R U S T A N.
A Ispahan.

TA Lettre m'a été renduë à Erzéron, où je suis. Je m'étois bien douté que mon départ feroit du bruit : je ne m'en suis point mis en peine : que veux-tu que je fuive, la prudence de mes ennemis, ou la mienne?

Je parus à la Cour dès ma plus tendre jeunesse : je le puis dire, mon cœur nes'y corrompit point: je formai même un grand dessein; j'osai y être vertueux. Dès que je connus le vice, je m'en éloignai; mais je m'en approchai ensuite pour le demasquer. Je portai la Verité jusques aux pieds du Trône; l'y parlai un langage

Tome I. B jus-

jusqu'alors inconnu ; je deconcertai la Flatterie ; & j'étonnai en même tems les Adorateurs & l'Idole.

Mais quand je vis que ma sincérité m'avoit fait des ennemis ; que je m'étois attiré la jalousie des Ministres , sans avoir la faveur du Prince ; que dans une Cour corrompuë, je ne me soutenois plus que par une foible vertu, je résolus de la quitter. Je feignis un grand attachement pour les Sciences ; & à force de le feindre , il me vint réellement. Je ne me mêlai plus d'aucunes affaires ; & je me retirai dans une maison de campagne. Mais ce parti même avoit ses inconvéniens : je restois toujours exposé à la malice de mes ennemis, & je m'étois presque ôté les moyens de m'en garantir. Quelques avis secrets me firent penser à moi sérieusement : Je résolus de m'exiler

xiler de ma patrie ; & ma retraite même de la Cour m'en fournit un prétexte plausible. J'allai au Roi ; je lui marquai l'envie que j'avois de m'instruire dans les Sciences de l'Occident : je lui insinuai qu'il pourroit tirer de l'utilité de mes voyages : je trouvai grace devant ses yeux : je partis ; & je derobai une victime à mes ennemis.

Voilà , Rustan , le véritable motif de mon voyage : laisse parler Ispahan ; ne me défens que devant ceux qui m'aiment ; laisse à mes ennemis leurs interprétations malignes : je suis trop heureux que ce soit le seul mal , qu'ils me puissent faire.

On parle de moi à présent : peut-être ne serai-je que trop oublié , & que mes amis . . . Non , Rustan , je ne veux point me livrer à cette triste pensée : je leur serai toujours cher ; je compte

28 L E T T R E S
sur leur fidelité, comme sur la
tienne.

*D'Erzéron le 12. de la Lune
de Gemmadi 2. 1711.*



L E T T R E VII.

LE PREMIER EUNUQUE à IBBI.
A Erzéron.

TU suis ton ancien Maître dans
ses Voyages ; tu parcours les
Provinces, & les Royaumes ; les
chagrins ne sçauroient faire d'im-
pression sur toi ; chaque instant
te montre des choses nouvelles ;
tout ce que tu vois te récréé, &
te fait passer le tems, sans le sen-
tir.

Il n'en est pas de même de
moi, qui, enfermé dans une af-
freuse prison, suis toujours envi-
ronné des mêmes objets, & de-
voré

voré des mêmes chagrins; je gémis accablé sous le poids des soins & des inquietudes de cinquante années, & dans le cours d'une longue vie, je ne puis pas dire avoir eu un jour serain, & un moment tranquille.

Lorsque mon premier Maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, & m'eut obligé par des séductions soutenues de mille menaces, de me separer pour jamais de moi-même; las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon repos, & à ma fortune. Malheureux que j'étois! mon esprit préoccupé me faisoit voir le dedommagement, & non pas la perte: j'espérois que je serois délivré des atteintes de l'Amour par l'impuissance de le satisfaire. Hélas! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause; & bien loin

d'en être soulagé , je me trouvai environné d'objets , qui les irritoient fans cesse. J'entrai dans le Serrail, où tout m'inspiroit le regret de ce que j'avois perdu : je me sentoís animé à chaque instant : mille graces naturelles sembloient ne se découvrir à ma vûe, que pour me desoler : pour comble de malheurs, j'avois toujours devant les yeux un homme heureux. Dans ce tems de trouble, je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon Maître , je ne l'ai jamais deshabillée , que je ne sois rentré-chez moi la rage dans le cœur, & un affreux desespoir dans l'ame.

Voilà comme j'ai passé ma miserable jeunesse : je n'avois de confident que moi-même. Chargé d'ennuis & de chagrins, il me les falloit devorer : & ces mêmes femmes, que j'étois tenté de regarder avcc des yeux si tendres, je

je ne les envisageois qu'avec des regards severes : j'étois perdu si elles m'avoient penetré : quel avantage n'en auroient-elles pas pris ?

Je me souviens qu'un jour que je mettois une femme dans le bain, je me sentis si transporté, que je perdis entierement la Raïson, & que j'osai porter ma main dans un lieu redoutable. Jc crus à la premiere reflexion que ce jour étoit le dernier de mes jours : je fus pourtant assez heureux pour échapper à mille morts : mais la beauté que j'avois faite confidente de ma foiblesse, me vendit bien cher son silence ; je perdis entierement mon autorité sur elle ; & elle m'a obligé depuis à des condescendances, qui m'ont exposé mille fois à perdre la vie.

Enfin les feux de la jeunesse ont passé ; je suis vieux, & je me trouve à cet égard dans un état

tranquille ; je regarde les femmes avec indifférence : & je leur rends bien tous leurs mépris , & tous les tourmens qu'elles m'ont fait souffrir : je me souviens toujours que j'étois né pour les commander ; & il me semble que je redeviens homme dans les occasions , où je leur commande encore. Je les hais depuis que je les envilage de sens froid , & que ma Raison me laisse voir toutes leurs foiblesses : quoi que je les garde pour un autre , le plaisir de me faire obéir , me donne une joye secrète : quand je les prive de tout , il me semble que c'est pour moi , & il m'en revient toujours une satisfaction indirecte : je me trouve dans le Serrail comme dans un petit Empire ; & mon ambition , la seule passion qui me reste , se satisfait un peu. Je vois avec plaisir que tout roule sur moi , & qu'à tous les instans je
suis

fuis neceſſaire : je me charge volontiers de la haine de toutes ces femmes, qui m'aſſermit dans le poſte où je ſuis : auſſi n'ont-elles pas affaire à un ingrat : elles me trouvent au devant de tous leurs plaiſirs les plus innocens : je me preſente toujours à elles comme une barriere inébranlable : elles forment des projets, & je les arrête ſoudain : Je m'arme de refus ; je me heriſſe de ſcrupules ; je n'ai jamais dans la bouche que les mots de devoir, de vertu, de pudeur, de modeſtie : je les deſpere en leur parlant ſans ceſſe de la foibleſſe de leur ſexe, & de l'autorité du Maître : je me plains enſuite d'être obligé à tant de ſeverité, & je ſemble vouloir leur faire entendre, que je n'ai d'autre motif, que leur propre intérêt, & un grand attachement pour elles.

Ce n'eſt pas qu'à mon tour je

n'aye un nombre infini de désagrémens ; & que tous les jours ces femmes vindicatives ne cherchent à rencherir sur ceux que je leur donne : elles ont des revers terribles : il y a entre nous comme un flux & reflux d'empire . & de soumission : elles font toujours tomber sur moi les emplois les plus humilians ; elles affectent un mepris qui n'a point d'exemple ; & sans égard pour ma vieillesse, elles me font lever la nuit dix fois pour la moindre bagatelle : je suis accablé sans cesse d'ordres, de commandemens, d'emplois, de caprices : il semble qu'elles se relaient pour m'exercer, & que leurs fantaisies se succèdent : souvent elles se plaisent à me faire redoubler de soins ; elles me font faire de fausses confidences : tantôt on vient me dire qu'il a paru un jeune homme autour de ces murs ; une au-
tre

tre fois, qu'on a entendu du bruit, ou bien qu'on doit rendre une Lettre : tout ceci me trouble, & elles rient de ce trouble : elles sont charmées de me voir ainsi me tourmenter moi-même. Une autre fois elles m'attachent derrière leur porte, & m'y enchainent nuit & jour : elles savent bien feindre des maladies, des défaillances, des frayeurs : elles ne manquent pas de prétexte pour me mener au point, où elles veulent : il faut dans ces occasions une obéissance aveugle & une complaisance sans bornes : un refus, dans la bouche d'un homme comme moi, seroit une chose inouïe ; & si je balançois à leur obeïr, elles seroient en droit de me châtier : j'aimerois autant perdre la vie, mon cher Ibbi, que de descendre à cette humiliation.

Ce n'est pas tout : je ne suis jamais sûr d'être un instant dans

la faveur de mon Maître ; j'ai autant d'ennemies dans son cœur, qui ne songent qu'à me perdre, qu'il y a de femmes dans le Serrail : elles ont des quarts d'heure, où je ne suis point écouté ; des quarts d'heure, où l'on ne refuse rien ; des quarts d'heure, où j'ai toujours tort : je mene dans le lit de mon Maître des femmes irritées : crois-tu que l'on y travaille pour moi, & que mon parti soit le plus fort ? J'ai tout à craindre de leurs larmes, de leurs soupirs, de leurs embrassemens, & de leurs plaisirs mêmes : elles sont dans le lieu de leurs triomphes ; leurs charmes me deviennent terribles ; les services presens effacent dans un moment tous mes services passés ; & rien ne peut me répondre d'un Maître, qui n'est plus à lui-même.

Combien de fois m'est-il arrivé de me coucher dans la faveur, & de me lever dans la disgrâce ? Le
jour

jour que je fus fouetté si indignement autour du Serrail, qu'avois-je fait? Je laissai une femme dans les bras de mon Maître: dès qu'elle le vit enflamé, elle versa un torrent de larmes; elle se plaignit; & menagea si bien ses plaintes, qu'elles augmentoient à proportion de l'amour qu'elle faisoit naître. Comment aurois-je pû me soutenir dans un moment si critique? Je fus perdu lorsque je m'y attendois le moins; je fus la Victime d'une negociation amoureuse, & d'un traité, que les soupirs avoient fait. Voilà, cher Ibbi, l'état cruel, dans lequel j'ai toujours vécu.

Que tu es heureux! tes soins se bornent uniquement à la personne d'Usbek; il t'est facile de lui plaire, & de te maintenir dans sa faveur jusques au dernier de tes jours.

LET-

*Du Serrail d'Ispahan, le dernier
de la Lune de Saphar 1711.*



L E T T R E V I I I.

U S B E K à M I R Z A.

A Ispahan.

TU me demandes si les hommes sont heureux par les plaisirs & les satisfactions des sens, ou par la pratique de la Vertu? Tu veux que je t'explique ce que tu m'as ouï dire quelquefois, que les hommes sont nez pour être vertueux, & que la justice est une qualité qui leur est aussi propre que l'existence.

Si tu consultois des Mollaks, ils t'accableroient de Passages du S. Alcoran, sans faire attention que tu ne leur parles pas comme vrai Croyant, mais comme homme, comme Citoyen, & comme Pere de famille.

Pour

Pour remplir ce que tu me prescrist, je n'ai pas cru devoir employer des raisonnemens fort abstraits : il y a de certaines verités qu'il ne suffit pas de persuader, mais qu'il faut encore faire sentir; telles sont les verités de Morale; peut-être que ce morceau d'Histoire te touchera plus, qu'une Philosophie subtile.

Il y avoit en Arabie un petit Peuple, appelé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites qui, si nous en croyons les Historiens, ressembloient plus à des bêtes, qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des Ourz; ils ne siffloient point; ils avoient deux yeux : mais ils étoient si mechans & si ferores, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité, ni de justice.

Ils avoient un Roi d'une origine

gine étrangere; qui, voulant corriger la mechanteté de leur naturel, les traitoit severement: mais ils conjurerent contre lui, le tuerent, & exterminerent toute la famille Royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblerent pour choisir un gouvernement; & après bien des dissensions, ils créèrent des Magistrats: mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils les trouverent insupportables; & ils les massacrerent encore.

Ce Peuple libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obeïroient plus à personne; que chacun veilleroit uniquement à ses interêts, sans consulter ceux des autres.

Cette resolution unanime flattoit extremement tous les particuliers: ils disoient, „ qu'ai-je affaire
„ d'aller

„ d'aller me tuer à travailler pour
 „ des gens, dont je ne me soucie
 „ point ? Je penserai uniquement à
 „ moi ; je vivrai heureux, que m'im-
 „ porte que les autres le soient ? je
 „ me procurerai tous mes besoins ;
 „ & pourvû que je les aye, je ne me
 „ soucie point que tous les autres
 „ Troglodites soient misérables.

On étoit dans le Mois où l'on
 ensemence les terres : chacun dit :
 „ je ne labourerai mon champ
 „ que pour qu'il me fournisse le
 „ bled qu'il me faut pour me nour-
 „ rir ; une plus grande quantité me
 „ seroit inutile ; je ne prendrai point
 „ de la peine pour rien.

Les terres de ce petit Royaume
 n'étoient pas de même natu-
 re ; il y en avoit d'arides, & de
 montagneuses ; & d'autres, qui
 dans un terrain bas, étoient ar-
 rosées de plusieurs ruisseaux. Cet-
 te année la sécheresse fut très-
 grande, de manière que les ter-
 res,

res, qui étoient dans les lieux élevés, manquèrent absolument; tandis que celles qui purent être arrosées, furent très-fertiles; ainsi les Peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année d'ensuite fut très-pluvieuse; les lieux élevés se trouverent d'une fertilité extraordinaires; & les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine; mais ces misérables trouverent des gens aussi durs, qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle; son voisin en devint amoureux & l'enleva: il s'émût entre eux une grande querelle; & après bien des injures & des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite, qui, pendant que la

Re-

Republique fufiftoit , avoit eu quelque credit. Ils allerent à lui, & voulurent lui dire leurs raisons;

» que m'importe , dit cet homme ,
 » que cette femme foit à vous , ou
 » à vous ? J'ai mon champ à la-
 » bourer ; je n'irai peut-être pas
 » employer mon tems à terminer
 » vos differens , & travailler à vos
 » affaires , tandis que je negligerais
 » les miennes : je vous prie de me
 » laisser en repos , & de ne m'im-
 » portuner plus de vos querelles :
 là-deffus il les quitta , & s'en al-
 la travailler fes terres. Le ravif-
 feur , qui étoit le plus fort , jura
 qu'il mourroit plutôt , que de ren-
 dre cette femme : & l'autre , pe-
 netré de l'injustice de fon voifin ,
 & de la dureté du Juge , s'en re-
 tournoit defefperé , lorsqu'il trou-
 va dans fon chemin une femme
 jeune & belle , qui revenoit de
 la fontaine : il n'avoit plus de
 femme ; celle-là lui plut ; & el-
 le

le lui plut bien davantage, lors qu'il apprit que c'étoit la femme de celui, qu'il avoit voulu prendre pour Juge, & qui avoit été si peu sensible à son malheur : il l'enleva, & l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme, qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin : deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chasserent de sa maison, occuperent son champ : ils firent entr'eux une union pour se défendre contre tous ceux, qui voudroient l'usurper ; & effectivement ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois : Mais un des deux, ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre & devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer ; il se trouva trop foible pour se défendre, & il fut massacré.

Un

Un Troglodite presque tout nud vit de la laine, qui étoit à vendre : il en demanda le prix : le Marchand dit en lui-même : „naturellement je ne devois esperer „de ma laine, qu'autant d'argent „qu'il en faut, pour acheter deux „mesures de bled ; mais je la vais „vendre quatre fois davantage, a- „fin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par là, & payer le prix demandé. „Je suis bien aise, dit „le Marchand, j'aurai du bled à „present. Que dites-vous, reprit „l'étranger, vous avez besoin de „bled ? J'en ai à vendre ; il n'y a „que le prix qui vous étonnera „peut-être ; car vous sçavez que „le bled est extrêmement cher, & „que la famine regne presque par „tout ; mais rendez-moi mon ar- „gent, & je vous donnerai une „mesure de bled ; car je ne veux „pas m'en defaire autrement, duf- „siez-vous crever de faim.

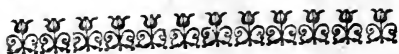
Ce-

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un Medecin habile y arriva du pais voisin ; & donna ses remedes si à propos , qu'il guerit tous ceux qui se mirent entre ses mains. Quand la maladie eut cessé , il alla chez tous ceux qu'il avoit traités , demander son salaire : mais il ne trouva que des refus : il retourna dans son pais , & il y arriva accablé des fatigues d'un si long Voyage ; mais bien-tôt après il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau , & affligeoit plus que jamais cette terre ingrate : ils allerent à lui cette fois , & n'attendirent pas qu'il vînt chez eux : „ allez , leur dit-il , hommes injustes ; vous avez dans l'ame un poison plus mortel , que celui dont vous voulez guerir ; vous ne meritez pas d'occuper une place sur la terre ; parce que vous n'avez point d'humanité ,

„manité, & que les regles de l'é-
„quité vous sont inconnuës; je
„croirois offenser les Dieux, qui
„vous punissent, si je m'opposois à
„la Justice de leur colere.

*A Erzéron le 3. de la Lune
de Gemmadi 2. 1711.*





L E T T R E I X.

U S B E K *au même.**A Ispahan.*

TU as vû, mon cher Mirza, comment les Troglodites périrent par leur mechanceté même, & furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux, qui échapperent aux malheurs de la Nation. Il y avoit dans ce pais deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité ; ils connoissoient la justice ; ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur, que par la corruption de celui des autres ; ils voyoient la desolation generale, & ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvel-

vèle ; ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différens , que ceux qu'une douce & tendre amitié faisoit naître ; & dans l'endroit du pais le plus écarté , séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menaient une vie heureuse , & tranquille : la terre sembloit produire d'elle-même , cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes ; & ils en étoient tendrement aimés : toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la Vertu : ils leur representoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes , & leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant : ils leur faisoient sur tout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun ; que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la Vertu n'est

point une chose, qui doive nous coûter ; qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible ; & que la justice pour autrui, est une charité pour nous.

Ils eurent bien-tôt la consolation des Peres vertueux , qui est d'avoir des enfans , qui leur ressembtent. Le jeune Peuple qui s'éleva sous leurs yeux s'accrut par d'heureux mariages : le nombre augmenta, l'union fut toujours la même ; & la Vertu, bien loin de s'affaiblir dans la multitude, fut fortifiée au contraire par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un Peuple si juste devoit être cheri des Dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre ; & la Religion vint adoucir dans les cœurs, ce que la Nature y avoit laissé de trop rude.

Ils

Ils instituerent des fêtes en l'honneur des Dieux : les jeunes filles ornées de fleurs, & les jeunes garçons les célébroient par leurs danses, & par les accords d'une Musique champêtre : on faisoit ensuite des festins, où la joye ne regnoit pas moins que la frugalité : c'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve : c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur, & à le recevoir : c'est là que la pudeur virginale faisoit en rougissant un aveu surpris, mais bien-tôt confirmé par le consentement des peres : & c'est là que les tendres meres se plaisoient à prévoir par avance une union douce & fidelle.

On alloit au Temple pour demander les faveurs des Dieux ; ce n'étoit pas les richesses, & une onereuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne sçavoient

les desirer que pour leurs compatriotes : ils n'étoient au pied des autels que pour demander la fanté de leurs peres , l'union de leurs freres , la tendresse de leurs femmes , l'amour & l'obéissance de leurs enfans : les filles y venoient apporter le tendre Sacrifice de leur cœur ; & ne leur demandoient d'autre grace , que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir , lorsque les troupeaux quittoient les prairies , & que les bœufs fatigués avoient ramené la charruë , ils s'assembloient ; & dans un repas frugal , ils chantoient les injustices des premiers Troglodites , & leurs malheurs ; la Vertu renaissante avec un nouveau Peuple , & sa felicité : ils celebroident les grandeurs des Dieux ; leurs faveurs toujours presentes aux hommes , qui les implorent , & leur colere inevitable

table à ceux , qui ne les craignent pas : ils decrivoient ensuite les delices de la vie champêtre , & le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence : bien tôt ils s'abandonnoient à un Sommeil, que les soins & les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs desirs , qu'à leurs besoins : dans ce pais heureux la cupidité étoit étrangere ; ils se faisoient des presens, où celui qui donnoit , croyoit toujours avoir l'avantage : le Peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille ; les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement , c'étoit de les partager.

*D'Erzéron le 6. de la Lune
de Gemmadi 2.. 1711.*



L E T T R E X.

U S B E K *au même.*

JE ne sçaurois assez te parler de la Vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : „ mon pere „ doit demain labourer son champ; „ je me leverai deux heures avant „ lui; & quand il ira à son champ, „ il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même : „ il me semble que ma sœur a du „ goût pour un jeune Troglodite „ de nos parens; il faut que je par- „ le à mon pere, & que je le dé- „ termine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre, que des voleurs avoient enlevé son troupeau. „ J'en suis bien fâché, „ dit-il, car il y avoit une Genisse „ toute blanche, que je voulois of- „ frir aux Dieux. On

On entendoit dire à un autre :

„ Il faut que j'aïlle au Temple re-
 „ mercier les Dieux ; car mon frere,
 „ que mon pere aime tant , & que
 „ je cherais si fort , a recouvré la
 „ fanté.

Ou bien , il y a un champ , qui
 „ touche celui de mon pere , &
 „ ceux qui le çultivent , font tous
 „ les jours exposés aux ardeurs du
 „ Soleil ; il faut que j'aïlle y plan-
 „ ter deux arbres , afin que ces pau-
 „ vres gens puissent aller quelque-
 „ fois se reposer sous leur ombre.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés ; un vieillard parla d'un jeune homme , qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action , & lui en fit des reproches. „ Nous ne croyons
 „ pas qu'il ait commis ce crime ,
 „ dirent les jeunes Troglodites ;
 „ mais s'il l'a fait , puisse-t-il mourir le dernier de sa famille.

On vint dire à un Troglodite-

te, que des étrangers avoient pillé sa maison, & avoient tout emporté. „ S'ils n'étoient pas injustes, repondit-il, je souhaiterois „ que les Dieux leur en donnassent „ un plus long usage qu'à moi.

Tant de prosperités ne furent pas regardées sans envie : les Peuples voisins s'assemblerent, & sous un vain prétexte ils resolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette resolution fut connuë, les Troglodites envoyerent au devant d'eux des Ambassadeurs, qui leur parlerent ainsi.

„ Que vous ont fait les Troglo-
 „ dites ? ont-ils enlevé vos femmes,
 „ derobé vos bestiaux, ravagé vos
 „ campagnes ? Non, nous sommes
 „ justes, & nous craignons les Dieux.
 „ Que voulez-vous donc de nous ?
 „ Voulez-vous de la laine pour vous
 „ faire des habits ? Voulez-vous du
 „ lait pour vos troupeaux, ou des
 „ fruits de nos terres ? Mettez bas les

„ ar-

armes ; venez au milieu de nous ,
 & nous vous donnerons de tout
 cela : mais nous jurons par ce
 qu'il y a de plus sacré , que si
 vous entrez dans nos terres com-
 me ennemis , nous vous regar-
 derons comme un Peuple injuste ,
 & que nous vous traiterons com-
 me des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées
 avec mepris : ces Peuples sau-
 vages entrèrent armés dans la
 terre des Troglodites , qu'ils ne
 croyoient défendus que par leur
 innocence.

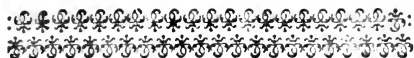
Mais ils étoient bien disposés
 à la défense : ils avoient mis leurs
 femmes & leurs enfans au milieu
 d'eux : ils furent étonnés de l'in-
 justice de leurs ennemis , & non
 pas de leur nombre : une ardeur
 nouvelle s'étoit emparée de leur
 cœur ; l'un vouloit mourir pour
 son pere ; un autre pour sa fem-
 me , & ses enfans ; celui-ci pour ses

freres ; celui-là pour ses amis ; tous pour le Peuple Troglodite : la place de celui qui expiroit, étoit d'abord prise par un autre, qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particulière à vanger.

Tel fut le combat de l'Injustice, & de la Vertu : ces Peuples lâches, qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même honte de fuir ; & ils cederent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

*D'Erzéron le 9. de la Lune
de Gemmadi 2. 1711.*





L E T T R E X I.

U S B E K *au même.*

COMME le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un Roi : ils convinrent qu'il falloit deférer la Couronne à celui , qui étoit le plus juste ; & ils jetterent tous les yeux sur un Vieillard venerable par son âge , & par une longue vertu : il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur ferré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des Deputés, pour lui apprendre le choix qu'on avoit fait de lui:, A Dieu ne
,, plaise, dit-il, que je fasse ce tort

„ aux Troglodites, que l'on puisse
„ croire qu'il n'y a personne par-
„ mi eux de plus juste que moi :
„ vous me deferez la Couronne, &
„ si vous le voulez absolument, il
„ faudra bien que je la prenne : mais
„ comptez que je mourrai de dou-
„ leur, d'avoir vû en naissant les
„ Troglodites libres, & de les voir
„ aujourd'hui assujettis. A ces mots
il se mit à repandre un torrent
de larmes : „ malheureux jour, di-
„ soit-il ; & pourquoi ai-je tant
„ vécu ? Puis il s'écria d'une voix fe-
„ vere : „ je vois bien ce que c'est,
„ ô Troglodites : votre vertu com-
„ mence à vous peser : dans l'état
„ où vous êtes, n'ayant point de
„ Chef, il faut que vous soyez ver-
„ tueux malgré vous ; sans cela vous
„ ne sçauriez subsister, & vous tom-
„ beriez dans le malheur de vos pre-
„ miers Peres : mais ce joug vous
„ paroît trop dur, vous aimez mieux
„ être soumis à un Prince, & obéir
„ à

„ à ses Loix moins rigides que vos
 „ mœurs : vous sçavez que pour
 „ lors vous pourrez contenter votre
 „ ambition, acquérir des richesses,
 „ & languir dans une lâche volup-
 „ té; & que pourvû que vous évi-
 „ tiez de tomber dans les grands
 „ crimes, vous n'aurez pas besoin
 „ de la Vertu. Il s'arrêta un mo-
 „ ment, & ses larmes coulèrent plus
 „ que jamais. „ Eh que prétendez-
 „ vous que je fasse? Comment se
 „ peut-il que je commande quelque
 „ chose à un Troglodite? Voulez-
 „ vous qu'il fasse une action ver-
 „ tueuse, parce que je la lui com-
 „ mande, lui qui la feroit tout de
 „ même sans moi, & par le seul pan-
 „ chant de la nature? O Troglo-
 „ dites, je suis à la fin de mes jours,
 „ mon sang est glacé dans mes vei-
 „ nes; je vais bien-tôt revoir vos
 „ sacrés ayeux; pourquoi voulez-
 „ vous que je les afflige, & que je
 „ sois obligé de leur dire, que je

„ vous ai laissés sous un autre joug
 „ que celui de la Vertu ?

*D'Erzéron le 10. de la Lune
 de Gemmadi 2. 1711.*



L E T T R E XII.

*U S B E K au Mollack Mehemet-
 Aly, Gardien des trois Tombeaux,*

A Com.

JE ne puis, divin Mollack, cal-
 mer mes inquietudes : j'ai des
 doutes, il faut les fixer, je sens
 que ma Raison s'égaré ; ramene-
 la dans le droit chemin : viens
 m'éclairer , source de lumiere :
 foudroye avec ta plume divine les
 difficultés, que je vais te propo-
 ser : fais-moi pitié de moi-même,
 & rougir de la question que je vais
 te faire.

D'où vient que notre Legisla-
 teur

teur nous prive de la chair de pourceau, & de toutes les viandes, qu'il appelle immondes? D'où vient qu'il nous défend de toucher un corps mort, & que pour purifier notre ame, il nous ordonne de nous laver fans cesse le corps? Il me semble que les choses ne sont en elles mêmes ni pures, ni impures : je ne puis concevoir aucune qualité inhérente au sujet, qui puisse les rendre telles. La bouë ne nous paroît sale, que parce qu'elle blesse notre vuë, ou quelque'autre de nos sens : mais en elle-même elle ne l'est pas plus que l'Or, & les Diamans : l'idée de souillure contractée par l'attouchement d'un cadavre, ne nous est venuë que d'une certaine repugnance naturelle, que nous en avons : si les corps de ceux, qui ne se lavent point, ne bleffoient ni l'adorat, ni la vuë; comment auroit-on pû s'ima-

s'imaginer qu'ils fussent impurs?

Les Sens, divin Mollack, doivent donc être les seuls juges de la pureté, ou de l'impureté des choses ; mais comme les objets n'affectent point les hommes de la même manière ; que ce qui donne une sensation agréable aux uns, en produit une dégoûtante chez les autres ; il suit que le témoignage des Sens ne peut servir ici de règle ; à moins qu'on ne dise, que chacun peut à sa fantaisie décider ce point, & distinguer, pour ce qui le concerne, les choses pures d'avec celles qui ne le sont pas.

Mais cela même, sacré Mollack, ne renverseroit-il pas les distinctions établies par notre divin Prophète, & les points fondamentaux de la Loi, qui a été écrite de la main des Anges?

*D'Erzéron le 20. de la Lune
de Gemmadi 2. 1711.*

L E T



L E T T R E XIII.

MEHEMET ALY, *Serviteur*
des Prophètes, à USBEK.

A Erzéron.

Vous nous faites toujours des questions, qu'on a faites mille fois à notre Saint Prophète. Que ne lisez vous les Traditions des Docteurs? Que n'allez-vous à cette source pure de toute intelligence? Vous trouveriez tous vos doutes résolus.

Malheureux, qui toujours embarrassés des choses de la terre, n'avez jamais regardé d'un œil fixe celles du Ciel; & qui reverrez la condition des Mollacks, sans oser ni l'embrasser, ni la suivre.

Profana-

Profanes , qui n'entrez jamais dans les Secrets de l'Eternel ; vos lumieres ressemblent aux tenebres de l'abîme ; & les raisonnemens de votre esprit sont comme la poussiere , que vos pieds font élever , lorsque le Soleil est dans son midi dans le mois ardent de Chahban.

Aussi le Zenith de votre esprit ne va pas au Nadir de celui du moindre des Immaums * : Votre vaine Philosophie est cet éclair , qui annonce l'orage & l'obscurité ; vous êtes au milieu de la tempête , & vous errez au gré des vents.

Il est bien facile de répondre à votre difficulté : il ne faut pour celā que vous raconter ce qui arriva un jour à notre St. Prophète , lorsque tenté par les Chrétiens , éprouvé par les Juifs , il

con-

* Ce mot est plus en usage chez les Turcs que chez les Persans.

confondit également les uns & les autres.

Le Juif Abdias Ibesalon * lui demanda pourquoi Dieu avoit défendu de manger de la chair de Pourceau : *ce n'est pas sans raison,* reprit le Prophète ; *c'est un Animal immonde, & je vais vous en convaincre.* Il fit sur sa main avec de la bouë la figure d'un homme ; il la jeta à terre, & lui cria, *levez vous.* Sur le champ un homme se leva, & dit : *Je suis Japhet, fils de Noé.* Avoistu les cheveux aussi blancs quand tu es mort, lui dit le Saint Prophète ? *Non,* répondit-il ; *mais quand tu m'as reveillé, j'ai cru que le jour du Jugement étoit venu, & j'ai eu une si grande frayeur, que mes cheveux ont blanchi tout à coup.*

Or çà, raconte-moi, lui dit l'Envoyé de Dieu, toute l'Histoire

* Tradition Mahometane.

toire de l'Arche de Noé. Japhet obéit, & détailla exactement tout ce qui s'étoit passé les premiers mois; après quoi il parla ainsi.

„ * Nous mêmes les ordures de
 „ tous les animaux dans un côté
 „ de l'Arche, ce qui la fit si fort
 „ pancher, que nous en eûmes une
 „ peur mortelle, sur tout nos fem-
 „ mes, qui se lamentoient de la
 „ belle maniere. Notre Pere Noé
 „ ayant été au Conseil de Dieu,
 „ il lui commanda de prendre l'E-
 „ lephant, & de lui faire tourner
 „ la tête vers le côté, qui pan-
 „ choit. Ce grand Animal fit tant
 „ d'ordures, qu'il en nâquit un
 „ Cochon⁶⁶. Croyez-vous, Us-
 bek, que depuis ce tems-là, nous
 nous en soyons abstenus, & que
 nous l'ayons regardé comme un
 Animal immonde?

„ Mais comme le Cochon re-
 „ muoit tous les jours ces ordures;
 „ il

* Tradition Mahometane.

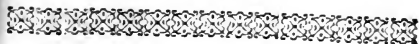
„ il s'éleva une telle puanteur
 „ dans l'Arche, qu'il ne put lui-
 „ même s'empêcher d'éternuer;
 „ & il sortit de son nez un Rat,
 „ qui alloit rongéant tout ce qui se
 „ trouvoit devant lui : ce qui de-
 „ vint si insupportable à Noé,
 „ qu'il crut qu'il étoit à propos
 „ de consulter Dieu encore. Il lui
 „ ordonna de donner au Lion un
 „ grand coup sur le front, qui
 „ éternua aussi, & fit sortir de
 „ son nez un Chat. Croyez-vous
 que ces Animaux soient encore
 immondes ? Que vous en sem-
 ble ?

Quand donc vous n'apercevez
 pas la raison de l'impureté de cer-
 taines choses, c'est que vous en
 ignorez beaucoup d'autres, & que
 vous n'avez pas la connoissance de
 ce qui s'est passé entre Dieu, les
 Anges, & les Hommes. Vous ne
 sçavez pas l'Histoire de l'Eterni-
 té : Vous n'avez point lû les Li-
 vres,

vres, qui sont écrits au Ciel: ce qui vous en a été revelé, n'est qu'une petite partie de la Bibliothèque Divine; & ceux qui comme nous en approchent de plus près, tandis qu'ils sont en cette vie, sont encore dans l'obscurité, & les tenebres. Adieu: Mahomet soit dans votre cœur.

*A Com, le dernier de la Lune
de Chahban 1711.*





L E T T R E X I V .

U S B E K à son ami R U S T A N .
A Ispahan.

NOus n'avons séjourné que huit jours à Tocat : après trente-cinq jours de marche nous sommes arrivés à Smirne.

De Tocat à Smirne on ne trouve pas une seule Ville, qui mérite qu'on la nomme. J'ai vû avec étonnement la foiblesse de l'Empire des Osmanlins: ce corps malade ne se soutient pas par un régime doux, & temperé; mais par des remèdes violens, qui l'épuisent, & le minent sans cesse.

Les Bachas, qui n'obtiennent leurs emplois qu'à force d'argent entrent ruinés dans les Provinces, & les ravagent comme des païs
 de

de Conquête. Une milice insolente n'est soumise qu'à ses caprices : les places sont demantelées; les Villes désertes; les Campagnes désolées; la culture des terres & le Commerce entièrement abandonnés.

L'impunité regne dans ce Gouvernement sévère : les Chrétiens qui cultivent les terres; les Juifs, qui levent les tributs, sont exposés à mille violences.

La propriété des terres est incertaine; & par conséquent l'ardeur de les faire valoir, ralentie : il n'y a ni titre, ni possession, qui vaille contre le caprice de ceux qui gouvernent.

Ces Barbares ont tellement abandonné les Arts, qu'ils ont négligé jusques à l'Art militaire : pendant que les Nations d'Europe se raffinent tous les jours, ils restent dans leur ancienne ignorance; & ils ne s'avisent de prendre

dre leurs nouvelles inventions , qu'après qu'elles s'en sont servies mille fois contre eux.

Ils n'ont nulle experience sur la Mer , nulle habileté dans la Maneuvre : on dit qu'une poignée de Chrétiens, fortis d'un rocher * , font suer tous les Ottomans , & fatiguent leur Empire.

Incapables de faire le Commerce, ils souffrent presqu'avec peine que les Européens, toujours laborieux & entreprenans, viennent le faire : ils croient faire grace à ces étrangers , que de permettre qu'ils les enrichissent.

Dans toute cette vaste étendue de pais, que j'ai traversé; je n'ai trouvé que Smirne, qu'on puisse regarder comme une Ville riche , & puissante : ce sont les

Tome I.

D

Eu-

* Ce sont aparemment les Chevaliers de Malte.

Européens , qui la rendent telle ;
& il ne tient pas aux Turcs ,
qu'elle ne ressemble à toutes les
autres.

Voilà , cher Rustan , une jus-
te idée de cet Empire , qui avant
deux siècles sera le théâtre des
triomphes de quelque Conque-
rant.

*A Smirne le 2. de la Lune
de Rahmazan 1711.*



L E T T R E XV.

U S B E K à Z A C H I *sa femme.*
Au Serrail d'Ispahan.

VOUS m'avez offensé , Zachi ,
& je sens dans mon cœur des
mouvemens que vous devriez
craindre , si mon éloignement
ne vous laissoit le tems de chan-
ger de conduite , & d'appaiser
la

la violente jalousie , dont je suis tourmenté.

J'apprens qu'on vous a trouvée seule avec Nadir Eunuque blanc, qui payera de sa tête son infidélité , & sa perfidie. Comment vous êtes-vous oubliée jusqu'à ne pas sentir qu'il ne vous est pas permis de recevoir dans votre chambre un Eunuque blanc , tandis que vous en avez de noirs destinés à vous servir ? Vous avez beau me dire, que des Eunuques ne sont pas des hommes , & que votre vertu vous met au dessus des pensées que pourroit faire naître en vous une ressemblance imparfaite. Cela ne suffit ni pour vous, ni pour moi : pour vous, parce que vous faites une chose, que les Loix du Serrail vous défendent : pour moi, en ce que vous m'ôtez l'honneur, en vous exposant à des regards ; que dis-je à des regards ? Peut-être aux

entreprises d'un perfide, qui vous aura souillée pas ses crimes, & plus encorc par ses regrets, & le desespoir de son impuissance.

Vous me direz peut-être que vous m'avez été toujours fidelle. Eh pouviez-vous ne l'être pas ? Comment auriez-vous trompé la vigilance de ces noirs, qui sont si surpris de la vie que vous menez ? Comment auriez-vous pû briser ces verroux & ces portes, qui vous tiennent enfermée ? Vous vous vantez d'une Vertu, qui n'est pas libre : & peut-être que vos desirs impurs vous ont ôté mille fois le merite, & le prix de cette fidelité, que vous vantez tant.

Je veux que vous n'ayez point fait tout ce que j'ai lieu de soupçonner ; que ce perfide n'ait point porté sur vous ses mains sacrileges, que vous ayez refusé de prodiguer à sa vuë les delices
de

de son Maître ; que couverte de vos habits , vous ayez laissé cette foible barriere entre lui , & vous ; que frappé lui-même d'un saint respect, il ait baissé les yeux ; que manquant à sa hardiesse, il ait tremblé sur les châtimens qu'il se prepare : quand tout cela seroit vrai ; il ne l'est pas moins que vous avez fait une chose, qui est contre votre devoir : & si vous l'avez violé gratuitement, sans remplir vos inclinations deregées ; qu'eussiez-vous fait pour les satisfaire ? Que feriez-vous encore , si vous pouviez sortir de ce Lieu Sacré , qui est pour vous une dure prison ; comme il est pour vos compagnes un asile favorable contre les atteintes du Vice ; un Temple Sacré , où votre Sexe perd sa foiblesse , & se trouve invincible , malgré tous les desavantages de la Nature ? Que feriez-vous , si laissée à vous-

même , vous n'aviez pour vous défendre que votre amour pour moi , qui est si grièvement offensé ; & votre devoir que vous avez si indignement trahi ? Que les mœurs du Pais où vous vivez font saintes , qui vous arrachent à l'attentat des plus vils Esclaves ! Vous devez me rendre graces de la gêne où je vous fais vivre ; puisque ce n'est que par là que vous meritez encore de vivre.

Vous ne pouvez souffrir le Chef des Eunuques , parce qu'il a toujours les yeux sur votre conduite , & qu'il vous donne ses sages Conseils : sa laideur , dites-vous , est si grande , que vous ne pouvez le voir sans peine ; comme si dans ces fortes de postes , on mettoit de plus beaux objets : ce qui vous afflige , est de n'avoir pas à sa place l'Eunuque blanc , qui vous deshonore.

Mais que vous a fait votre
pre-

premiere Esclave ? Elle vous a dit que les familiaritez que vous preniez avec la jeune Zelide, étoient contre la bienfiance ; voilà la raison de votre haine.

Je devrois être, Zachi, un Juge severe ; je ne suis qu'un époux, qui cherche à vous trouver innocente. L'amour que j'ai pour Roxane ma nouvelle épouse, m'a laissé toute la tendresse que je dois avoir pour vous, qui n'êtes pas moins belle ; je partage mon amour entre vous deux ; & Roxane n'a d'autre avantage que celui que la Vertu peut ajoûter à la beauté.

*De Smirne le 12. de la Lune
de Zilcade 1711.*





L E T T R E X V I.

U S B E K A U P R E M I E R E U -
N U Q U E B L A N C .

VOUS devez trembler à l'ouverture de cette Lettre ; ou plutôt vous le deviez , lorsque vous souffrites la perfidie de Nadir. Vous qui dans une vieillesse froide & languissante , ne pouvez sans crime lever les yeux sur les redoutables objets de mon amour : vous à qui il n'est jamais permis de mettre un pied sacrilege sur la porte du lieu terrible qui les dérobe à tous les regards ; vous souffrez que ceux , dont la conduite vous est confiée , aient fait ce que vous n'auriez pas la témérité de faire ; & vous n'apercevez pas la
fou-

foudre toute prête à tomber sur eux, & sur vous?

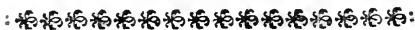
Et qui êtes-vous que de vils instrumens, que je puis briser à ma fantaisie : qui n'existez que pour obéir; qui ne respirez qu'autant que mon bonheur, mon amour, ma jalousie même ont besoin de votre bassesse; & enfin qui ne pouvez avoir d'autre partage, que la soumission; d'autre ame, que mes volontez; d'autre esperance, que ma felicité?

Je sçais que quelques-unes de mes femmes souffrent impatiemment les loix austeres du devoir; que la presence continuelle d'un Eunuque noir les ennuye; qu'elles sont fatiguées de ces objets affreux, qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux: je le sçais; mais vous qui vous prêtez à ce desordre, vous serez puni d'une maniere à faire trem-

bler tous ceux, qui abusent de ma confiance.

Je jure par tous les Prophètes du Ciel, & par Hali le plus grand de tous, que si vous vous écartez de votre devoir, je regarderai votre vie comme celle des insectes, que je trouve sous mes pieds.

*A Smirne le 12. de la Lune
de Zilcade 1711.*



L E T T R E XVII.

U S B E K à son Ami I B B E N.

A Smirne.

NOUS sommes arrivez à Livourne dans 40. jours de Navigation. C'est une Ville nouvelle; elle est un témoignage du
genie

genie des Ducs de Toscane, qui ont fait, d'un Village marecageux, la Ville d'Italie la plus florissante.

Les Femmes y jouissent d'une grande liberté : elles peuvent voir les hommes à travers certaines fenêtres, qu'on nomme jaloufies : elles peuvent sortir tous les jours avec quelques Vieilles, qui les accompagnent : elles n'ont qu'un voile * : leurs Beaufreres, leurs Oncles, leurs Neveux peuvent les voir, sans que le mari s'en formalise presque jamais.

C'est un grand spectacle pour un Mahometan de voir pour la premiere fois une Ville Chrétienne. Je ne parle pas des choses, qui frappent d'abord tous les yeux ; comme la difference des édifices, des habits, des principales coûtumes : il y a jusques dans les moindres

* Les Persanes en ont quatre.

dres bagatelles quelque chose de singulier, que je sens, & que je ne sçais pas dire.

Nous partirons demain pour Marseille ; notre séjour n'y sera pas long : le dessein de Rica, & le mien, est de nous rendre incessamment à Paris, qui est le siege de l'Empire d'Europe. Les Voyageurs cherchent toujours les grandes Villes, qui sont une espece de Patrie commune à tous les étrangers. Adieu ; sois persuadé que je t'aimerai toujours.

*A Livourne le 12. de la Lune
de Saphar 1712.*



LETTRE XVIII.

R I C A à I B B E N,

A Smirne.

NOUS sommes à Paris depuis un mois, & nous avons toujours été dans un mouvement continuel : il faut bien des affaires avant qu'on soit logé ; qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, & qu'on se soit pourvû des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Isphahan : les maisons y sont si hautes, qu'on jureroit qu'elles ne sont habitées que par des Astrologues. Tu juges bien qu'une Ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée ; & que

quand tout le monde est descendu dans la ruë, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vû marcher personne : il n'y a point de gens au monde, qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos Chameaux, les feroient tomber en syncope. Pour moi qui ne suis point fait à ce train, & qui vais souvent à pied sans changer d'allure; j'enrage quelquefois comme un Chrétien : car encore passe qu'on m'éclabouffe depuis les pieds jusqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude, que je reçois regulierement, & periodiquement : un homme qui vient après moi, & qui me passe, me fait faire un demi tour; & un autre, qui

qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avoit pris; & je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé, que si j'avois fait dix lieuës.

Ne crois pas que je puisse, quant à present, te parler à fonds des Mœurs, & des Coûtumes Européennes; je n'en ai moi-même qu'une legere idée, & je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France est le plus puissant Prince de l'Europe: il n'a point de mines d'Or comme le Roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses Sujets, plus inépuisable que les Mines: on lui a vû entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; & par un prodige de l'orgueil humain, les troupes se trouvoient

voient payées, ses Places munies,
& ses Flotes équipées.

D'ailleurs ce Roi est un grand Magicien : il exerce son Empire sur l'esprit même de ses Sujets, il les fait penser comme il veut : S'il n'a qu'un million d'écus dans son Trésor, & qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, & ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, & qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, & ils en sont aussi-tôt convaincus : il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guerit de toutes sortes de maux en les touchant ; tant est grande la force & la puissance, qu'il a sur les Esprits !

Ce que je te dis de ce Prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre Magicien plus fort que lui,
qui

qui n'est pas moins maître de son esprit, qu'il l'est lui même de celui des autres. Ce Magicien s'appelle le Pape : tantôt il lui fait croire que le pain qu'on mange, n'est pas du pain; ou que le vin qu'on boit, n'est pas du vin; & mille autres choses de cette espece.

Et pour le tenir toujours en haleine, & ne point lui laisser perdre l'habitude de croire; il lui donne de tems en tems pour l'exercer de certains Articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand Ecrit, qu'il appella *Constitution*; & voulut obliger sous de grandes peines de Prince, & ses Sujets, de croire tout ce qui y étoit contenu. Il réüffit à l'égard du Prince, qui se soumit aussi-tôt, & donna l'exemple à ses Sujets: mais quelques-uns d'entr'eux se revoltèrent, & dirent qu'ils ne vou-
loient

loient rien croire de tout ce qui étoit dans cet Ecrit : ce sont les femmes, qui ont été les motrices de cette revolte, qui divise toute la Cour, tout le Royaume, & toutes les Familles. Cette Constitution leur défend de lire un Livre, que tous les Chrétiens disent avoir été apporté du Ciel : c'est proprement leur Alcoran. Les femmes indignées de l'outrage fait à leur Sexe, soulevent tout contre la Constitution : elles ont mis les hommes de leur parti, qui dans cette occasion ne veulent point avoir de privilege. Il faut pourtant avouër que ce Moufti ne raisonne pas mal; & par le grand Hali, il faut qu'il ait été instruit des principes de notre Sainte Loi; car puisque les femmes sont d'une création inferieure à la nôtre, & que nos Prophètes nous disent qu'elles n'entreroient point dans le

Para-

Paradis; pourquoi faut-il qu'elles se mêlent de lire un Livre, qui n'est fait que pour apprendre le chemin du Paradis?

J'ai oui raconter du Roi des choses qui tiennent du prodige, & je ne doute pas que tu ne balances à les croire.

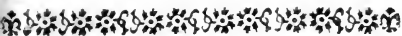
On dit que pendant qu'il faisoit la guerre à ses voisins, qui s'étoient tous liguez contre lui, il avoit dans son Royaume un nombre innombrable d'ennemis invisibles, qui l'entouroient: on ajoute qu'il les a cherchez pendant plus de trente ans; & que malgré les soins infatigables de certains Dervis, qui ont sa confiance, il n'en a pû trouver un seul, ils vivent avec lui, ils sont à sa Cour, dans sa Capitale, dans ses Troupes, dans ses Tribunaux: & cependant on dit qu'il aura le chagrin de mourir sans les avoir trouvez: on diroit qu'ils existent
en

en general, & qu'ils ne font plus rien en particulier: c'est un Corps, mais point de membres. Sans doute que le Ciel veut punir ce Prince de n'avoir pas été assez moderé envers les Ennemis qu'il a vaincus, puisqu'il lui en donne d'invisibles, & dont le genie & le destin font au-dessus du sien.

Je continuerai à t'écrire, & je t'apprendrai des choses bien éloignées du caractère & du genie Persan: c'est bien la même terre qui nous porte tous deux; mais les hommes du País, où je vis, & ceux du País, où tu es, sont des hommes bien differens.

*De Paris le 4. de la Lune
de Rebiab 2. 1712.*





L E T T R E X I X.

U S B E K à R O X A N E.

Au Serrail d'Ispahan.

Que vous êtes heureuse, Roxane, d'être dans le doux País de Perse, & non pas dans ces Climats empoisonnez, où l'on ne connoît ni la pudeur, ni la vertu ! Que vous êtes heureuse ! Vous vivez dans mon Serrail comme dans le séjour de l'innocence, inaccessible aux attentats de tous les humains : vous vous trouvez avec joye dans une heureuse impuissance de faillir : jamais homme ne vous a fouillée de ses regards lascifs : votre Beau-Pere même, dans la liberté des Festins, n'a jamais vû votre belle bouche : vous n'avez jamais manqué de
 vous

vous attacher un bandeau sacré pour la couvrir. Heureuse Roxane ! Quand vous avez été à la campagne , vous avez toujours eu des Eunuques , qui ont marché devant vous , pour donner la mort à tous les temeraires , qui n'ont pas fui votre vuë : moi-même à qui le Ciel vous a donnée pour faire mon bonheur , quelle peine n'ai-je pas euë pour me rendre maître de ce trésor , que vous défendiez avec tant de confiance ! Quel chagrin pour moi dans les premiers jours de notre Mariage de ne pas vous voir ! Et quelle impatience , quand je vous eus vuë ! vous ne la satisfaisiez pourtant pas ; vous l'irritiez au contraire par les refus obstinez d'une pudeur allarmée : vous me confondiez avec tous ces hommes , à qui vous vous cachez sans cesse. Vous souvient-il de ce jour , où je vous perdis parmi
vos

vos esclaves, qui vous trahirent, & vous déroberent à mes recherches? Vous souvient-il de cet autre, où voyant vos larmes impuissantes, vous employâtes l'autorité de votre mere, pour arrêter les fureurs de mon amour? Vous souvient-il, lorsque toutes les ressources vous manquerent, de celles que vous trouvâtes dans votre courage? Vous mîtes le poignard à la main, & menaçâtes d'immoler un époux, qui vous aimoit, s'il continuoit à exiger de vous, ce que vous cherissiez plus que votre époux même! Deux mois se passerent dans ce combat de l'Amour & de la Vertu: vous pouffâtes trop loin vos chastes scrupules: vous ne vous rendîtes pas même après avoir été vaincuë: vous défendites jusques à la dernière extremité une virginité mourante: vous me regardâtes comme un ennemi, qui
vous

vous avoit fait un outrage, non pas comme un époux, qui vous avoit aimée : vous fûtes plus de trois mois, que vous n'osiez me regarder sans rougir : votre air confus sembloit me reprocher l'avantage que j'avois pris : je n'avois pas même une possession tranquille : vous me dérobiez tout ce que vous pouviez de ces charmes, & de ces graces ; & j'étois enyvré des plus grandes faveurs, sans en avoir obtenu les moindres.

Si vous aviez été élevée dans ce païs-ci, vous n'auriez pas été si troublée : les femmes y ont perdu toute retenue : elles se présentent devant les hommes à visage decouvert, comme si elles vouloient demander leur défaire : elles les cherchent de leurs regards : elles les voyent dans les Mosquées, les promenades, chez elles-mêmes : l'usage de se faire
servir

fervir par des Eunuques, leur est inconnu : au lieu de cette noble simplicité, & de cette aimable pudeur, qui regne parmi vous ; on voit une impudence brutale, à laquelle il est impossible de s'accoutumer.

Oui, Roxane, si vous étiez ici, vous vous sentiriez outragée dans l'affreuse ignominie, où votre Sexe est descendu : vous fuiriez ces abominables lieux ; & vous soupirez pour cette douce retraite, où vous trouvez l'innocence ; où vous êtes sûre de vous-même ; où nul peril ne vous fait trembler ; où enfin vous pouvez m'aimer, sans craindre de perdre jamais l'Amour que vous me devez.

Quand vous relevez l'éclat de votre teint par les plus belles couleurs ; quand vous vous parfumez tout le corps des essences les plus précieuses ; quand vous vous parez

de vos plus beaux habits, quand vous cherchez à vous distinguer de vos compagnes par les graces de la danse, & par la douceur de votre chant; que vous combattez gracieusement avec elles de charmes, de douceur, & d'enjouement, je ne puis pas m'imaginer que vous ayez d'autre objet, que celui de me plaire: & quand je vous vois rougir modestement, que vos regards cherchent les miens, que vous vous infinuez dans mon cœur par des paroles douces, & flatteuses, je ne sçauois, Roxane, douter de votre amour.

Mais que puis-je penser des femmes d'Europe? L'art de composer leur teint, les ornemens dont elles se parent, les soins qu'elles prennent de leur personne, le desir continuel de plaire, qui les occupe, sont autant de taches faites à leur Vertu, & d'outrages à leur époux.

Ce

Ce n'est pas, Roxane, que je pense qu'elles pouffent l'attentat aussi loin, qu'une pareille conduite devoit le faire croire; & qu'elles portent la debauche à cet excès horrible, qui fait fremir, de violer absolument la Foi conjugale: il y a bien peu de femmes assez abandonnées, pour porter le crime si loin: elles portent toutes dans leur cœur un certain caractere de vertu, qui y est gravé, que la naissance donne, & que l'éducation affoiblit, mais ne détruit pas: elles peuvent bien se relâcher des devoirs extérieurs, que la pudeur exige; mais quand il s'agit de faire les derniers pas, la nature se revolte. Aussi quand nous vous enfermons si étroitement; que nous vous faisons garder par tant d'esclaves; que nous gênons si fort vos desirs, lorsqu'ils volent trop loin: ce n'est pas que nous craignons la dernière

infidélité : mais c'est que nous sçavons que la pureté ne sçauroit être trop grande, & que la moindre tache peut la corrompre.

Je vous plains, Roxane ; votre chasteté si long-tems éprouvée meritoit un époux, qui ne vous eût jamais quittée, & qui pût lui-même reprimer les desirs, que votre seule Vertu sçait soumettre.

*De Paris le 7. de la Lune
de Rhegeb 1712.*





L E T T R E XX.

U S B E K à N E S S I R
A Ispahan.

NOUS sommes à present à Paris, cette superbe rivale de la Ville du Soleil *.

Lorsque je partis de Smirne, je chargeai mon ami Ibben de te faire tenir une boëte, où il y avoit quelques presens pour toi: tu recevras cette Lettre par la même voye. Quoi qu'éloigné de lui de cinq ou six cens lieuës, je lui donne de mes nouvelles, & je reçois des siennes aussi facilement, que s'il étoit à Ispahan, & moi à Com. J'envoye mes Lettres à Marseille; d'où il part continuellement des Vaisseaux

E 3

pour

* Ispahan.

pour Smirne : de là il envoie celles, qui sont pour la Perse, par les Caravanes d'Arméniens, qui partent tous les jours pour Ispahan.

Rica jouit d'une santé parfaite : la force de sa constitution, sa jeunesse, & sa gayeté naturelle, le mettent au dessus de toutes les épreuves.

Mais pour moi, je ne me porte pas bien : mon corps & mon esprit sont abattus, je me livre à des réflexions qui deviennent tous les jours plus tristes : ma santé, qui s'affoiblit, me tourne vers ma Patrie ; & me rend ce pays-ci plus étranger.

Mais, cher Nefir, je te conjure, fais en sorte que mes femmes ignorent l'état où je suis : si elles m'aiment, je veux épargner leurs larmes : & si elles ne m'aiment pas, je ne veux point augmenter leur hardiesse.

Si

Si mes Eunuques me croyoient en danger, s'ils pouvoient esperer l'impunité d'une lâche complaisance, ils cesseroient bientôt d'être sourds à la voix flatteuse de ce Sexe, qui se fait entendre aux rochers, & remuë les choses inanimées.

Adieu, Nefir, j'ai du plaisir à te donner des marques de ma confiance.

*A Paris le 5. de la Lune
de Chahban 1712.*





L E T T R E X X I.

R I C A à * . * . *

JE vis hier une chose assez singuliere, quoi-qu'elle se passe tous les jours à Paris.

Tout le peuple s'assemble sur la fin de l'après-dînée, & va jouer une espece de Scene, que j'ai entendu appeller Comedie : le grand mouvement est sur une estrade, qu'on nomme le Theatre : aux deux côtez on voit dans de petits reduits, qu'on nomme Loges, des hommes & des femmes, qui jouënt ensemble des Scenes muettes, à peu près comme celles, qui sont en usage en notre Perse.

Tantôt c'est une Amante affligée,

gée, qui exprime sa langueur : tantôt une autre avec des yeux vifs, & un air passionné, devore des yeux son Amant, qui la regarde de même : toutes les passions sont peintes sur les visages, & exprimées avec une éloquence, qui n'en est que plus vive, pour être muette. Là les Actrices ne paroissent qu'à demi-corps, & ont ordinairement un manchon par modestie, pour cacher leurs bras. Il y a en bas une troupe de gens debout, qui se moquent de ceux qui sont en haut sur le Theatre, & ces derniers rient à leur tour de ceux qui sont en bas.

Mais ceux qui prennent le plus de peine, sont quelques jeunes gens, qui sont dans un continuél exercice : ils sont obligés d'être par tout ; ils passent par des endroits qu'eux seuls connoissent, montent avec une adresse surprenante d'étage en

étage : ils sont en haut, en bas, dans toutes les loges; ils plongent, pour ainsi dire; on les perd; ils reparoissent : souvent ils quittent le lieu de la Scene, & vont jouer dans un autre : on en voit même qui, par un prodige, qu'on n'auroit osé esperer de leurs bequilles, marchent, & vont comme les autres. Enfin on se rend à des sales, où l'on jouë une Comedie particuliere : on commence par des reverences; on continuë par des embrassades: on dit que la connoissance la plus legere met un homme en droit d'en étouffer un autre : il semble que le lieu inspire de la tendresse : en effet, on dit que les Princesses, qui y regnent, ne sont point cruelles; & si on en excepte deux ou trois heures par jour, où elles sont assez sauvages, on peut dire que le reste du tems elles sont traitables; & que

que c'est une yvresse , qui les quitte aisément.

Tout ce que je te dis ici se passe à peu près de même dans un autre endroit , qu'on nomme l'Opera : toute la difference est que l'on parle à l'un , & qu'on chante à l'autre. Un de mes amis me mena l'autre jour dans la loge, où se deshabilloit une des principales Actrices : nous fîmes si bien connoissance, que le lendemain je reçus d'elle cette Lettre.

MONSIEUR,

*J*E suis la plus malheureuse fille du monde; j'ai toujours été la plus vertueuse Actrice de l'Opera : il y a sept ou huit mois que j'étois dans la loge, où vous me vîtes hier : comme je m'habillois en Prêtresse de Diane, un jeune Abbé vint m'y trouver & sans respect pour mon Habit blanc, mon voile, & mon bandeau, il

me ravit mon innocence : j'ai beau lui exagerer le sacrifice que je lui ai fait ; il se met à rire, & me soutient qu'il m'a trouvé très-profane : cependant je suis si grosse, que je n'ose plus me presenter sur le theatre ; car je suis sur le chapitre de l'honneur d'une delicateffe inconcevable ; & je soutiens toujours qu'à une fille bien née, il est plus facile de faire perdre la vertu, que la modestie : avec cette delicateffe vous jugez bien que ce jeune Abbé n'eût jamais réüssi, s'il ne m'avoit promis de se marier avec moi : un motif si legitime me fit passer sur les petites formalitez ordinaires, & commencer par où j'aurois dû finir : mais puisque son infidelité m'a deshonorée, je ne veux plus vivre à l'Opera, où entre vous & moi l'on ne me donne gueres de quoi vivre ; car à present que j'avance en âge, & que je perds du côté des charmes ; ma pension, qui est toujours la même, semble diminuer

tous

tous les jours. J'ai appris par un homme de votre suite, que l'on faisoit un cas infini dans votre Pays d'une bonne Danseuse; & que si j'étois à Ispahan, ma fortune seroit aussi-tôt faite. Si vous vouliez m'accorder votre protection, & m'emmener avec vous dans ce pays-là, vous auriez l'avantage de faire du bien à une fille, qui, par sa vertu & sa conduite, ne se rendroit pas indigne de vos bontez. Je suis

A Paris le 2. de la Lune
de Chalval 1712.





LETTRE XXII.

RICA à IBBEN.

A Smirne.

LE Pape est le Chef des Chrétiens : c'est une vieille idole, qu'on encense par habitude. Il étoit autrefois redoutable aux Princes mêmes ; car il les deponoit aussi facilement, que nos magnifiques Sultans deponent les Rois d'Irimette & de Georgie : mais on ne le craint plus. Il se dit Successeur d'un des premiers Chrétiens, qu'on appelle St. Pierre : & c'est certainement une riche Succession ; car il a des tresors immenses, & un grand Pays sous sa domination.

Les Evêques sont des gens de Loi, qui lui sont subordonnez,
&

& ont sous son autorité deux fonctions bien différentes. Quand ils sont assemblez, ils font comme lui des Articles de Foi: Quand ils sont en particulier, ils n'ont gueres d'autre fonction, que de dispenser d'accomplir la Loi. Car tu sçauras que la Religion Chrétienne est chargée d'une infinité de pratiques très-difficiles : & comme on a jugé qu'il est moins aisé de remplir ces devoirs, que d'avoir des Evêques, qui en dispensent; on a pris ce dernier parti pour l'utilité publique : ainsi si on ne veut pas faire le Rahmazan; si on ne veut pas s'affujettir aux formalitez des Mariages; si on veut rompre ses vœux; si on veut se marier contre les défenses de la Loi; quelquefois même si on veut revenir contre son serment; on va à l'Evêque, ou au Pape, qui donne aussi-tôt la dispense.

Les Evêques ne font pas des
Arti-

Articles de Foi de leur propre mouvement : il y a un nombre infini de Docteurs, la plûpart Dervis, qui soulevent entr'eux mille Questions nouvelles sur la Religion : on les laisse disputer long-tems ; & la guerre dure, jusques à ce qu'une décision vienne la terminer.

Aussi puis-je t'affurer qu'il n'y a jamais eu de Royaume, où il y ait eu tant de guerres Civiles, que dans celui de Christ.

Ceux qui mettent au jour quelque Proposition nouvelle, sont d'abord appellez Hérétiques. Chaque hérésie a son nom, qui est pour ceux, qui y sont engagez, comme le mot de ralliement : mais n'est Hérétique qui ne veut : il n'y a qu'à partager le différent par la moitié, & donner une distinction à ceux, qui accusent d'hérésie ; & quelle que soit la distinction, intelligible,
ou

ou non , elle rend un homme blanc comme de la neige , & il peut se faire appeller Orthodoxe.

Ce que je te dis est bon pour la France & l'Allemagne : car j'ai oui dire qu'en Espagne & en Italie , il y a de certains Dervis , qui n'entendent point raillerie , & qui font brûler un homme comme de la paille. Quand on tombe entre les mains de ces gens-là , heureux celui , qui a toujours prié Dieu avec de petits grains de bois à la main ; qui a porté sur lui deux morceaux de Drap attachez à deux rubans ; & qui a été quelquefois dans une Province , qu'on appelle la Galice ; sans cela un pauvre Diable est bien embarrassé : quand il jureroit comme un Payen qu'il est Orthodoxe ; on pourroit bien ne pas demeurer d'accord des qualitez , & le brûler comme Hérétique : il auroit beau donner

sa distinction ; point de distinction : il seroit en cendres avant que l'on eût seulement pensé à l'écouter.

Les autres Juges presument qu'un accusé est innocent , ceux-ci le presument toujours coupable ; dans le doute ils tiennent pour regle de se déterminer du côté de la rigueur : apparemment parce qu'ils croient les hommes mauvais : mais d'un autre côté ils en ont si bonne opinion , qu'ils ne les jugent jamais capables de mentir , car ils reçoivent le témoignage des ennemis capitaux, des femmes de mauvaise vie , de ceux qui exercent une profession infame. Ils font dans leur sentence un petit compliment à ceux , qui sont revêtus d'une chemise de souffre ; & leur disent qu'ils sont bien fâchez de les voir si mal habillez , qu'ils sont doux , qu'ils abhorrent
le

le sang, & qu'ils font au defespoir de les avoir condamnez; mais pour se consoler, ils confifquent tous les biens de ces malheureux, à leur profit.

Heureufe la terre, qui est habitée par les enfans des Prophètes: ces triftes spectacles y font inconnus*: la Sainte Religion que les Anges y ont apportée, se défend par fa Verité même: elle n'a point befoin de ces moyens violens, pour se maintenir.

*A Paris le 4 de la Lune
de Chalval 1712.*

* Les Perfans font les plus Tolerans de tous les Mahometans.





L E T T R E X X I I I .

R I C A *au même.**A Smirne.*

LEs habitans de Paris font d'une curiosité, qui va jusques à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avois été envoyé du Ciel : Vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir : si je sortois, tout le monde se mettoit aux fenêtres : si j'étois aux Tuileries, je voyois aussi-tôt un cercle se former autour de moi : les femmes mêmes faisoient un Arc en Ciel, nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit : si j'étois aux spectacles ; je voyois aussi-tôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a

n'a tant été vû que moi. Je sou-
 riois quelquefois d'entendre des
 gens , qui n'étoient presque ja-
 mais fortis de leur chambre, qui
 disoient entr'eux ; il faut avouër
 qu'il a l'air bien Persan. Chose
 admirable ! Je trouvois de mes
 Portraits par tout ; je me voyois
 multiplié dans toutes les bouti-
 ques, sur toutes les cheminées,
 tant on craignoit de ne m'avoir
 pas assez vû.

Tant d'honneurs ne laissent
 pas d'être à charge : je ne me
 croyois pas un homme si curieux,
 & si rare : & quoique j'aye très-
 bonne opinion de moi ; je ne me
 ferois jamais imaginé que je dusse
 troubler le repos d'une grande
 Ville, où je n'étois point connu.
 Cela me fit résoudre à quitter
 l'habit Persan , & à en endosser
 un à l'Européenne , pour voir
 s'il resteroit encore dans ma phy-
 sionomie quelque chose d'admi-
 rable.

nable. Cet essai me fit connoître ce que je valois réellement : libre de tous les ornemens étrangers, je me vis appretié au plus juste : j'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre en un instant l'attention & l'estime publique : car j'entrai tout à coup dans un neant affreux : je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, sans qu'on m'eût regardé, & qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un par hazard apprenoit à la compagnie que l'étois Persan ; j'entendois aussitôt autour de moi un bourdonnement : ah, ah, Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ?

*A Paris le 6. de la Lune
de Chalval 1712.*



L E T T R E XXIV.

R H E D I a U S B E K.

A Paris.

JE suis à present à Venise, mon cher Usbek; on peut avoir vû toutes les Villes du Monde, & être surpris en arrivant à Venise: on sera toujours étonné de voir une Ville, des Tours, & des Mosquées sortir de dessous l'eau, & de trouver un Peuple innombrable dans un endroit, où il ne devroit y avoir que des Poissons.

Mais cette Ville profane manque du trésor le plus précieux, qui soit au monde; c'est-à-dire, d'eau vive; il est impossible d'y accomplir une seule ablution légale. Elle est en abomination à notre St. Prophète; & il ne la
re-

120 L E T T R E S
regarde jamais du haut du Ciel,
qu'avec colere.

Sans cela, mon cher Usbek,
je serois charmé de vivre dans u-
ne Ville, où mon esprit se for-
me tous les jours : je m'instruis
des secrets du Commerce, des
interêts des Princes, de la forme
de leur gouvernement ; je ne ne-
glige pas même les superstitions
Européennes ; je m'applique à
la Medecine, à la Physique, à
l'Astronomie : j'étudie les Arts ;
enfin je fors des nuages, qui cou-
vroient mes yeux dans le Pays de
ma naissance.

*A Venise le 16. de la Lune
de Chabval 1712.*



L E T.



L E T T R E XXV.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

LE Vin est si cher à Paris par les Impôts que l'on y met, qu'il semble qu'on ait entrepris d'y faire executer le Précepte du divin Alcoran, qui défend d'en boire.

Lors que je pense aux funestes effets de cette liqueur, je ne puis m'empêcher de la regarder comme le present le plus redoutable, que la nature ait fait aux hommes. Si quelque chose a flétri la vie, & la reputation de nos Monarques; c'a été leur intemperance; c'est la source la plus empoisonnée de leurs injustices

Je le dirai à la honte des hommes ; la Loi interdit à nos Princes l'usage du Vin ; & ils en boivent avec un excès , qui les dégrade de l'humanité même. Cet usage au contraire est permis aux Princes Chrétiens ; & on ne remarque pas qu'il leur fasse faire aucune faute. L'esprit humain est la contradiction même : dans une débauche licentieuse , on se revolte avec fureur contre les préceptes ; & la Loi faite pour nous rendre plus justes , ne sert souvent qu'à nous rendre plus coupables.

Mais quand je desapprouve l'usage de cette liqueur , qui fait perdre la Raison ; je ne condamne pas de même ces boissons , qui l'égayent. C'est la Sagesse des Orientaux de chercher des remedes contre la tristesse , avec autant de soin que contre les
ma-

maladies les plus dangereuses. Lorsqu'il arrive quelque malheur à un Européen, il n'a d'autre ressource que la lecture d'un Philosophe, qu'on appelle Seneque; mais les Asiaticques plus sensez qu'eux, & meilleurs Physiciens en cela, prennent des breuvages capables de rendre l'homme gai, & de charmer le souvenir de ses peines.

Il n'y a rien de si affligeant que les consolations tirées de la nécessité du mal, de l'inutilité des remedcs, de la fatalité du Destin, de l'ordre de la Providence, & du malheur de la condition humaine : c'est se moquer de vouloir adoucir un mal, par la consideration que l'on est né miserable : il vaut bien mieux enlever l'esprit hors de ses reflexions ; & traiter l'homme comme sensible, au lieu de le traiter comme raisonnable.

L'ame unie avec le corps en est sans cesse tyrannisée: si le mouvement du sang est trop lent; si les esprits ne sont pas assez épurés; s'ils ne sont pas en quantité suffisante, nous tombons dans l'accablement, & dans la tristesse: mais si nous prenons des breuvages, qui puissent changer cette disposition de notre corps; notre ame redevient capable de recevoir des impressions, qui l'égayent; & elle sent un plaisir secret, de voir sa machine reprendre, pour ainsi dire, son mouvement & sa vie.

*A Paris le 25. de la Lune
de Zilcadé 1713.*





L E T T R E X X V I.

R I C A à I B B E N.

A Smirne.

LEs femmes de Perse sont plus belles que celles de France; mais celles de France sont plus jolies. Il est impossible de ne point aimer les premières, & de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres, & plus modestes; les autres sont plus gayer, & plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent; elles ne jouent, ni ne veillent; elles ne boivent point de vin, & ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le Serrail est plutôt fait pour la santé, que pour les plaisirs : c'est une vie

unie, qui ne pique point; tout s'y ressent de la subordination & du devoir; les plaisirs mêmes y sont graves, & les joyes severes, & on ne les goûte presque jamais, que comme des marques d'autorité, & de dependance.

Les hommes mêmes n'ont pas en Perse la même gayeté, que les François: on ne leur voit point cette liberté d'esprit, & cet air content, que je trouve ici dans tous les états, & dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles, où de pere en fils personne n'a ri, depuis la fondation de la Monarchie.

Cette gravité des Asiaticques vient du peu de commerce qu'il y a entr'eux: ils ne se voyent que lorsqu'ils y sont forcés par la Ceremonie: l'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici
la

la douceur de la vie, leur est presque inconnuë : ils se retirent dans leurs maisons, où ils trouvent toujours une compagnie, qui les attend; de maniere que chaque famille est, pour ainsi dire, isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci; il me dit : Ce qui me choque le plus de vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves, dont le cœur & l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition : ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la Vertu : que l'on tient de la nature; & ils les minent depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car enfin defaites-vous des préjugés; que peut-on attendre de l'éducation, qu'on reçoit d'un misérable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un

autre, & s'enorgueillit du plus vil emploi, qui soit parmi les humains ? qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses Vertus ; parce qu'il y est porté par envie, par jalousie, & par desespoir ; qui brûlant de se vanger des deux Sexes, dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse desoler le plus foible ; qui, tirant de son imperfection, de sa laideur, & de sa difformité tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui enfin rivé pour jamais à la porte, où il est attaché, plus dur que les gonds & les verroux, qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce Poste indigne, où chargé de la jalousie de son Maître, il a exercé toute sa bassesse.

*A Paris le 14. de la Lune
de Zilbagé 1713.*

L E T -



LETTRE XXVII.

USBEK à GEMCHID *son*
Cousin, Dervis du brillant Mo-
nastere de Tauris.

QUE penses-tu des Chrétiens, sublime Dervis? Crois-tu qu'au jour du Jugement ils seront comme les infidelles Turcs, qui serviront d'Anes aux Juifs, & les meneront au grand trot en Enfer? Je sçais bien qu'ils n'iront point dans le séjour des Prophètes, & que le grand Hali n'est point venu pour eux. Mais parce qu'ils n'ont pas été assez heureux pour trouver des Mosquées dans leur Pays, crois-tu qu'ils soient condamnez à des châtimens Eternels; & que Dieu les punisse pour n'avoir pas pratiqué une Religion, qu'il ne leur a pas

F 5

fait

fait connoître? Je puis te le dire, j'ai souvent examiné ces Chrétiens, je les ai interrogés, pour voir s'ils avoient quelque idée du Grand Hali qui étoit le plus beau de tous les hommes : j'ai trouvé qu'ils n'en avoient jamais ouï parler.

Ils ne ressemblent point à ces infidelles, que nos Saints Prophètes faisoient passer au fil de l'épée, parce qu'ils refusoient de croire aux miracles du Ciel : ils sont plutôt comme ces malheureux, qui vivoient dans les tenebres de l'idolatrie, avant que la divine Lumiere vînt éclairer le visage de notre grand Prophète.

D'ailleurs si l'on examine de près leur Religion, on y trouvera comme une semence de nos dogmes. J'ai souvent admiré les secrets de la Providence, qui semble les avoir voulu preparer par là à la conversion generale. J'ai
ouï

ouï parler d'un Livre d'un de leurs Docteurs inutile *la Polygamie Triomphante*, dans lequel il est prouvé que la Polygamie est ordonnée aux Chrétiens : leur Bap-tême est l'image de nos ablutions legales ; & les Chrétiens n'errent que dans l'efficacité, qu'ils donnent à cette premiere ablution, qu'ils croyent devoir suffire pour toutes les autres : leurs Prêtres & leurs Moines prient comme nous sept fois le jour : ils esperent de jouir d'un Paradis, où ils goûte-ront mille delices, par le moyen de la resurrection des corps : ils ont comme nous des jeûnes mar-qués, des mortifications avec les-quelles ils esperent flechir la mi-sericorde Divine : ils rendent un culte aux bons Anges, & se me-fient des mauvais : ils ont une sainte credulité pour les miracles que Dieu opere par le Ministère de ses Serviteurs : ils reconnois-

sent comme nous l'insuffisance de leurs merites, & le besoin qu'ils ont d'un Intercesseur auprès de Dieu. Je vois par tout le Mahometisme; quoique je n'y trouve point Mahomet. On a beau faire, la Verité s'échappe, & perce toujours les tenebres, qui l'environnent. Il viendra un jour, où l'Eternel ne verra sur la terre que de vrais Croyans : le tems qui consume tout, détruira les erreurs mêmes : tous les hommes seront étonnés de se voir sous le même étendart : tout, jusques à la Loi, sera consommé : les divins exemplaires seront enlevés de la terre, & portez dans les celestes Archives.

*A Paris le 20. de la Lune
de Zilhagé. 1713.*





LETTRE XXVIII.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

LE Caffé est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de Maisons publiques où on le distribuë. Dans quelques-unes de ces maisons on dit des nouvelles; dans d'autres on jouë aux Echets: il y en a une où l'on apprête le Caffé de telle maniere, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croye qu'il en a quatre fois plus, que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits; c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur Patrie, & qu'ils amusent leurs talens à

des choses pueriles : par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffez sur une Dispute la plus mince, qui se puisse imaginer : il s'agissoit de la reputation d'un vieux Poëte Grec, dont depuis deux mille ans on ignore la Patrie, aussi bien que le tems de sa mort. Les deux parties avouoient que c'étoit un Poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de merite, qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux : mais parmi ces distributeurs de reputation, les uns faisoient meilleur poids que les autres ; voilà la querelle : elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement de part & d'autre des injures si grossieres ; on faisoit des plaisanteries si ameres, que je n'admirois pas moins la maniere de disputer, que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en
moi-

moi-même , étoit assez étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du Poëte Grec , attaquer la reputation de quelque honnête Citoyen , il ne seroit pas mal relevé ; & je crois que ce zele si délicat sur la reputation des morts , s'embraseroit d'une bonne maniere pour défendre celle des vivans : mais quoiqu'il en soit , ajoutois-je , Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des Censeurs de ce Poëte , que le séjour de deux mille ans dans le tombeau , n'a pû garantir d'une haine si implacable : ils frappent à present des coups en l'air : mais que seroit-ce si leur fureur étoit animée par la présence d'un ennemi ?

Ceux dont je te viens de parler , disputent en Langue vulgaire , & il faut les distinguer d'une autre sorte de Disputeurs , qui se servent d'une Langue barbare,

bare, qui semble ajoûter quelque chose à la fureur, & à l'opinâreté des combattans : il y a des quartiers où l'on voit comme une mêlée noire & épaisse de ces sortes de gens : ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs, & de fausses conséquences : ce métier où l'on devoit mourir de faim, ne laisse pas de rendre : on a vû une Nation entiere chassée de son Pays, traverser les Mers pour s'établir en France ; n'emportant avec elle, pour parer aux necessitez de la vie, qu'un redoutable talent pour la Dispute. Adieu.

*A Paris le dernier de la Lune :
de Zilhagé 1713.*



L E T T R E XXIX.

U S B E K à I B B E N

A Smirne.

LE Roi de France est vieux : nous n'avons point d'exemples dans nos Histoires d'un Monarque qui ait si long-tems régné. On dit qu'il possède à un très-haut degré le talent de se faire obéir : il gouverne avec le même génie sa Famille, sa Cour, son Etat : on lui a souvent entendu dire que de tous les Gouvernemens du Monde, celui des Turcs, ou celui de notre Auguste Sultan lui plairoit le mieux ; tant il fait cas de la Politique Orientale.

J'ai étudié son caractère, & j'y ai trouvé des contradictions, qu'il m'est impossible de résoudre :

dre : par exemple , il a un Ministre , qui n'a que dix-huit ans & une Maîtresse , qui en a quatre-vingt : il aime sa Religion ; & il ne peut souffrir ceux , qui disent qu'il la faut observer à la rigueur : quoi qu'il fuie le tumulte des Villes , qu'il se communique peu ; il n'est occupé depuis le matin jusques au soir , qu'à faire parler de lui : il aime les Trophées & les Victoires ; mais il craint autant de voir un bon General à la tête de ses Troupes , qu'il auroit sujet de le craindre à la tête d'une Armée ennemie : il n'est , je crois , jamais arrivé qu'à lui , d'être en même tems comblé de plus de richesses , qu'un Prince n'en sçauroit espérer ; & accablé d'une pauvreté , qu'un particulier ne pourroit soutenir.

Il aime à gratifier ceux qui le servent : mais il paye aussi libéralement les assiduez , ou plûtôt

tôt l'oïfiveté de fes Courtifans, que les campagnes laborieufes de fes Capitaines : souvent il préfere un homme , qui le deshabelle, ou qui lui donne la Serviette, lorsqu'il fe met à table, à un autre, qui lui prend des Villes, ou lui gagne de Batailles : il ne croit pas que la Grandeur Souveraine doive être gênée dans la distribution des graces ; & fans examiner fi celui, qu'il comble de biens, est homme de merite ; il croit que fon choix va le rendre tel : auffi lui a-t-on vû donner une petite pension à un homme qui avoit fui deux lieuës ; & un beau Gouvernement à un autre qui en avoit fui quatre.

Il est magnifique , sur tout dans fes bâtimens : il y a plus de Statuës dans les Jardins de son Palais, que de Citoyens dans une grande Ville : fa Garde est auffi forte , que celle du Prince de-

devant qui tous les Trônes se ren-
versent : ses Armées sont aussi
nombreuses , ses ressources aussi
grandes , & ses Finances aussi
inépuisables.

*A Paris le 7. de la Lune
de Maharram 1713.*

L E T T R E X X X.

R I C A à I B B E N.

A Smirne.

C'Est une grande question par-
mi les hommes , de sçavoir ,
s'il est plus avantageux d'ôter
aux femmes la liberté que de la
leur laisser : il me semble qu'il y
a bien des raisons pour & contre.
Si les Européens disent qu'il n'y
a pas de generosité à rendre mal-
heureuses les personnes que l'on
aime ; nos Afiatiques répondent
qu'il

qu'il y a de la bassesse aux hommes, de renoncer à l'Empire, que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand nombre des femmes enfermées est embarrassant; ils répondent que dix femmes qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas. Que s'ils objectent à leur tour que les Européens ne sçauroient être heureux avec des femmes, qui ne leur sont pas fidelles: on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégoût, qui suit toujours les passions satisfaites; que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel, qui pique, & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi, seroit embarrassé de décider: car si les

Asiatiques font fort bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquietudes; les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dedommager, en qualité d'Amans: pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eût que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de sçavoir, si la Loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un Philosophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle Loi: l'Empire, que nous avons sur elles, est une véritable tyrannie: elles ne nous l'ont laissé prendre,
que

que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison : ces avantages, qui devoient sans doute leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne le sommes point.

Or s'il est vrai que nous n'ayons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique; il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel; celui de la beauté, à qui rien ne résiste. Le nôtre n'est pas de tous les Pays; mais celui de la beauté est universel: pourquoi aurions-nous donc un Privilege? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice: nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage: les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi: éprou-

vons

vons-les dans les talens, que l'éducation n'a point affoiblis; & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouër, quoique cela choque nos mœurs; chez les Peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris : elle fut établie par une Loi chez les Egyptiens, en l'honneur d'Isis, & chez les Babyloniens, en l'honneur de Semiramis. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les Nations; mais qu'ils obeïssent à leurs femmes. Je ne parle point des Sauromates, qui étoient véritablement dans la servitude du Sexe; ils étoient trop barbares, pour que leur exemple puisse être cité.

Tu verras, mon cher Ibben, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir des opinions extraordinaires, & a

re-

reduire tout en Paradoxe. Le Prophète a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre Sexe: les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris; leurs maris les doivent honorer: mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles.

*A Paris le 26. de la Lune
de Gemmadi 2. 1713.*



LET T R E X X X I.

H A G I * I B B I au Juif B E N
J O S U E' , *Profelyte Mahometan.*

A Smirne.

IL me semble, Ben Josué, qu'il
y a toujours des signes éclatans,
qui preparent à la naissance des
hommes

* Hagi est un homme, qui a fait le
Pelerinage de la Meque.

Tome I. G

hommes extraordinaires; comme si la nature souffroit une espece de crise, & que la Puissance Celeste ne produisît qu'avec effort.

Il n'y a rien de si merveilleux que la naissance de Mahomet. Dieu, qui, par les decrets de sa Providence, avoit resolu dès le commencement d'envoyer aux hommes ce grand Prophète, pour enchaîner Satan, créa une Lumiere deux mille ans avant Adam, qui passant d'élu en élu, d'ancêtre en ancêtre de Mahomet, parvint enfin jusques à lui, comme un témoignage authentique qu'il étoit descendu des Patriarches.

Ce fut aussi à cause de ce même Prophète, que Dieu ne voulut pas qu'aucun enfant fût conçu, que la femme ne cessât d'être immonde; & que l'homme ne fût livré à la Circoncision.

Il vint au monde circoncis; & la joye parut sur son visage dès sa naissance: la terre trembla trois fois, comme si elle eût enfanté elle-même: toutes les Idoles se prosternerent: les Trônes des Rois furent renversez: Lucifer fut jetté au fond de la Mer; & ce ne fut qu'après avoir nagé pendant quarante jours, qu'il sortit de l'abîme, & s'enfuit sur le mont Cabès, d'où avec une voix terrible il appella les Anges.

Cette nuit Dieu posa un terme entre l'homme & la femme, qu'aucun d'eux ne put passer: l'Art des Magiciens & Negro-mans se trouva sans vertu: on entendit une voix du Ciel, qui disoit ces paroles: j'ai envoyé au monde mon Ami fidelle.

Selon le témoignage d'Isben Aben, Historien Arabe, les generations des Oiseaux, des Nuées,

des Vents, & tous les Escadrons des Anges se réünirent pour élever cet enfant, & se disputèrent cet avantage. Les Oiseaux disoient dans leurs gazouillemens, qu'il étoit plus commode qu'ils l'élevassent; parce qu'ils pouvoient plus facilement rassembler plusieurs fruits de divers lieux. Les Vents murmuroient & disoient; c'est plutôt à nous, parce que nous pouvons lui apporter de tous les endroits, les odeurs les plus agreables. Non, disoient les Nuées, non, c'est à nos soins qu'il sera confié; parce que nous lui ferons part à tous les instans, de la fraicheur des eaux. Là-dessus les Anges indignez s'écrierent: que nous restera-t-il donc à faire? Mais une voix du Ciel fut entenduë, qui termina toutes les diiputes: il ne sera point ôté d'entre les mains des mortels; parce qu'heureuses les

mam-

mammelles qui l'alaiteront ; & les mains qui le toucheront ; & la maison qu'il habitera ; & le lit où il reposera.

Après tant de témoignages éclatans, mon cher Josué, il faut avoir un cœur de fer pour ne pas croire sa sainte Loi. Que pouvoit faire davantage le Ciel pour autoriser sa Mission divine, à moins que de renverser la nature, & de faire perir les hommes mêmes, qu'il vouloit convaincre ?

*A Paris le 20. de la Lune
de Rhegeb. 1713.*





L E T T R E X X X I I .

U S B E K à I B B E N .

A Smirne.

DE's qu'un Grand est mort, on s'assemble dans une Mosquée; & l'on fait son Oraison funebre, qui est un Discours à sa louange, avec lequel on seroit bien embarrassé de décider au juste du mérite du défunt.

Je voudrois bannir les pompes funebres: il faut pleurer les hommes à leur naissance, & non pas à leur mort. - A quoi servent les Ceremonies, & tout l'attirail lugubre, qu'on fait paroître à un mourant dans ses derniers momens, les larmes mêmes de sa famille, & la douleur de ses amis; qu'à

P E R S A N E S. 151
qu'à lui exagerer la perte qu'il
va faire ?

Nous sommes si aveugles, que
nous ne sçavons quand nous de-
vons nous affliger, ou nous re-
jouir : nous n'avons presque ja-
mais que de fausses tristesses, ou
de fausses joyes.

Quand je vois les Peuples du
Mogol accourir en foule pour
voir leur Roi dans une balance,
qui se fait peser comme un bœuf;
quand je les vois se réjouir de
ce que ce Prince est devenu plus
matériel, c'est-à-dire, moins ca-
pable de les gouverner ; j'ai pi-
tié, Ibben, de l'extravagance
humaine.

*A Paris le 20. de la Lune
de Rhegeb. 1713.*



LETTRE XXXIII.

U S B E K à R H E D I.
A Venise.

IL y a en France trois sortes d'Etats, l'Eglise, l'Epée, & la Robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devoit mépriser parce qu'il est un sot, ne l'est souvent, que parce qu'il est homme de Robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils Artisans, qui ne disputent sur l'excellence de l'Art, qu'ils ont choisi : chacun s'éleve au dessus de celui, qui est d'une profession différente; à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous plus ou moins à cette femme de
 la

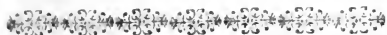
la Province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grace d'un de nos Monarques, lui souhaitta mille fois dans les benedictions qu'elle lui donna, que le Ciel le fît Gouverneur d'Erivan.

J'ai lû dans une Relation qu'un Vaisseau François ayant relâché à la Côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques Moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la justice à ses Sujets sous un arbre : il étoit sur son trône, c'est à dire, sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol : il avoit trois ou quatre Gardes avec des piques de bois : un Parasol, en forme de Dais, le couvroit de l'ardeur du Soleil : tous ses ornemens, & ceux de la Reine sa femme, consistoient en leur peau noire, & quelques bagues. Ce Prince plus vain encore que mi-

ferable, demanda à ces étrangers, si l'on parloit beaucoup de lui en France : il croyoit que son nom devoit être porté d'un Pole à l'autre : & à la difference de ce Conquerant , de qui on a dit, qu'il avoit fait taire toute la terre ; il croyoit lui, qu'il devoit faire parler tout l'Univers.

Quand le Can de Tartarie a dîné, un Heraut crie, que tous les Princes de la terre peuvent aller dîner si bon leur semble : & ce Barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandages, regarde tous les Rois du monde comme ses Esclaves, & les insulte régulièrement deux fois par jour.

*A Paris le 28. de la Lune
de Rhegeb. 1713.*



LETTRE XXXIV.

R I C A à U S B E K.

A * * *

Hier matin comme j'étois au lit j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte, ou enfoncée par un homme, avec qui j'avois lié quelque société, & qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste; sa per-ruque de travers n'avoit pas même été peignée; il n'avoit pas eu le tems de faire recoudre son pourpoint noir; & il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions, avec lesquelles il avoit coûtume de déguiser le delabrement de son Equipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui; j'ai mille emplettes à faire, & je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut premièrement que nous allions à la rue St. Honoré parler à un Notaire, qui est chargé de vendre une terre de cinq cens mille livres; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici je me suis arrêté un moment au Fauxbourg St. Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, & j'espère passer le Contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en falloit, mon homme me fit précipitamment descendre : commençons, me dit-il, par aller acheter un Carrosse, & établissons d'abord l'Equipage : en effet nous achetâmes non seulement un Carrosse, mais aussi pour cent mille francs de Marchandises, en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon
homme

homme ne marchanda rien, & ne compta jamais : aussi ne déplâça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci ; & quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singuliere de richesses, & de pauvreté ; de maniere que je ne sçavois que croire : mais enfin je rompis le silence ; & le tirant à quartier je lui dis , Monsieur , qui est-ce qui payera tout cela ? *Moi*, me dit-il , *venez dans ma chambre , je vous montrerai des tresors immenses , & des richesses enviées des plus grands Monarques : mais elles ne le seront pas de vous , qui les partagerez toujours avec moi.* Je le suis ; nous grimpons à un cinquième étage , & par une échelle nous nous guindons à un sixieme, qui étoit un Cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de

terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit il, & j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vint-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre: j'ai vû que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette Liqueur vermeille? Elle a à present toutes les qualitez, que les Philosophes demandent pour faire la transmutation des metaux: j'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai Or par leur couleur, quoi-qu'un peu imparfait par leur pesanteur. Ce secret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raymond Lulle, & un million d'autres chercherent toujours, est venu jusques à moi; & je me trouve aujourd'hui un heureux Adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de tresors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire!

Je fortis, & je descendis, ou plutôt je me precipitai par cet escalier, transporté de colere; & laissai cet homme si riche dans son Hôpital.

*A Paris le dernier de la Lune
de Rhegeb. 1713.*





L E T T R E X X X V .

U S B E K à R H E D I

A Venise.

JE vois ici des gens qui disputent sans fin sur la Religion : mais il semble qu'ils combattent en même-tems à qui l'observera le moins.

Non seulement ils ne sont pas meilleurs Chrétiens ; mais même meilleurs Citoyens ; & c'est ce qui me touche : car dans quelque Religion qu'on vive, l'observation des Loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les Parens, sont toujours les premiers actes de Religion.

En effet le premier objet d'un homme Religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui

a établi la Religion , qu'il professe? Mais le moyen le plus sûr pour y parvenir , est sans doute d'observer les Regles de la Société , & les devoirs de l'humanité : car en quelque Religion qu'on vive , dès qu'on en suppose une , il faut bien que l'on suppose aussi que Dieu aime les hommes , puisqu'il établit une Religion pour les rendre heureux : que s'il aime les hommes , on est sûr de lui plaire en les aimant aussi ; c'est-à-dire en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité , & en ne violant point les Loix sous lesquelles ils vivent.

On est bien plus sûr par là de plaire à Dieu , qu'en observant telle ou telle Ceremonie : car les Ceremonies n'ont point un degré de bonté par elles-mêmes ; elles ne sont bonnes qu'avec égard , & dans la supposition que

Dieu

Dieu les a commandées : mais c'est la matiere d'une grande discussion ; on peut facilement s'y tromper , car il faut choisir les Ceremonies d'une Religion entre celles de deux mille.

Un homme faisoit tous les jours à Dieu cette priere. *Seigneur , je n'entens rien dans les disputes , que l'on fait sans cesse à votre sujet : je voudrois vous servir selon votre volonté ; mais chaque homme que je consulte , veut que je vous serve à la sienne. Lorsque je veux vous faire ma priere , je ne sçais en quelle Langue je dois vous parler ; je ne sçais pas non plus en quelle posture je dois me mettre : l'un dit que je dois vous prier debout ; l'autre veut que je sois assis ; l'autre exige que mon corps porte sur mes genoux. Ce n'est pas tout ; il y en a qui pretendent que je dois me laver tous les matins avec de l'eau froide ; d'autres soutiennent que vous me regarderez avec hor-*

reur

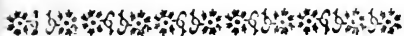
reur , si je ne me fais pas couper un petit morceau de chair. Il n'arriva l'autre jour de manger un lapin dans un Carvanserai : trois hommes qui étoient auprès de là , me firent trembler : ils me soutinrent tous trois que je vous avois grièvement offensé ; l'un * , parce que cet Animal étoit immonde ; l'autre † , parce qu'il étoit étouffé ; l'autre enfin ** , parce qu'il n'étoit pas Poisson. Un Brachmane , qui passoit par là , & que je pris pour Juge , me dit ; ils ont tort , car apparemment vous n'avez pas tué vous-même cet Animal : si fait , lui dis-je. Ah vous avez commis une action abominable , & que Dieu ne vous pardonnera jamais , me dit-il , d'une voix severe : que savez-vous si l'ame de votre pere n'étoit pas passée dans cette Bête ? Toutes ces choses , Seigneur , me jettent dans

* Un Juif. † Un Turc. ** Un Armenien.

dans un embarras inconcevable : je ne puis remuer la tête, que je ne sois menacé de vous offenser : cependant je voudrois vous plaire, & employer à cela la vie que je tiens de vous : je ne sçais si je me trompe ; mais je crois que le meilleur moyen pour y parvenir, est de vivre en bon Citoyen, dans la Société où vous m'avez fait naître ; & en bon pere dans la famille que vous m'avez donnée.

*A Paris le 8. de la Lune
de Chahban. 1713.*





L E T T R E X X X V I .

U S B E K à R H E D I .

A Venise.

CEux qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs : quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante , je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner : j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vû , ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéresse , tout m'étonne : je suis comme un enfant dont les organes encore tendres sont vivement frappez par les moindres objets.

Tu ne le croirois pas peut-être, nous sommes reçus agreablement dans toutes les Compagnies , & dans toutes les Societés : je crois
de-

devoir beaucoup à l'esprit vif, & à la gayeté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, & qu'il en est également recherché: notre air étranger n'offense plus personne, nous jouïssons même de la surprise où l'on est, de nous trouver quelque politesse: car les François n'imaginent pas que notre Climat produise des hommes: cependant, il faut l'avouër, ils valent bien la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la Compagnie chez lui: il a une femme fort aimable, & qui joint à une grande modestie une gayeté, que la vie retirée ôte toujours à nos Dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que
d'étudier

d'étudier selon ma coûtume sur cette foule de gens , qui y abor-
doit fans cesse , dont les caracte-
res me presentoient toujours quel-
que chose de nouveau. Je remar-
quai d'abord un homme dont la
simplicité me plut ; je m'attachai
à lui ; il s'attacha à moi , de for-
te que nous nous trouvions tou-
jours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand
cercle nous nous entretenions en
particulier , laissant les conversa-
tions generales à elles-mêmes :
Vous trouverez peut-être en moi,
lui dis-je , plus de curiosité , que
de politesse : mais je vous supplie
d'agréer que je vous fasse quel-
ques questions : car je m'ennuye
de n'être au fait de rien , & de vi-
vre avec des gens , que je ne sçau-
rois demêler : mon esprit travail-
le depuis deux jours : il n'y a pas
un seul de ces hommes , qui ne
m'ait donné la torture plus de
deux

deux cens fois ; & cependant je ne les devinerois de mille ans ; ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand Monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, & je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret, & que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux Grands, qui est si familier avec vos Ducs, & qui parle si souvent à vos Ministres, qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité : mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait gueres honneur aux gens de qualité : & d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger, mais il me semble qu'il y a en general une certaine politesse commune à toutes les Nations

tions, je ne lui trouve point de celle-là ; est-ce que vos gens de qualité font plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, est un Fermier : il est autant au dessus des autres par ses richesses, qu'il est au dessous de tout le monde par sa naissance : il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne manger jamais chez lui : il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par son Cuisinier ; aussi n'en est-il pas ingrat ; car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette Dame a fait placer auprès d'elle ? Comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai, & un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos

femmes. C'est, me répondit-il, un Predicateur, & qui pis est, un Directeur : tel que vous le voyez, il en sçait plus que les maris : il connoît le foible des femmes ; elles sçavent aussi qu'il a le sien. Comment, dis-je ? Il parle toujours de quelque chose, qu'il appelle la Grace ? Non pas toujours, me répondit-il : à l'oreille d'une jolie femme, il parle encore plus volontiers de sa chute : il foudroye en public ; mais il est doux comme un Agneau en particulier. Il me semble, dis-je pour lors, qu'on le distingue beaucoup, & qu'on a de grands égards pour lui. Comment si on le distingue ? C'est un homme nécessaire ; il fait la douceur de la vie retirée ; petits conseils, soins officieux, visites marquées ; il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde ; c'est un homme excellent.

Mais

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis à vis de nous ; que est si mal habillé ; qui fait quelquefois des grimaces , & a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais parle pour avoir de l'esprit ? C'est, me répondit-il, un Poëte, & le grotesque du Genre Humain : ces gens-là disent qu'ils sont nez ce qu'ils font ; cela est vrai, & aussi ce qu'ils feront toute leur vie, c'est à dire, presque toujours, les plus ridicules de tous les hommes : aussi ne les épargne-t-on point ; on verse sur eux le mépris à pleines mains : la famine a fait entrer celui-ci dans cette maison ; & il y est bien reçu du Maître & de la Maîtresse, dont la bonté, & la politesse ne se démentent à l'égard de personne : il fit leur Epithalame lorsqu'ils se marierent : c'est ce qu'il a fait

de mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le Mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être , ajoûta-t-il , entêté comme vous êtes des préjugés de l'Orient ; il y a parmi nous des Mariages heureux ; & des femmes , dont la Vertu est un gardien severe. Les gens dont nous parlons goûtent entr'eux une paix , qui ne peut-être troublée ; ils sont aimez & estimez de tout le monde : il n'y a qu'une chose ; c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'il y a quelquefois mauvaise compagnie : ce n'est pas que je les desaprouve ; il faut vivre avec les gens tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de bonne compagnie ne sont souvent que ceux , dont le vice est plus raffiné ; & peut-être qu'il est en com-
me

me des poisons , dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme , lui dis-je tout bas , qui a l'air si chagrin ? Je l'ai pris d'abord pour un étranger : car outre qu'il est habillé autrement que les autres , il censure tout ce qui se fait en France , & n'approuve pas votre Gouvernement. C'est un vieux Guerrier , me dit-il , qui se rend memorable à tous ses Auditeurs par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles , où il ne se soit pas trouvé , ou qu'on vante un siege , où il n'ait pas monté la tranchée : il se croit si nécessaire à notre Histoire , qu'il s'imagine qu'elle finit , où il a fini : il regarde quelques blessures , qu'il a reçues , comme la dissolution de la Monarchie : &

qui disent qu'on ne jouit que du présent, & que le passé n'est rien ; il ne jouit au contraire que du passé, & n'existe que dans les Campagnes qu'il a faites : il respire dans les tems, qui se sont écoulés, comme les Heros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis-je, a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le service l'a quitté, on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours : mais il n'ira jamais plus loin ; le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi cela, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les Officiers, dont la patience a languie dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens, dont l'esprit s'est retreci dans les détails ; & qui par une habitude

tude de petites choses , sont devenus incapables des plus grandes : nous croyons qu'un homme, qui n'a pas les qualitez d'un General à trente ans , ne les aura jamais : que celui qui n'a pas ce coup d'œil , qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieuës dans toutes ses situations différentes ; cette présence d'esprit , qui fait que dans une victoire , on se sert de tous ses avantages , & dans un échec , de toutes ses ressources , n'acquerra jamais ces talens : C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands & sublimes , que le Ciel a partagé non seulement d'un cœur , mais aussi d'un genie heroïque ; & des emplois subalternes pour ceux , dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens , qui ont vieilli dans une guerre obscure ; ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils

ont fait toute leur vie ; & il ne faut point commencer à les charger dans le tems qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après , la curiosité me reprit , & je lui dis : je m'engage à ne vous plus faire de questions , si vous voulez encore souffrir celle ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux , peu d'esprit , & tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres ; & se sçait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes , me répondit-il. A ces mots des gens entrèrent , d'autres sortirent , on se leva , quelqu'un vint parler à mon Gentilhomme , & je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après je ne sçais par quel hazard ce jeune homme se trouva auprès de moi ; & m'adressant la parole : il fait beau ; voudriez-vous , Monsieur , faire un tour dans le
par-

parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible ; & nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne , me dit-il , pour faire plaisir à la maîtresse de la maison , avec laquelle je ne suis pas mal : il y a bien certaine femme dans le monde , qui pestera un peu ; mais qu'y faire ? je vois les plus jolies femmes de Paris ; mais je ne me fixe pas à une , & je leur en donne bien à garder ; car entre vous & moi je ne vaudrais grand'chose. Apparemment , Monsieur , lui dis-je , que vous avez quelque charge , ou quelque emploi , qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non , Monsieur , je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari , ou de désespérer un père : j'aime à aller mer une femme qui croit me tenir ; & la mettre à deux doigts de me perdre : nous sommes quelques

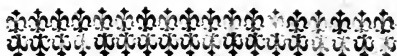
jeunes gens, qui partageons ainsi tout Paris, & l'interessons à nos moindres demarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, & vous êtes plus considéré qu'un grave Magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages : vous deviendriez plus propre à garder nos Dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage ; & je crois que pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pû m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays, où l'on tolere de pareilles gens, & où l'on laisse vivre un homme, qui fait un tel métier ? Où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie, & l'injustice conduisent à la considération ? Où l'on estime un homme parce qu'il ôte une fille à son pere, une femme à son mari,

mari, & trouble les ſocietez les plus douces, & les plus ſaintes? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre, & de la ſeduction: la lumiere du jour n'eſt pas plus pure, que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes: nos filles ne penſent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette Vertu, qui les rend ſemblables aux Anges, & aux Puiffances incorporelles. Terre natale & chérie, ſur qui le Soleil jette ſes premiers regards; tu n'eſ point ſouillée par les crimes horribles, qui obligent cet Aſtre à ſe cacher, dès qu'il paroît dans le noir Occident.

*A Paris le 5. de la Lune
de Rhamazan 1713.*





L E T T R E X X X V I I .

R I C A à U S B E K .

*A * * **

ETant l'autre jour dans ma chambre, je vis entrer un Dervis extraordinairement habillé : sa barbe descendoit jusques à sa ceinture de corde ; il avoit les pieds nuds ; son habit étoit gris, grossier, & en quelques endroits pointu : le tout me parut si bisar-re , que ma première idée fut d'envoyer chercher un Peintre, pour en faire une fantaisie.

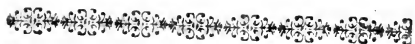
Il me fit d'abord un grand compliment, dans lequel il m'apprit qu'il étoit homme de mérite, & de plus Capucin : on m'a dit, ajouta-t-il, Monsieur, que vous
retour-

retournez bien-tôt à la Cour de Perse , où vous tenez un rang distingué : je viens vous demander votre protection ; & vous prier de nous obtenir du Roi une petite habitation auprès de Casbin pour deux ou trois Religieux. Mon Pere , lui dis-je , vous voulez donc aller en Perse ? Moi , Monsieur , me dit-il , je m'en donnerai bien de garde ; je suis ici Provincial ; & je ne troquerois pas ma condition contre celle de tous les Capucins du monde. Eh que Diable me demandez-vous donc ? C'est , me répondit-il , que si nous avions cet Hospice , nos Peres d'Italie y enverroient deux ou trois de leurs Religieux. Vous les connoissez apparemment , lui dis-je , ces Religieux. Non , Monsieur , je ne les connois pas. Eh morbleu , que vous importe donc qu'ils aillent en Perse ! C'est un beau

projet de faire respirer l'air de Casbin à deux Capucins ; cela sera très-utile ; & à l'Europe & à l'Asie ; il est fort nécessaire d'intéresser là-dedans les Monarques. Voilà ce qui s'appelle de belles Colonies : allez, vous & vos semblables n'êtes point faits pour être transplantés, & vous ferez bien de continuer à ramper dans les endroits où vous êtes engendrés.

*A Paris le 15. de la Lune
de Rhamazan 1713.*





LETTRE XXXVIII.

R I C A à * . * . *

J'Ai vû des gens chez qui la Vertu étoit si naturelle, qu'elle ne se faisoit pas même sentir: ils s'attachoient à leur devoir sans s'y plier, & s'y portoient comme par instinct: bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualitez, il sembloit qu'elles n'avoient pas percé jusques à eux. Voilà les gens que j'aime, non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnez de l'être, & qui regardent une bonne action comme un prodige, dont le récit doit surprendre.

Si la Modestie est une vertu nécessaire à ceux, à qui le Ciel a donné de grands talens; que peut-

peut-on dire de ces insectes, qui osent faire paroître un orgueil, qui deshonoreroit les plus grands hommes ?

Je vois de tous côtez des gens, qui parlent sans cesse d'eux-mêmes : leurs conversations sont un miroir, qui presente toujours leur impertinente figure: ils vous parleront des moindres choses, qui leur sont arrivées; & ils veulent que l'interêt qu'ils y prennent, les grossisse à vos yeux: ils ont tout fait, tout vû, tout dit, tout pensé : ils sont un modele universel; un sujet de comparaisons inépuisable, une source d'exemples, qui ne tarit jamais. Oh que la louange est fade, lois qu'elle reflechit vers le lieu d'où elle part !

Il y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous accabla pendant deux heures de lui, de son mérite, & de ses talens; mais

mais comme il n'y a point de mouvement perpetuel dans le Monde, il cessa de parler : la conversation nous revint donc, & nous la prîmes.

Un homme qui paroïssoit assez chagrin, commença par se plaindre de l'ennui répandu dans les conversations : quoi toujours des fots, qui se peignent eux-mêmes, & qui ramènent tout à eux ? Vous avez raison, reprit brusquement notre Discoureur : il n'y a qu'à faire comme moi, je ne me louë jamais : j'ai du bien, de la naissance; je fais de la depense; mes amis disent que j'ai quelque esprit : mais je ne parle jamais de tout cela : si j'ai quelques bonnes qualitez, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma modestie.

J'admirois cet impertinent; & pendant qu'il parloit tout haut, je disois tout bas : heureux celui
qui

qui a assez de vanité pour ne dire jamais de bien de lui ; qui craint ceux qui l'écoutent, & ne compromet point son mérite avec l'orgueil des autres.

*A Paris le 20. de la Lune
de Rhamazan. 1713.*





L E T T R E X X X I X .

N A R G U M , *Envoyé de Perse en
Moscovie, à U S B E K .*

A Paris.

O N m'a écrit d'Ispahan , que tu avois quitté la Perse , & que tu étois actuellement à Paris. Pourquoi faut-il que j'apprenne de tes nouvelles par d'autres que par toi ?

Les ordres du Roi des Rois me retiennent depuis cinq ans dans ce pays-ci ; où j'ai terminé plusieurs negociations importantes.

Tu sçais que le Czar est le seul des Princes Chrétiens , dont les interêts soient mêlez avec ceux de la Perse , parce qu'il est ennemi des Turcs comme nous.

Son

Son Empire est plus grand que le nôtre : car on compte deux mille lieuës depuis Moscou jusqu'à la dernière place de ses Etats du côté de la Chine.

Il est le Maître absolu de la Vie & des biens de ses Sujets, qui sont tous esclaves, à la réserve de quatre familles. Le Lieutenant des Prophètes, le Roi des Rois, qui a le Ciel pour marchepied, ne fait pas un exercice plus redoutable de sa puissance.

A voir le Climat affreux de la Moscovie, on ne croiroit jamais que ce fût une peine d'en être exilé: cependant dès qu'un Grand est disgracié, on le relegue en Siberie.

Comme la Loi de notre Prophète nous défend de boire du vin, celle du Prince le défend aux Moscovites.

Ils ont une maniere de recevoir leurs Hôtes, qui n'est point
du

du tout Perfane. Dès qu'un étranger entre dans la maison, le mari lui présente sa femme; l'étranger la baise; & cela passe pour une politesse faite au mari.

Quoique les Peres au contrat de mariage de leurs filles stipulent ordinairement que le mari ne les fouëttera pas : cependant on ne sçauroit croire combien les femmes Moscovites aiment à être battuës : elles ne peuvent comprendre qu'elles possèdent le cœur de leur mari, s'il ne les bat comme il faut : une conduite opposée de sa part, est une marque d'indifference impardonna-ble. Voici une Lettre qu'une d'elles écrivit dernièrement à sa mere.

M A C H E R E M È R E ,

*JE suis la plus malheureuse femme
du monde : il n'y a rien que je n'a-*
je

je fait pour me faire aimer de mon Mari; & je n'ai jamais pû y réüffir. Hier j'avois mille affaires dans la maison; je sortis, & je demeurai tout le jour dehors: je crus à mon retour qu'il me battrait bien fort; mais il ne me dit pas un seul mot. Ma sœur est bien autrement traitée: son mari la rouë de coups tous les jours: elle ne peut pas regarder un homme, qu'il ne l'assomme soudain: ils s'aiment beaucoup aussi; & ils vivent de la meilleure intelligence du monde.

C'est ce qui la rend si fiere: mais je ne lui donnerai pas long tems sujet de me mepriser: j'ai resolu de me faire aimer de mon mari, à quelque prix que ce soit: je le ferai si bien enrager, qu'il faudra qu'il me donne des marqués d'amitié: il ne sera pas dit que je ne serai pas battüe, & que je vivrai dans la maison, sans que l'on pense à moi: la moindre chiquenaude qu'il me donnera,

nera, je crierai de toute ma force, afin qu'on s'imagine qu'il y va tout de bon, & je crois que si quelque voisin venoit au secours, je l'étranglerois. Je vous supplie, ma chere mere, de vouloir bien représenter à mon mari, qu'il me traite d'une manière indigne. Mon pere, qui est un si bonnête homme, n'agissoit pas de même: & il me souvient lorsque j'étois petite fille, qu'il me sembloit quelquefois qu'il vous aimoit trop. Je vous embrasse, ma chere mere.

Les Moscovites ne peuvent point sortir de l'Empire, quand ce seroit pour voyager: ainsi séparés des autres Nations par les Loix du Pays, ils ont conservé leurs anciennes Coûtumes avec d'autant plus d'attachement, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût possible qu'on en pût avoir d'autres.

Mais le Prince, qui regne à
présent,

present, a voulu tout changer : il a eu de grands démêlez avec eux au sujet de leur barbe : le Clergé & les Moines n'ont pas moins combattu en faveur de leur ignorance.

Il s'attache à faire fleurir les Arts, & ne neglige rien pour porter dans l'Europe & l'Asie la gloire de sa Nation, oubliée jusques ici, & presqu'uniquement connue d'elle-même.

Inquiet & sans cesse agité, il erre dans ses vastes Etats, laissant par tout des marques de sa severité naturelle.

Il les quitte comme s'ils ne pouvoient le contenir, & va chercher dans l'Europe d'autres Provinces, & de nouveaux Royaumes.

Je t'embrasse, mon cher Usbek, donne-moi de tes nouvelles, je te conjure.

*De Moscou le 2. de la Lune
de Chalval. 1713.*

L E T-



L E T T R E X L.

R I C A à U S B E K.

A * . * . *

J'Etois l'autre jour dans une Société, où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges : une de quatre-vints ans ; une de soixante ; une de quarante, laquelle avoit une niece, qui pouvoit en avoir vint ou vint-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière ; & elle me dit à l'oreille : Que dites-vous de ma tante, qui à son âge veut avoir des amans, & fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je ; c'est un dessein, qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de sa

Tome I. I tante,

tante , qui me dit : Que dites-vous de cette femme , qui a pour le moins soixante ans , qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du tems perdu , lui dis-je , & il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans ; & la plaignois dans mon ame , lorsqu'elle me dit à l'oreille : Y a-t-il rien de si ridicule ? Voyez cette femme , qui a quatre-vints ans , & qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune , & elle y réüffit ; car cela approche de l'enfance. Ah bon Dieu , dis-je en moi même ! ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur , disois-je ensuite , que nous trouvions de la consolation dans les foibleffes d'autrui. Cependant j'étois en train de me divertir , & je dis : nous avons assez montré ;

té ; descendons à present , & commençons par la vieille , qui est au sommet. Madame , vous vous ressemblez si fort , cette Dame à qui je viens de parler , & vous , qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; & je ne crois pas que vous soyez plus âgées l'une que l'autre. Eh vraiment , Monsieur , me dit-elle , lorsque l'une mourra , l'autre devra avoir grand peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de difference. Quand je tins cette femme decrepite , j'allai à celle de soixante ans. Il faut , Madame , que vous decidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette Dame , & vous , lui montrant la femme de quarante ans , étiez de même âge. Ma foi , dit-elle , je ne crois pas qu'il y ait six mois de difference. Bon , m'y voilà ; continuons. Je descendis encore ; & j'allai à la femme de quarante ans. Ma-

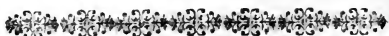
dame, faites-moi la grace de me dire, si c'est pour rire que vous appelez cette Demoiselle, qui est à l'autre table, votre niece? Vous êtes aussi jeune qu'elle: elle a même quelque chose dans le visage de passé, que vous n'avez certainement pas: & ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint Attendez, me dit-elle, je suis sa tante; mais sa mere avoit pour le moins vint-cinq ans plus que moi; nous n'étions pas de même lit: j'ai ouï dire à feuë ma sœur, que sa fille & moi nâquimes la même année. Je le disois bien, Madame; & je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse: eh comment ne chereheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs efforts pour se
tromper

P E R S A N E S. 197
tromper elles-mêmes, & pour se
derober la plus affligeante de tou-
tes les idées.

*A Paris le 3. de la Lune
de Chalval. 1713.*





L E T T R E X L I.

Z E L I S à U S B E K.

A Paris.

J'Amis passion n'a été plus forte & plus vive que celle de Cosrou Eunuque blanc pour mon esclave Zelide : il la demande en mariage avec tant de fureur, que je ne puis la lui refuser. Et pourquoy ferois-je de la résistance, lorsque sa mere n'en fait pas; & que Zelide elle-même paroît satisfaite de l'idée de ce mariage imposteur, & de l'ombre vaine qu'on lui presente?

Que veut-elle faire de cet infortuné, qui n'aura d'un mari que la jalousie; qui ne sortira de sa froideur que pour entrer dans un desespoir inutile, qui se rappellera toujours la memoire
de

de ce qu'il a été, pour la faire souvenir de ce qu'il n'est plus; qui toujours prêt à se donner, & ne se donnant jamais, se trompera, la trompera sans cesse; & lui fera essuyer à chaque instant tous les malheurs de sa condition?

Eh quoi? être toujours dans les images, & dans les phantômes? Ne vivre que pour imaginer? Se trouver toujours auprès des plaisirs, & jamais dans les plaisirs? Languissante dans les bras d'un malheureux, au lieu de répondre à ses soupirs, ne répondre qu'à ses regrets?

Quel mépris ne doit-on pas avoir pour un homme de cette espèce, fait uniquement pour garder, & jamais pour posséder? Je cherche l'amour, & je ne le vois pas.

Je te parle librement, parce que tu aimes ma naïveté, & que tu préfères mon air libre & ma sen-

sibilité pour les plaisirs, à la pudeur feinte de mes compagnes.

Je t'ai ouï dire mille fois que les Eunuques goûtent avec les femmes une sorte de volupté, qui nous est inconnuë; que la nature se dedommage de ses pertes; qu'elle a des ressources, qui reparent le desavantage de leur condition; qu'on peut bien cesser d'être homme, mais non pas d'être sensible; & que dans cet état on est comme dans un troisieme sens, où l'on ne fait, pour ainsi dire, que changer de plaisirs.

Si cela étoit, je trouverois Zélide moins à plaindre; c'est quelque chose de vivre avcc des gens moins malheureux.

Donne-moi tes ordres là-dessus, & fais-moi sçavoir si tu veux que le mariage s'accomplisse dans le Serrail. Adieu.

*Du Serrail d'Isbahan le 5. de
la Lune de Chalval. 1713.*

L E T -



L E T T R E XLII.

R I C A à U S B B K.

*A * * **

J'Etois ce matin dans ma chambre, laquelle, comme tu sçais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, & percée en plusieurs endroits ; de manière qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre : *Je ne sçais ce que c'est ; mais tout se tourne contre moi ; il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit , qui m'ait fait honneur ; & je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations , sans qu'on ait fait la moindre attention à moi , & qu'on m'ait deux fois*

I 5

adres-

adressé la parole. j'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours ; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir : j'avois un Conte fort joli à faire ; mais à mesure que j'ai voulu l'approcher , on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès : j'ai quelques bons mots , qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête , sans que j'en aye pû faire le moindre usage : si cela continuë , je crois qu'à la fin je serai un sot : il semble que ce soit mon Etoile , & que je ne puisse m'en dispenser. Hier j'avois esperé de briller avec trois ou quatre vieilles femmes , qui certainement ne m'imposent point ; & je devois dire les plus jolies choses du monde : je fus plus d'un quart d'heure à diriger ma conversation : mais elles ne tinrent jamais un propos suivi ; & elles couperent , comme des Parques fatales , le fil de tous mes discours.

Veux-

Veux-tu que je te dise ; la reputation de bel esprit coûte bien à soutenir : je ne sçais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient dans l'idée une chose , reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela : nous nous dirons chacun tous les jours de quoi nous devons parler , & nous nous secourrons si bien , que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées ; nous l'attirerons nous-mêmes , & s'il ne veut pas venir de bon gré nous lui ferons violence : nous conviendrons des endroits où il faudra approuver ; de ceux où il faudra sourire : des autres où il faudra rire tout-à-fait , & à gorge déployée : tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations , & qu'on admirera la vivacité de notre esprit , & le bonheur de nos reparties : nous

nous protégerons par des signes de tête mutuels : tu brilleras aujourd'hui ; demain tu seras mon second : j'entrerai avec toi dans une maison ; & je m'écrierai en te montrant : il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que M. vient de faire à un homme , que nous avons trouvé dans la rue ; & je me tournerai vers toi : il ne s'y attendoit pas , il a été bien étonné. Je reciterai quelques-uns de mes vers ; & tu diras : j'y étois quand il les fit ; c'étoit dans un souper , & il ne rêva pas un moment : souvent même nous nous raillerons toi & moi ; & l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent ; comme ils se défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comment il sortira de là ; à merveille ; quelle présence d'esprit ? Voilà une véritable bataille : mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés dès la veille, Il faudra acheter de certains Livres ,

Livres, qui sont des recueils de bons mots, composez à l'usage de ceux, qui n'ont pas d'esprit, & qui en veulent contrefaire; tout depend d'avoir des modeles: je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure toute remplie de bons mots: mais il faudra avoir une attention; c'est de soutenir leur fortune: ce n'est pas tout que de dire un bon mot; il faut le publier; il faut le repandre, & le semer par tout; sans cela autant de perdu: & je t'avouë qu'il n'y a rien de si desolant que de voir une jolie chose, qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot, qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, & que nous disons aussi bien des sottises, qui passent incognito; & c'est la seule chose, qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre: fais ce que je te dirai, & je te promets avant six mois une place à l'Academie:

mie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long ; car pour lors tu pourras renoncer à ton art : tu seras homme d'esprit malgré que tu en ayes. On remarque en France que dès qu'un homme entre dans une Compagnie ; il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du Corps ; tu en seras de même ; Et je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.

De Paris le 6. de la Lune
de Zilcadé. 1714.





L E T T R E X L I I I

R I C A à I B B E N.

A Smirne.

CHEZ les Peuples d'Europe le premier quart-d'heure du mariage applanit toutes les difficultez ; les dernieres faveurs sont toujours de même datte que la bénédiction nuptiale : les femmes n'y font point comme nos Persanes , qui disputent le terrain quelquefois des mois entiers ; il n'y a rien de si plénier : si elles ne perdent rien , c'est qu'elles n'ont rien à perdre : mais on sçait toujours, chose honteuse ! le moment de leur defaite ; & sans consulter les Astres, on peut pre-dire au juste l'heure de la naissance de leurs enfans.

Les François ne parlent pres-
que

que jamais de leurs femmes : c'est qu'ils ont peur d'en parler devant des gens , qui les connoissent mieux qu'eux.

Il y a parmi eux des hommes très-malheureux , que personne ne console ; ce sont les maris jaloux : il y en a que tout le monde hait, ce sont les maris jaloux : il y en a que tous les hommes méprisent ; ce sont encore les maris jaloux.

Aussi n'y a-t-il point de Pays où ils soient en si petit nombre , que chez les François : leur tranquillité n'est pas fondée sur la confiance qu'ils ont en leurs femmes ; c'est au contraire sur la mauvaise opinion qu'ils en ont : toutes les sages précautions des Asiatiques ; les voiles qui les couvrent ; les prisons où elles sont detenuës ; la vigilance des Eunuques leur paroissent des moyens plus propres à exercer l'industrie du Sexe , qu'à la laisser.

Ici

Ici les maris prennent leur parti de bonne grace, & regardent les infidelitez comme des coups d'une Etoile inévitable. Un mari qui voudroit seul posséder sa femme, seroit regardé comme un perturbateur de la joye publique; & comme un insensé, qui voudroit jouir de la lumiere du Soleil, à l'exclusion des autres hommes.

Ici un mari qui aime sa femme, est un homme qui n'a pas assez de merite pour se faire aimer d'une autre; qui abuse de la necessité de la Loi pour suppléer aux agrémens, qui lui manquent; qui se sert de tous ses avantages au prejudice d'une Societé entiere; qui s'approprie ce qui ne lui avoit été donné qu'en engagement, & qui agit autant qu'il est en lui pour renverser une convention tacite, qui fait le bonheur de l'un & de l'autre sexe.

Ce

Ce titre de mari d'une jolie femme qui , se cache en Asie avec tant de soin , se porte ici sans inquiétude : on se sent en état de faire diversion par tout. Un Prince se console de la perte d'une place , par la prise d'une autre. Dans le tems que le Turc nous prenoit Bagdat , n'enlevions-nous pas au Mogol la forteresse de Candahar ?

Un homme qui en general souffre les infidelitez de sa femme , n'est point desapprouvé ; au contraire , on le louë de sa prudence : il n'y a que les cas particuliers , qui deshonnorent.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Dames vertueuses ; & on peut dire qu'elles sont distinguées : mon conducteur me les faisoit toujours remarquer ; mais elles étoient toutes si laides , qu'il faut être un Saint pour ne pas haïr la Vertu.

Après ce que je t'ai dit des
mœurs

mœurs de ce pays-ci, tu t'imagines facilement que les François ne se piquent gueres de constance: ils croyent qu'il est aussi ridicule de jurer à une femme, qu'on l'aimera toujours; que de soutenir qu'on se portera toujours bien, ou qu'on sera toujours heureux. Quand ils promettent à une femme qu'ils l'aimeroient toujours; ils supposent qu'elle de son côté leur promet d'être toujours aimable; & si elle manque à sa parole, ils ne se croyent plus engagez à la leur.

*A Paris le 7. de la Lune
de Zilcadé. 1714.*





L E T T R E X L I V

U S B E K à I B B E N.

A Smirne.

LE jeu est très en usage en Europe : c'est un état que d'être Joueur : ce seul titre tient lieu de naissance, de bien, de probité : il met tout homme qui le porte, au rang des honnêtes gens sans examen : quoi qu'il n'y ait personne qui ne sçache, qu'en jugeant ainsi, il s'est trompé très-souvent : mais on est convenu d'être incorrigible.

Les femmes y sont sur tout très-adonnées : il est vrai qu'elles ne s'y livrent gueres dans leur jeunesse, que pour favoriser une passion plus chere : mais à mesu-
re

re qu'elles vieillissent, leur passion pour le jeu semble rajeunir ; & cette passion remplit tout le vuide des autres.

Elles veulent ruiner leurs maris ; & pour y parvenir, elles ont des moyens pour tous les âges, depuis la plus tendre jeunesse jusques à la vieilleffe la plus decrepite : les habits & les équipages commencent le dérangement ; la coquetterie l'augmente ; le jeu l'acheve.

J'ai vû souvent neuf ou dix femmes, ou plutôt neuf ou dix siecles, rangez autour d'une table : je les ai vuës dans leurs esperances, dans leurs craintes, dans leurs joyes, sur tout dans leurs fureurs : tu aurois dit qu'elles n'auroient jamais le tems de s'appaiser, & que la vie alloit les quitter avant leur desespoir : tu aurois été en doute si ceux qu'elles payoient, étoient leurs creanciers, ou leurs legataires.

Il semble que notre Saint Prophète ait eu principalement en vue de nous priver de tout ce qui peut troubler notre Raison : il nous a interdit l'usage du vin, qui la tient ensevelie : il nous a par un precepte exprès défendu les jeux de hazard : & quand il lui a été impossible d'ôter la cause des passions, il les a amorties. L'Amour parmi nous ne porte ni trouble, ni fureur : c'est une passion languissante, qui laisse notre ame dans le calme : la pluralité des femmes nous sauve de leur empire ; elle tempere la violence de nos desirs.

*A Paris le 18. de la Lune
de Zilhagé. 1714.*





L E T T R E X L V.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

LEs libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joye; & les devots un nombre innombrable de Dervis: ces Dervis font trois vœux, d'obéissance, de pauvreté, & de chasteté. On dit que le premier est le mieux observé de tous: quant au second, je te repons qu'il ne l'est point: je te laisse à juger du troisieme.

Mais quelque riches que soient ces Dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres: notre glorieux Sultan renonceroit plutôt à ses magnifiques & sublimes titres: ils ont raison; car ce titre
de

de pauvres les empêche de l'être.

Les Medecins, & quelques-uns de ces Dervis, qu'on appelle Confesseurs, sont toujours ici ou trop estimez ou trop meprisez : cependant on dit que les Heritiers s'accommodent mieux des Medecins, que des Confesseurs.

Je fus l'autre jour dans un Couvent de ces Dervis: un d'entr'eux, venerable par ses cheveux blancs, m'accueillit fort honnêtement; & après m'avoir fait voir toute la maison, il me mena dans le Jardin, où nous nous mîmes à discourir. Mon Pere, lui dis-je, quel emploi avez-vous dans la Communauté? *Monsieur*, me repondit-il, avec un air très content de ma question, *je suis Casuiste*. Casuiste, repris-je? Depuis que je suis en France, je n'ai pas ouï parler de cette charge

ge

ge. *Eh quoi, vous ne sçavez pas ce que c'est qu'un Casuiste ! Eh bien écoutez ; je vais vous en donner une idée, qui ne vous laissera rien à desirer.* „ Il y a deux „ sortes de pechés ; de mortels, „ qui excluent absolument du „ Paradis ; de veniels ; qui offen- „ sent Dieu à la vérité ; mais ne „ l'irritent pas au point de nous „ priver de la beatitude : or tout „ notre Art consiste à bien distin- „ guer ces deux sortes de pe- „ chés ; car à la réserve de quel- „ ques Libertins, tous les Chré- „ tiens veulent gagner le Paradis : „ mais il n'y a gueres personne, „ qui ne le veuille gagner au meil- „ leur marché qu'il est possible. „ Quand on connoît bien les pe- „ chés mortels ; on tâche de ne „ pas commettre de ceux-là ; & „ l'on fait son affaire : il y a des „ hommes qui n'aspirent pas à „ une si grande perfection ; &

Tome I. K „ com-

„ comme ils n'ont point d'ambi-
 „ tion, ils ne se soucient pas des
 „ premières places : aussi ils en-
 „ trent en Paradis le plus juste
 „ qu'ils peuvent ; pourvû qu'ils
 „ y soient ; cela leur suffit : leur
 „ but est de n'en faire ni plus ni
 „ moins. Ce sont des gens qui
 „ ravissent le Ciel, plutôt qu'ils
 „ ne l'obtiennent ; & qui disent
 „ à Dieu : Seigneur, j'ai accompli
 „ les conditions à la rigueur ; vous ne
 „ pouvez vous empêcher de tenir vos
 „ promesses ; comme je n'en ai pas fait
 „ plus que vous n'en avez deman-
 „ dé, je vous dispense de m'en ac-
 „ corder plus que vous n'en avez
 „ promis.

„ Nous sommes donc des gens
 „ nécessaires, Monsieur. Ce
 „ n'est pas tout pourtant ; vous
 „ allez bien voir autre chose.
 „ L'action ne fait pas le crime ;
 „ c'est la connoissance de celui
 „ qui la commet : celui qui fait
 „ un

„ un mal, tandis qu'il peut croi-
 „ re que ce n'en est pas un, est
 „ en sûreté de conscience : &
 „ comme il y a un nombre infi-
 „ ni d'actions équivoques ; un
 „ Casuiste peut leur donner un
 „ degré de bonté, qu'elles n'ont
 „ point, en les qualifiant telles ;
 „ & pourvû qu'il puisse persuader
 „ qu'elles n'ont pas de venin, il
 „ le leur ôte tout entier.

„ Je vous dis ici le secret d'un
 „ métier, où j'ai vieilli ; je vous
 „ en fais voir les raffinemens : il y
 „ a un tour à donner à tout, mê-
 „ me aux choses qui en paroissent
 „ les moins susceptibles. “ Mon
 Pere, lui dis-je, cela est fort bon :
 mais comment vous accommo-
 dez-vous avec le Ciel ? Si le
 Grand Sophi avoit dans sa Cour
 un homme comme vous, qui fît
 à son égard ce que vous faites
 contre votre Dieu, qui mît de
 la différence entre ses ordres, &

qui apprit à ses Sujets dans quel cas ils doivent les executer, & dans quel autre ils peuvent les violer, il le feroit empâler sur l'heure. Là-dessus je saluai mon Dervis, & le quittai sans attendre sa réponse.

*A Paris le 23. de la Liine
de Maharram. 1714.*





L E T T R E XLVI.

R I C A à R H E D I.

A Venise.

A Paris, mon cher Rhedi, il y a bien des métiers. Là un homme obligeant vient pour un peu d'argent vous offrir le secret de faire de l'or.

Un autre vous promet de vous faire coucher avec les Esprits Aëriens, pourvû que vous soyez seulement trente ans sans voir de femmes.

Vous trouverez ensuite des devins si habiles, qu'ils vous diront toute votre vie, pourvû qu'ils aient seulement eu un quart d'heure de conversation avec vos domestiques.

Des femmes adroites font de la Virginité une fleur, qui perit, & renaît tous les jours ; & se cueille la centieme fois plus douloureusement que la premiere.

Il y en a d'autres, qui reparant par la force de leur Art toutes les injures du tems, ſçavent retablir ſur un viſage une beauté, qui chancelle ; & même rappeler une femme du ſommet de la vieilleſſe, pour la faire redescendre juſques à la jeuneſſe la plus tendre.

Tous ces gens-là vivent, ou cherchent à vivre dans une Ville, qui eſt la mere de l'invention.

Les revenus des Citoyens ne s'y afferment point ; ils ne conſiſtent qu'en eſprit & en induſtrie : chacun a la ſienne, qu'il fait valoir de ſon mieux.

Qui voudroit nombrer tous les gens de Loi, qui pourſuivent le revenu de quelque Moſquée, auroit

roit aussi-tôt compté les sables de la Mer, & les esclaves de notre Monarque.

Un nombre infini de Maîtres de Langues, d'Arts & de Sciences, enseignent ce qu'ils ne sçavent pas; & ce talent est bien considerable; car il ne faut pas beaucoup d'esprit pour montrer ce qu'on sçait; mais il en faut infiniment pour enseigner ce qu'on ignore.

On ne peut mourir ici que subitement; la mort ne sçauroit autrement exercer son Empire: car il y a dans tous les coins des gens, qui ont des remedes infailibles contre toutes les malicies imaginables.

Toutes les Boutiques sont tenduës de filets invisibles, où se vont prendre tous les acheteurs: l'on en fort pourtant quelquefois à bon marché: une jeune Marchande cajole un homme une

heure entiere, pour lui faire acheter un paquet de curedents.

Il n'y a personne, qui ne sorte de cette Ville plus precautionné qu'il n'y est entré : à force de faire part de son bien aux autres, on apprend à le conserver; ieul avantage des étrangers dans cette Ville enchanteresse.

*A Paris le 10. de la Lune
de Saphar. 1714.*





L E T T R E X L V I I .

R I C A à U S B E K .

A * . * . *

J'Etois l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espece : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes, qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouër, disoit une d'entr'elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien differens de ceux, que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans: mais à present, je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit pour lors un homme, qui paroissoit accablé de goutte : le tems n'est plus comme il étoit, il

y a quarante ans; tout le monde se portoit bien; on marchoit; on étoit gai; on ne demandoit qu'à rire, & à danser : à present tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après la conversation tourna du côté de la politique : morbleu, dit un vieux Seigneur, l'Etat n'est plus gouverné : trouvez-moi à present un Ministre comme Monsieur Colbert : je le connoissois beaucoup ce Mr. Colbert; il étoit de mes amis, il me faisoit toujours payer de mes pensions avant que ce fût; le bel ordre qu'il y avoit dans les finances! Tout le monde étoit à son aise; mais aujourd'hui, je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un Ecclesiastique, vous parlez là du tems le plus miraculeux de notre invincible Monarque: y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'Herésie? Et

comptez-

comptez-vous pour rien l'abolition des duels, dit d'un air content un autre homme, qui n'avoit point encore parlé ? La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé de l'Edit, & il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton, pour ne le pas violer.


Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret, que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les Negres peignent le Diable d'une blancheur éblouissante, & leurs Dieux noirs comme du charbon; que la Venus de certains Peuples ait des mamelles, qui lui pendent jusques aux cuissies; & qu'enfin tous les Idolâtres ayent représenté leurs Dieux avec une figure humaine, & leur ayent fait part de toutes leurs inclinations. On a dit

fort bien que si les Triangles faisoient un Dieu, ils lui donneroient trois côtez.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atome, c'est-à-dire la Terre, qui n'est qu'un point de l'Univers, se proposer directement pour modeles de la Providence, je ne sçais comment accorder tant d'extravagance, avec tant de petitesse.

*A Paris le 14. de la Lune
de Saphar. 1714.*




 LETTRE XI.VIII.

U S B E K à I B B E N.
A Smirne.

TU me demandes s'il y a des Juifs en France ? Sache que par tout où il y a de l'argent, il y a des Juifs Tu me demandes ce qu'ils y font ? Précisément ce qu'ils font en Perse : rien ne ressemble plus à un Juif d'Asie, qu'un Juif Européen.

Ils font paroître chez les Chrétiens, comme parmi nous, une obstination invincible pour leur Religion, qui va jusques à la folie.

La Religion Juive est un vieux tronc, qui a produit deux branches, qui ont couvert toute la terre, je veux dire le Mahometisme, & le Christianisme : ou plu-

tôt c'est une mere qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de mille playes : car en fait de Religions les plus proches sont les plus grandes ennemies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçu, elle ne laisse pas de se glorifier de les avoir mises au monde : elle se sert de l'une & de l'autre, pour embrasser le Monde entier, tandis que d'un autre côté sa vieilleffe venerable embrasse tous les tems.

Les Juifs se regardent donc comme la source de toute sainteté, & l'origine de toute Religion : ils nous regardent au contraire comme des Hérétiques, qui ont changé la Loi, ou plutôt comme des Juifs rebelles.

Si le changement s'étoit fait insensiblement, ils croyent qu'ils auroient été facilement séduits : mais comme il s'est fait tout à coup, & d'une maniere violente;

com-

me ils peuvent marquer le jour & l'heure de l'une & de l'autre naissance : ils se scandalisent de trouver en nous des âges, & se tiennent fermes à une Religion, que le monde même n'a pas précédée.

Ils n'ont jamais eu dans l'Europe un calme pareil à celui dont ils jouissent. On commence à se defaire parmi les Chrétiens de cet esprit d'intolerance, qui les animoit : on s'est mal trouvé en Espagne de les avoir chassés, & en France d'avoir fatigué des Chrétiens, dont la croyance differoit un peu de celle du Prince. On s'est apperçu que le zele pour les progrès de la Religion, est different de l'attachement qu'on doit avoir pour elle, & que pour l'aimer & l'observer, il n'est pas necessaire de haïr & de persecuter ceux qui ne l'observent pas.

Il seroit à souhaiter que nos Musulmans pensassent aussi sensément sur cet article, que les Chrétiens ; que l'on pût une bonne fois faire la paix entre Hali & Abubeker , & laisser à Dieu le soin de décider des merites de ces Saints Prophètes : je voudrois qu'on les honorât par des actes de veneration & de respect ; & non pas par de vaines préférences ; & qu'on cherchât à meriter leur faveur, quelque place que Dieu leur ait marquée, soit à sa droite, ou bien sous le marchepied de son trône.

*A Paris le 18. de la Lune
de Saphar. 1714.*





L E T T R E X L I X.

U S B E K à R H E D I

A Venise.

J'Entrai l'autre jour dans une
 Eglise fameuse, qu'on appelle
 Notre Dame : pendant que j'ad-
 mirois ce superbe édifice, j'eus
 occasion de m'entretenir avec un
 Ecclesiastique, que la curiosité y
 avoit attiré comme moi. La con-
 versation tomba sur la tranquilli-
 té de sa profession. La plûpart
 „ des gens, me dit-il, envie le
 „ bonheur de notre Etat ; & ils
 „ ont raison : cependant il a ses
 „ defagrémens : nous ne sommes
 „ point si separez du monde, que
 „ nous n'y soyons appellez en mil-
 „ le occasions : là nous avons un
 „ rôle très-difficile à soutenir.

„ Les

„ Les gens du monde sont éton-
„ nans : ils ne peuvent souffrir no-
„ tre Approbation, ni nos Censu-
„ res : si nous les voulons corriger,
„ ils nous trouvent ridicules : si
„ nous les approuvons, ils nous
„ regardent comme des gens au
„ dessous de notre caractère: Il n’y
„ a rien de si humiliant que de pen-
„ ser qu’on a scandalisé les impies
„ mêmes. Nous sommes donc
„ obligés de tenir une conduite
„ équivoque, & d’imposer aux
„ libertins ; non pas par un carac-
„ tère décidé ; mais par l’incerti-
„ tude où nous les mettons de la
„ manière, dont nous recevons
„ leurs discours : il faut avoir
„ beaucoup d’esprit pour cela ; cet
„ état de neutralité est difficile :
„ les gens du monde, qui hazar-
„ dent tout ; qui se livrent à toutes
„ leurs faillies ; qui, selon le suc-
„ cès, les poussent ou les abandon-
„ nent, réussissent bien mieux.

„ Ce

„ Ce n'est pas tout : cet état si
 „ heureux, & si tranquille, que
 „ l'on vante tant, nous ne le con-
 „ servons pas dans le monde. Dès
 „ que nous y paroissions, on nous
 „ fait disputer : on nous fait entre-
 „ prendre, par exemple, de prou-
 „ ver l'utilité de la priere à un
 „ homme, qui ne croit pas en
 „ Dieu ; la nécessité du jeûne à un
 „ autre, qui a nié toute sa vie l'im-
 „ mortalité de l'ame : l'entreprise
 „ est laborieuse ; & les rieurs ne
 „ sont pas pour nous. Il y a plus,
 „ une certaine envie d'attirer les
 „ autres dans nos opinions, nous
 „ tourmente sans cesse, & est, pour
 „ ainsi dire, attachée à notre pro-
 „ fession. Cela est aussi ridicule,
 „ que si on voyoit les Européens
 „ travailler en faveur de la Nature
 „ humaine, à blanchir le visage des
 „ Africains. Nous troublons l'E-
 „ tat, nous nous tourmentons
 „ nous-mêmes à faire recevoir des
 „ points

„ points de Religion, qui ne sont
„ pas fondamentaux ; & nous res-
„ semblons à ce Conquerant de
„ la Chine, qui poussa ses Sujets à
„ une revolte generale, pour les
„ avoir voulu obliger à se rogner
„ les cheveux, & les ongles.

„ Le zele même que nous avons
„ pour faire remplir à ceux, dont
„ nous sommes chargés, les de-
„ voirs de notre sainte Religion,
„ est souvent dangereux ; & il ne
„ sçauroit être accompagné de
„ trop de prudence. Un Empe-
„ reur nommé Theodose fit passer
„ au fil de l'épée tous les habitans
„ d'une ville, même les femmes &
„ les petits enfans : s'étant ensuite
„ présenté pour entrer dans une
„ Eglise, un Evêque nommé Am-
„ broise lui fit fermer les portes,
„ comme à un meurtrier & un
„ Sacrilege, & en cela il fit une
„ action heroïque. Cet Empereur
„ ayant ensuite fait la Penitence,
„ qu'un

„ qu'un tel crime exigeoit, ayant
 „ été admis daus l'Eglise, s'alla
 „ placer parmi les Prêtres: le mê-
 „ me Evêque l'en fit sortir; &
 „ en cela il commit l'action d'un
 „ fanatique, & d'un fou: tant il
 „ est vrai que l'on doit se dé-
 „ fier de son zele. Qu'importoit
 „ à la Religion ou à l'Etat, que ce
 „ Prince eût, ou n'eût pas une
 „ place parmi les Prêtres?

*De Paris le 1. de la Lune
 de Rebiab I. 1714.*





L E T T R E L.

Z E L I S à U S B E K.

A Paris.

TA fille ayant atteint sa septième année, j'ai cru qu'il étoit tems de la faire passer dans les appartemens intérieurs du Serrail, & de ne point attendre qu'elle ait dix ans, pour la confier aux Eunuques noirs. On ne sçauroit de trop bonne heure priver une jeune personne des libertez de l'enfance, & lui donner une éducation sainte dans les sacrez murs, où la pudeur habite.

Car je ne puis être de l'avis de ces Meres, qui ne renferment leurs filles, que lorsqu'elles sont sur le point de leur donner un époux; qui les condamnant au Serrail plutôt qu'elles ne les y con-

consacrent, leur font embrasser violemment une maniere de vie, qu'elles auroient dû leur inspirer. Faut-il tout attendre de la force de la Raison, & rien de la douceur de l'habitude?

C'est en vain que l'on nous parle de la subordination, où la nature nous a mises : ce n'est pas assez de nous la faire sentir, il faut nous la faire pratiquer, afin qu'elle nous soutienne dans ce tems critique, où les passions commencent à naître, & à nous encourager à l'indépendance.

Si nous n'étions attachées à vous que par le devoir, nous pourrions quelquefois l'oublier : si nous n'y étions entraînées que par le penchant, peut-être un penchant plus fort pourroit l'affoiblir. Mais quand les Loix nous donnent à un homme, elles nous derobent à tous les autres, & nous mettent aussi loin d'eux, que

que si nous en étions à cent mille lieuës.

La nature industrieuse en faveur des hommes, ne s'est pas bornée à leur donner des desirs; elle a voulu que nous en eussions nous-mêmes, & que nous fussions des instrumens animez de leur félicité: elle nous a mis dans le feu des passions, pour les faire vivre tranquilles: s'ils sortent de leur insensibilité, elle nous a destinées à les y faire rentrer; sans que nous puissions jamais goûter cet heureux état, où nous les mettons.

Cependant, Usbek, ne t'imagines pas que ta situation soit plus heureuse que la mienne: j'ai goûté ici mille plaisirs, que tu ne connois pas: mon imagination a travaillé sans cesse à m'en faire connoître le prix: j'ai vécu, & tu n'as fait que languir.

Dans la prison même, où tu
me

me retiens, je suis plus libre que toi : tu ne sçaurois redoubler tes attentions pour me faire garder, que je ne jouisse de tes inquietudes : & tes soupçons, ta jalousie, tes chagrins sont autant de marques de ta dependance.

Continuë, cher Usbek, fais veiller sur moi nuit & jour : ne te fie pas même aux precautions ordinaires : augmente mon bonheur en assûrant le tien ; & sçache que je ne redoute rien, que ton indifferance.

*du Serrail d'Ispahan le 2. de la
Lune de Rhebiab I. 1714.*





L E T T R E L I.

R I C A à U S B E K.

A * * *

JE crois , que tu veux passer ta vie à la campagne : je ne te perdois au commencement que pour deux ou trois jours ; & en voilà quinze que je ne t'ai vû : il est vrai que tu es dans une maison charmante ; que tu y trouves une Societé qui te convient ; que tu y raisonnes tout à ton aise : il n'en faut pas davantage pour te faire oublier tout l'Univers.

Pour moi je mene à peu près la même vie , que tu m'as vu mener : je me repans dans le monde ; & je cherche à le connoître : mon esprit perd insensiblement tout ce qui lui reste d'Asiatique ,
&

& replie sans effort aux mœurs Européennes. Je ne suis plus si étonné de voir dans une maison cinq ou six femmes, avec cinq ou six hommes; & je trouve que cela n'est pas mal imaginé.

Je le puis dire; je ne connois les femmes que depuis que je suis ici: j'en ai plus appris dans un mois, que je n'aurois fait en trente ans dans un Serrail.

Chez nous les caractères sont tous uniformes, parce qu'ils sont forcez: on ne voit point les gens tels qu'ils sont; mais tels qu'on les oblige d'être: dans cette servitude du cœur, & de l'esprit, on n'entend parler que la Crainte, qui n'a qu'un langage, & non pas la Nature, qui s'exprime si différemment, & qui paroît sous tant de formes.

La dissimulation, cet Art parmi nous si pratiqué, & si nécessaire, est ici inconnüe: tout par-

le , tout se voit , tout s'entend : le cœur se montre comme le visage : dans les mœurs ; dans la vertu ; dans le vice même , on apperçoit toujours quelque chose de naïf.

Il faut ici pour plaire aux femmes , un certain talent différent de celui , qui leur plaît encore davantage : il consiste dans une espece de badinage dans l'esprit , qui les amuse , en ce qu'il semble leur promettre à chaque instant ce qu'on ne peut tenir , que dans de trop longs intervalles.

Ce badinage , naturellement fait pour les toilettes , semble être venu à former le caractère general de la Nation : on badine au Conseil : on badine à la tête d'une armée : on badine avec un Ambassadeur : les professions ne paroissent ridicules qu'à proportion du serieux qu'on y met : un Me-

decin

decin ne le seroit plus , si ses habits étoient moins lugubres , & s'il tuoit ses malades en badinant.

*A Paris le 10. de la Lune
de Rhebiab. I. 1714.*





L E T T R E L I I .

L E C H E F D E S E U N U Q U E S
N O I R S à U S B E K .

A Paris.

J E suis dans un embarras que je ne scaurois t'exprimer, Magnifique Seigneur : le Serrail est dans un desordre, & une confusion épouventable : la guerre regne entre tes femmes : tes Eunuques sont partagez : on n'entend que plaintes, que murmures, que reproches : mes remontrances sont meprisées : tout semble permis dans ce tems de licence, & je n'ai plus qu'un vain titre dans le Serrail.

Il n'y a aucune de tes femmes, qui ne se juge au dessus des autres

tres par sa naissance, par sa beauté, par ses richesses, par son esprit, par ton amour ; & qui ne fasse valoir quelques-uns de ces titres-là, pour avoir toutes les préférences : je perds à chaque instant cette longue patience, avec laquelle néanmoins j'ai eu le malheur de les mécontenter toutes : ma prudence, ma complaisance même, vertu si rare, & si étrangere dans le poste que j'occupe, ont été inutiles.

Veux-tu que je te decouvre, Magnifique Seigneur, la cause de tous ces desordres ? Elle est toute dans ton cœur, & dans les tendres égards, que tu as pour elles. Si tu ne me retenois pas la main : si au lieu de la voye des remontrances, tu me laissois celles des châtimens : si, sans te laisser attendrir à leurs plaintes, & à leurs larmes, tu les envoyois pleurer devant moi, qui ne m'at-

tendris jamais , je les façonne-
reis bien-tôt au joug , qu'elles
doivent porter ; & je laisserois
leur humeur imperieuse & in-
dependante.

Enlevé dès l'âge de quinze ans
du fonds de l'Afrique ma Patrie,
je fus d'abord vendu à un Maî-
tre, qui avoit plus de vint fem-
mes, ou Concubines. Ayant ju-
gé à mon air grave & taciturne,
que j'étois propre au Serrail , il
ordonna que l'on achevât de me
rendre tel ; & me fit faire une
operation penible dans les com-
mencemens ; mais qui me fut heu-
reuse dans la suite , parce qu'elle
m'approcha de l'oreille, & de la
confiance de mes Maîtres. J'en-
traï dans ce Serrail, qui fut pour
moi un nouveau Monde: le pre-
mier Eunuque, l'homme le plus
severe, que j'aye vû de ma vie,
y gouvernoit avec un Empire ab-
solu. On n'y entendoit parler
ni

ni de divisions, ni de querelles : un silence profond regnoit partout : toutes ces femmes étoient couchées à la même heure d'un bout de l'année à l'autre , & levées à la même heure : elles entroient dans le bain tour à tour : elles en sortoient au moindre signe, que nous leur en faisions : le reste du tems , elles étoient presque toujours enfermées dans leurs chambres. Il avoit une règle, qui étoit de les faire tenir dans une grande propreté ; & il avoit pour cela des attentions inexprimables : le moindre refus d'obéir étoit puni sans miséricorde. Je suis, disoit-il , Esclave : mais je le suis d'un homme, qui est votre Maître, & le mien ; & j'use du pouvoir , qu'il m'a donné sur vous : c'est lui qui vous châtie, & non pas moi , qui ne fais que prêter ma main. Ces femmes n'entroient jamais dans

la chambre de mon Maître, qu'elles n'y fussent appellées; elles recevoient cette grace avec joye; & s'en voyoient privées sans se plaindre: enfin moi, qui étois le dernier des noirs dans ce Serrail tranquille, j'étois mille fois plus respecté, que je ne le suis dans le tien, où je les commande tous.

Dès que ce grand Eunuque eut connu mon genie; il tourna les yeux de mon côté, il parla de moi à mon Maître, comme d'un homme capable de travailler selon ses vuës, & de lui succeder dans le poste qu'il remplissoit: il ne fut point étonné de ma grande jeunesse; il crut que mon attention me tiendroit lieu d'experience. Que te dirai-je? je fis tant de progrès dans sa confiance, qu'il ne faisoit plus difficulté de me confier les clefs des lieux terribles, qu'il gardoit depuis si long-tems. C'est sous ce grand Maître que j'appris
l'art

l'art difficile de commander, & que je me formai aux maximes d'un Gouvernement inflexible : j'étudiai sous lui le cœur des femmes: il m'apprit à profiter de leurs foibleffes, & à ne point m'étonner de leurs hauteurs. Souvent il se plaisoit à me les faire exercer & les conduire jusques au dernier retranchement de l'obéissance. Après les avoir ainsi poussées jusques à faire rompre, il les faisoit revenir insensiblement, & vouloit que je parusse pour quelque tems plier moi-même. Mais il falloit le voir dans ces momens, où il les trouvoit tout près du desespoir, entre les prieres, & les reproches ; il soutenoit leurs larmes sans s'émouvoir, & se sentoit frapé de cette espee de triomphe. Voilà, disoit-il d'un air content, comment il faut gouverner les femmes: leur nombre ne m'embarasse pas : je conduirois de même

toutes celles de notre grand Monarque. Comment un homme peut-il espérer de captiver leur cœur, si les fidelles Ennuques n'ont commencé par soumettre leur esprit?

Il avoit non seulement de la fermeté, mais aussi de la pénétration : il lisoit leurs pensées, & leurs dissimulations : leurs gestes étudiés, leur visage feint ne lui déroboient rien : il sçavoit toutes leurs actions les plus cachées, & leurs paroles les plus secrètes : il se servoit des unes pour connoître les autres ; & il se plaisoit à récompenser la moindre confiance. Comme elles n'abordaient leur mari que lorsqu'elles étoient averties, l'Eunuque y appelloit qui il vouloit, & tournoit les yeux de son Maître sur celles, qu'il avoit en vuë, & cette distinction étoit la récompense de quelque secret révélé : il avoit
persuadé

persuadé à son Maître qu'il étoit du bon ordre, qu'il lui laissât ce choix, afin de lui donner une autorité plus grande. Voilà, comme on gouvernoit, Magnifique Seigneur, dans un Serrail, qui étoit, je crois, le mieux réglé qu'il y eût en Perse.

Laisse-moi les mains libres: permets que je me fasse obéir: huit jours remettront l'ordre dans le sein de la confusion: c'est ce que ta gloire demande, & que ta sûreté exige.

*De ton Serrail d'Ispahan le 9. de
la Lune de Rhebiab I. 1714.*





L E T T R E LIII.

R I C A à * . * . *

ON s'attache ici beaucoup aux Sciences; mais je ne sçais si on est fort sçavant. Celui qui doute de tout comme Philosophe, n'ose rien nier comme Theologien : cet homme contradictoire est toujours content de lui, pourvû qu'on convienne des qualitez.

La fureur de la plûpart des François c'est d'avoir de l'esprit, & la fureur de ceux qui veulent avoir de l'esprit, c'est de faire des Livres.

Cependant il n'y a rien de si mal imaginé : la nature sembloit avoir sagement pourvû à ce que les sotiles des hommes fussent
passa-

passageres, & les Livres les immortalisent. Un sot devroit être content d'avoir ennuyé tous ceux, qui ont vécu avec lui : il veut encore tourmenter les races futures : il veut que sa sottise triomphe de l'oubli, dont il auroit pû jouir comme du tombeau : il veut que la posterité soit informée qu'il a vécu ; & qu'elle sçache à jamais qu'il a été un sot.

De tous les Auteurs, il n'y en a point que je meprise plus que les Compilateurs, qui vont de tous côtez chercher des lambeaux des ouvrages des autres, qu'ils plaçent dans les leurs, comme des piéces de gazon dans un parterre : ils ne sont point au dessus de ces ouvriers d'Imprimerie, qui rangent des caractères, qui, combinez ensemble, font un Livre, où ils n'ont fourni que la main. Je voudrois qu'on respectât les Livres originaux ; & il me semble
que

que c'est une espece de profanation de tirer les pieces, qui les composent, du sanctuaire où elles sont, pour les exposer à un mépris qu'elles ne méritent point.

Quand un homme n'a rien à dire de nouveau, que ne se tait-il? Q'a-t-on affaire de ces doubles emplois? Mais je veux donner un nouvel ordre. Vous êtes un habile homme : c'est-à-dire que vous venez dans ma Bibliothèque, & vous mettez en bas les livres qui sont en haut, & en haut ceux qui sont en bas : vous avez fait un chef-d'œuvre.

Je t'écris sur ce sujet, * * *. parce que je suis outré d'un Livre que je viens de quitter, qui est si gros, qu'il sembloit contenir la Science Universelle : mais il m'a rompu la tête sans m'avoir rien appris. Adieu.

*A Paris le 8. de la Lune
de Chahban. 1714.*

L E T-



L E T T R E L I V.

I B B E N à U S B E K.
A Paris.

TRois vaisseaux font arrivez ici sans m'avoir apporté aucune de tes nouvelles. Es-tu malade, ou te plais-tu à m'inquieter ?

Si tu ne m'aimes pas dans un pays, où tu n'ès lié à rien, que fera-ce au milieu de la Perse, & dans le sein de ta famille ? Mais peut-être que je me trompe : tu ès assez aimable pour trouver partout des amis : le cœur est citoyen de tous les pays : comment une ame bien faite peut-elles'empêcher de former des engagements ? Je te l'avouë ; je respecte les anciennes amitez ; mais je ne suis pas fâché d'en faire partout de nouvelles.

En

En quelque pays que j'aye été, j'y ai vécu comme si j'avois dû y passer ma vie : j'ai eu le même empressement pour les gens vertueux ; la même compassion, ou plutôt la même tendresse pour les malheureux ; la même estime pour ceux, que la prospérité n'a point aveuglez. C'est mon caractère, Usbek ; par tout où je trouverai des hommes, je me choisirai des amis.

Il y a ici un Guebre, qui, après toi, a, je crois, la première place dans mon cœur : c'est l'ame de la Probité même : des raisons particulières l'ont obligé de se retirer dans cette ville, où il vit tranquille du produit d'un trafic honnête, avec une femme qu'il aime. Sa vie est toute marquée d'actions genereuses : & quoi qu'il cherche la vie obscure, il y a plus de Heroïsme dans son cœur, que dans celui des plus grands Monarques. Je

Je lui ai parlé mille fois de toi; je lui montre toutes tes Lettres: je remarque que cela lui fait plaisir; & je vois déjà que tu as un ami, qui t'est inconnu.

Tu trouveras ici les principales aventures: quelque repugnance qu'il eût à les écrire, il n'a pû les refuser à mon amitié, & je les confie à la tienne.

H I S T O I R E

D'APHERIDON & D'ASTARTE.

JE suis né parmi les Guebres, d'une Religion qui est peut-être la plus ancienne qui soit au monde. Je fus si malheureux que l'amour me vint avant la Raison. J'avois à peine six ans que je ne pouvois vivre qu'avec ma sœur: mes yeux s'attachoient toujours sur elle; & lorsqu'elle me quittoit un moment, elle les retrou-

retrouvoit baignez de larmes : chaque jour n'augmentoît pas plus mon âge, que mon amour. Mon pere étonné d'une si forte sympathie, auroit bien souhaité de nous marier ensemble, selon l'ancien usage des Guebres introduit par Cambyse : mais la crainte des Mahometans, sous le joug desquels nous vivons, empêche ceux de notre Nation de penser à ces Alliances saintes, que notre Religion ordonne plutôt qu'elle ne les permet ; & qui sont des images si naïves de l'union déjà formée par la nature.

Mon pere voyant donc qu'il auroit été dangereux de suivre mon inclination & la sienne, résolut d'éteindre une flamme, qu'il croyoit naissante ; mais qui étoit déjà à son dernier période : il pretexta un voyage, & m'emmena avec lui ; laissant ma sœur entre les mains d'une de ses parentes ;
car

car ma mere étoit morte depuis deux ans. Je ne vous dirai point quel fut le defespoir de cette feparation : j'embrassai ma fœur toute baignée de larmes : mais je n'en versai point ; car la douleur m'avoit rendu comme infensible. Nous arivâmes à Tefflis ; & mon pere ayant confié mon éducation à un de nos parens, m'y laiffa, & s'en retourna chez lui.

Quelque tems après j'appris qu'il avoit, par le credit d'un de fes amis, fait entrer ma fœur dans le Beiram du Roi, où elle étoit au fervice d'une Sultane. Si l'on m'avoit appris fa mort, je n'en aurois pas été plus frappé : car outre que je n'esperois plus de la revoir ; fon entrée dans le Beiram l'avoit renduë Mahometane ; & elle ne pouvoit plus, fuisant le prejuge de cette Religion, me regarder qu'avec horreur. Cependant ne pouvant plus vivre à

Tefflis,

Tefflis, las de moi-même, & de la vie, je retournai à Ispahan. Mes premières paroles furent amères à mon père : je lui reprochai d'avoir mis sa fille en un lieu, où l'on ne peut entrer qu'en changeant de Religion. Vous avez attiré sur votre famille, lui dis-je, la colère de Dieu, & du Soleil qui vous éclaire : vous avez plus fait que si vous aviez souillé les Elemens; puisque vous avez souillé l'ame de votre fille, qui n'est pas moins pure : j'en mourrai de douleur & d'amour : mais puisse ma mort être la seule peine que Dieu vous fasse sentir ! A ces mots je sortis ; & pendant deux ans, je passai ma vie à aller regarder les murailles du Beiram, & considérer le lieu où ma sœur pouvoit être ; m'exposant tous les jours mille fois à être égorgé par les Eunuques, qui font la ronde autour de ces redoutables lieux.

Enfin

Enfin mon pere mourut ; & la Sultane que ma sœur servoit, la voyant tous les jours croître en beauté, en devint jalouse, & la maria avec un Eunuque, qui la souhaitoit avec passion. Par ce moyen ma sœur sortit du Serrail ; & prit avec son Eunuque une maison à Ispahan.

Je fus plus de trois mois sans pouvoir lui parler : l'Eunuque le plus jaloux de tous les hommes, me remettant toujours sous divers pretextes. Enfin j'entrai dans son Beiram ; & il me lui fit parler au travers d'une jaloufie : des yeux de Linx ne l'auroient pas pû decouvrir ; tant elle étoit enveloppée d'habits & de voiles ; & je ne la pûs reconnoitre qu'au son de sa voix. Quelle fut mon emotion, quand je me vis si près, & si éloigné d'elle ! Je me contraindis, car j'étois examiné. Quant à elle, il me parut qu'elle versa quel-

quelques larmes. Son mari voulut me faire quelques mauvaises excuses : mais je le traitai comme le dernier des Esclaves. Il fut bien embarrassé, quand il vit que je parlois à ma sœur une Langue qui lui étoit inconnuë ; c'étoit l'ancien Persan , qui est notre Langue sacrée. Quoi, ma sœur, lui dis je, est-il vrai que vous avez quitté la Religion de vos peres ? Je sçais qu'entrant au Beiram vous avez dû faire profession du Mahometisme : mais, dites-moi, votre cœur a-t-il pû consentir comme votre bouche, à quitter une Religion qui me permet de vous aimer ? Et pour qui la quittez-vous cette Religion , qui nous doit être si chere ? Pour un miserable encore flêtri des fers qu'il a portez ; qui, s'il étoit homme, seroit le dernier de tous ? Mon frere, dit-elle, cet homme dont vous parlez, est mon mari : il faut

faut que je l'honore tout indigne qu'il vous paroît ; & je serois aussi la dernière des femmes si

Ah ! ma sœur, lui dis-je, vous êtes Guebre : il n'est ni votre Epoux, ni ne peut l'être : si vous êtes fidelle comme vos peres, vous ne devez le regarder que comme un monstre. Helas, dit-elle, que cette Religion se montre à moi de loin ! A peine en sçavois-je les preceptes, qu'il les fallut oublier. Vous voyez que cette Langue, que je vous parle, ne m'est plus familiere, & que j'ai toutes les peines du monde à m'exprimer : mais comptez que le souvenir de notre enfance me charme toujours ; que depuis ce tems-là je n'ai eu que de fausses joyes ; qu'il ne s'est pas passé de jour, que je n'aye pensé à vous ; que vous avez eu plus de part que vous ne croyez, à mon mariage ; & que je n'y ai été déterminée que

par l'esperance de vous revoir ; mais que ce jour, qui m'a tant couté, va me couter encore ! Je vous vois tout hors de vous-même ; mon mari fremit de rage & de jalousie : je ne vous verrai plus ; je vous parle sans doute pour la dernière fois de ma vie : si cela étoit, mon frere, elle ne seroit pas longue. A ces mots elle s'attendrit ; & se voyant hors d'état de tenir la conversation, elle me quitta le plus desolé de tous les hommes.

Trois ou quatre jours après je demandai à voir ma sœur : le barbare Eunuque auroit bien voulu m'en empêcher : mais outre que ces sortes de maris n'ont pas sur leurs femmes la même autorité, que les autres ; il aimoit si éperduëment ma sœur, qu'il ne sçavoit lui rien refuser. Je la vis encore dans le même lieu, & dans le même équipage, accompagnée

de

de deux Esclaves; ce qui me fit avoir recours à notre langue particulière. Ma sœur, lui dis-je, d'où vient que je ne puis vous voir sans me trouver dans une situation affreuse? Les murailles qui vous tiennent enfermée, ces verroux & ces grilles, ces misérables gardiens qui vous observent me mettent en fureur: comment avez vous perdu la douce liberté dont jouissoient vos ancêtres? Votre mere qui étoit si chaste, ne donnoit à son mari pour garant de sa vertu, que sa vertu même: ils vivoient heureux l'un & l'autre dans une confiance mutuelle: & la simplicité de leurs mœurs étoit pour eux une richesse plus précieuse mille fois que le faux éclat, dont vous semblez jouir dans cette maison somptueuse. En perdant votre Religion, vous avez perdu votre liberté, votre bonheur, & cette précieuse

se égalité, qui fait l'honneur de votre sexe. Mais ce qu'il y a de pis encore; c'est que vous êtes non pas la femme, car vous ne pouvez pas l'être; mais l'esclave d'un esclave, qui a été dégradé de l'humanité. Ah mon frere, dit-elle, respectez mon Epoux; respectez la Religion, que j'ai embrassée; selon cette Religion, je n'ai pu vous entendre, ni vous parler sans crime. Quoi, ma sœur, lui dis-je tout transporté, vous la croyez donc véritable cette Religion! Ah! dit-elle, qu'il me seroit avantageux qu'elle ne le fût pas: je fais pour elle un trop grand Sacrifice, pour que je puisse ne la pas croire; & si mes doutes.... A ces mots elle se tût. Oui vos doutes, ma sœur, sont bien fondez quels qu'ils soient. Qu'attendez-vous d'une Religion, qui vous rend malheureuse dans ce monde-ci, & ne vous laisse point d'espe-

rance

rance pour l'autre? Songez que la nôtre est la plus ancienne, qui soit au monde; qu'elle a toujours fleuri dans la Perse; & n'a pas d'autre origine que cet Empire, dont les commencemens ne sont point connus; que ce n'est que le hazard, qui y a introduit le Mahometisme: que cette Secte y a été établie, non par la voye de la persuasion, mais de la conquête: si nos Princes naturels n'avoient pas été foibles; vous verriez regner encore le culte de ces anciens Mages. Transportez-vous dans ces siècles reculez; tout vous parlera du Magisme, & rien de la Secte Mahometane, qui, plusieurs milliers d'années après, n'étoit pas même dans son enfance. Mais, dit-elle, quand ma Religion seroit plus moderne que la vôtre, elle est au moins plus pure, puisqu'elle n'adore que Dieu; au lieu que vous adorez

encore le Soleil, les Etoiles, le Feu, & même les Elemens. Je vois, ma sœur, que vous avez appris parmi les Musulmans, à calomnier notre sainte Religion. Nous n'adorons ni les Astres, ni les Elemens; & nos Peres ne les ont jamais adorez: jamais ils ne leur ont élevé des Temples: jamais ils ne leur ont offert des Sacrifices: ils leur ont seulement rendu un culte Religieux, mais inférieur, comme à des ouvrages & des manifestations de la Divinité. Mais, ma sœur, au nom de Dieu qui nous éclaire, recevez ce Livre sacré que je vous porte; c'est le Livre de notre Legislatteur Zoroastre: lisez-le sans prevention: recevez dans votre cœur les rayons de lumiere, qui vous éclaireront en le lisant: souvenez-vous de vos Peres, qui ont si long-tems honoré le Soleil dans la ville sainte de Balk; & enfin souvenez-vous

de

de moi, qui n'espere de repos, de fortune, de vie, que de votre changement. Je la quittai tout transporté; & la laissai seule décider la plus grande affaire, que je pusse avoir de ma vie. |

J'y retournai deux jours après; je ne lui parlai point : j'attendis dans le silence l'arrêt de ma vie, ou de ma mort. Vous êtes aimé, mon frere, me dit-elle, & par une Guebrië : j'ai long-tems combattu : mais Dieux ! que l'amour leve de difficultez ! Que je suis soulagée ! je ne crains plus de vous trop aimer ; je puis ne mettre point de bornes à mon amour ; l'excès même en est legitime. Ah que ceci convient bien à l'état de mon cœur ! Mais vous qui avez sçu rompre les chaînes que mon esprit s'étoit forgées ; quand romprez-vous celles qui me lient les mains ? Dès ce moment je me donne à vous ; faites voir par la prompti-

titude avec laquelle vous m'accepterez, combien ce present vous est cher. Mon frere, la premiere fois que je pourrai vous embrasser, je crois que je mourrai dans vos bras. Je n'exprimerois jamais bien la joye, que je sentis à ces douces paroles : je me crus & je me vis en effet en un instant le plus heureux de tous les hommes : je vis presqu'accomplir tous les desirs, que j'avois formez en vint-cinq ans de vie, & évanouir tous les chagrins, qui me l'avoient renduë si laborieuse : mais quand je me fus un peu accoutumé à ces douces idées, je vis que je n'étois pas si près de mon bonheur, que je m'étois figuré tout à coup ; quoique j'eusse surmonté le plus grand de tous les obstacles. Il falloit surprendre la vigilance de ses gardiens ; je n'osois confier à personne le secret de ma vie ; il falloit que nous fis-

sions

sions tout, elle & moi : si je manquois mon coup, je courois risque d'être empâlé ; mais je ne voyois pas de peine plus cruelle, que de le manquer. Nous convinmes qu'elle m'enverroit demander une horloge, que son pere lui avoit laissée ; & que j'y mettrois dedans une lime, pour scier les jaloufies de sa fenêtré, qui donnoient dans la ruë ; & une corde nouïée pour descendre ; que je ne la verrois plus dorénavant ; mais que j'irois toutes les nuits sous sa fenêtré attendre qu'elle pût executer son dessein. Je passai quinze nuits entieres sans voir personne ; parce qu'elle n'avoit pas trouvé le tems favorable. Enfin la seizieme j'entendis une scie, qui travailloit : de tems en tems l'ouvrage étoit interrompu, & dans ces intervalles ma frayeur étoit inexprimable. Enfin après une heure de travail, je la vis qui at-

tachoit la corde; elle se laissa aller, & glissa dans mes bras: je ne connus plus le danger; & je restai long-tems sans bouger de là: je la conduisis hors de la ville, où j'avois un cheval tout prêt: je la mis en croupe derrière moi, & m'éloignai avec toute la promptitude imaginable d'un lieu qui pouvoit nous être si funeste. Nous arrivâmes avant le jour chez un Guebre dans un lieu desert où il s'étoit retiré, vivant frugalement du travail de ses mains: nous ne jugeâmes pas à propos de rester chez lui; & par son conseil nous entrâmes dans une épaisse forêt; & nous nous mîmes dans le creux d'un vieux chêne, jusques à ce que le bruit de notre évasion se fût dissipé. Nous vivions tous deux dans ce séjour écarté sans temoins, nous repetant sans cesse que nous nous aimerions toujours; attendant
l'oc-

l'occasion que quelque Prêtre Guebre pût faire la Ceremonie du mariage, prescrite par nos livres sacrez. Ma sœur, lui disois-je, que cette union est sainte; la Nature nous avoit unis; notre sainte Loi va nous unir encore. Enfin un Prêtre vint calmer notre impatience amoureuse; il fit dans la maison du Paysan toutes les Ceremonies du mariage: il nous benit, & nous souhaitta mille fois toute la vigueur de Gustafpe, & la sainteté de l'Hohoraspe. Bien-tôt après nous quittâmes la Perse où nous n'étions pas en sûreté; & nous nous retirâmes en Georgie. Nous y vécumes un an, tous les jours plus charmez l'un de l'autre: mais comme mon argent alloit finir, & que je craignois la misère pour ma sœur, non pas pour moi, je la quittai pour aller chercher quelque secours chez nos Parens. Ja-

mais adieu ne fut plus tendre :
mais mon voyage me fut non
seulement inutile, mais funeste :
car ayant trouvé d'un côté tous
nos biens confisquez ; de l'autre
mes parens presque dans l'impuif-
fance de me secourir : je ne rap-
portai d'argent précisément que
ce qu'il falloit pour mon retour.
Mais quel fut mon desespoir ! Je
ne trouvai plus ma sœur : quelques
jours avant mon arrivée, des Tar-
tares avoient fait une incursion
dans la ville où elle étoit : & com-
me ils la trouverent belle ; ils la
prirent, & la vendirent à des Juifs
qui alloient en Turquie ; & ne
laissèrent qu'une petite fille, dont
elle étoit accouchée quelques mois
auparavant. Je suivis ces Juifs, &
les joignis à trois lieuës de là : mes
prieres, mes larmes furent vaines ;
ils me demanderent toujours tren-
te Tomans, & ne se relâcherent
jamais d'un seul. Après m'être
adressé

adressé à tout le monde, avoir imploré la protection des Prêtres Turcs & Chrétiens; je m'adressai à un Marchand Armenien, je lui vendis ma fille, & me vendis aussi pour trente-cinq Tomans: j'allai aux Juifs, je leur donnai trente Tomans, & portai les cinq autres à ma sœur, que je n'avois pas encore vuë. Vous êtes libre, lui dis-je, ma sœur, & je puis vous embrasser, voilà cinq Tomans que je vous porte; j'ai du regret qu'on ne m'ait pas acheté davantage. Quoi, dit-elle, vous vous êtes vendu? Oui, lui dis-je. Ah malheureux, qu'avez-vous fait! N'étois-je pas assez infortunée sans que vous travaillassiez à me le rendre davantage? Votre liberté me consolait, & votre esclavage me va mettre au tombeau. Ah mon frere, que votre amour est cruel! Et ma fille, je ne la vois point? Je l'ai vendue

aussi , lui dis-je. Nous fondîmes tous deux en larmes, & n'eûmes pas la force de nous rien dire. Enfin j'allai trouver mon Maître, & ma sœur y arriva persqu'aussi-tôt que moi. Elle se jettâ à ses genoux. Je vous demande, dit-elle, la servitude, comme les autres vous demandent la liberté : prenez moi, vous me vendrez plus cher que mon mari. Ce fut alors qu'il se fit un combat qui arracha les larmes des yeux de mon Maître. Malheureux, dit-elle, as-tu pensè que je pussè accepter ma liberté aux depens de la tienne ? Seigneur, vous voyez deux infortunez qui mourrons, si vous nous separez : je me donne à vous, payez-moi, peut-être que cet argent & mes services pourront quelque jour obtenir de vous, ce que je n'ose vous demander : il est de votre interêt de ne nous point separer, comptez que je dispose
de

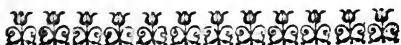
de sa vie. L'Armenien étoit un homme doux, qui fut touché de nos malheurs : servez - moi l'un & l'autre avec fidélité & avez zele, & je vous promets que dans un an, je vous donnerai votre liberté : je vois que vous ne méritez ni l'un ni l'autre les malheurs de votre Condition : si lorsque vous serez libres, vous êtes aussi heureux que vous le méritez, si la fortune vous rit, je suis certain que vous me satisferez de la perte, que je souffrirai. Nous embrassâmes tous deux ses genoux, & le suivîmes dans son voyage. Nous nous soulagions l'un l'autre dans les travaux de la servitude, & j'étois charmé lorsque j'avois pû faire l'ouvrage, qui étoit tombé à ma sœur.

La fin de l'année arriva : notre Maître tint sa parole, & nous délivra. Nous retournâmes à Teflis; là je trouvai un ancien ami
de

de mon pere, qui exerçoit avec succès la Medecine dans cette ville : il me prêta quelque argent, avec lequel je fis quelque negocié. Quelques affaires m'appellerent ensuite à Smirne, où je m'établis : j'y vis depuis six ans, & j'y jouis de la plus aimable, & de la plus douce société du monde : l'union regne dans ma famille, & je ne changerois pas ma condition pour celle de tous les Rois du monde. J'ai été assez heureux pour retrouver le Marchand Armenien à qui je dois tout, & lui ai rendu des services signalez.

*A Smirne le 27. de la Lune
de Gemmadi 2. 1714.*





L E T T R E L V.

R I C A à U S B E K.

*A * * **

J'Allai l'autre jour dîner chez un homme de Robe qui m'en avoit prié plusieurs fois. Après avoir parlé de bien des choses, je lui dis : Monsieur, il me paroît que votre métier est bien pénible. Pas tant que vous vous imaginez, repondit il : de la maniere dont nous le faisons, ce n'est qu'un amusement. Mais comment ? N'avez-vous pas toujours la tête remplie des affaires d'autrui ? N'êtes vous pas toujours occupé de choses qui ne sont point interessantes ? Vous avez raison, ces choses ne sont point interessantes ; car nous nous y in-
te-

tereffons fi peu que rien ; & cela même fait que le métier n'est pas fi fatigant que vous dites. Quand je vis qu'il prenoit la chose d'une maniere fi degagée , je continuai , & lui dis : Monsieur, je n'ai point vû votre Cabinet. Je le crois , car je n'en ai point. Quand je pris cette charge, j'eus befoin d'argent pour payer mes Provisions ; je vendis ma Bibliothèque ; & le Libraire qui la prit, d'un nombre prodigieux de Volumes, neme laiffa que mon Livre de raifon : ce n'est pas que je les regrette : nous autres Juges ne nous enflons point d'une vaine fcience : qu'avons-nous affaire de tous ces volumes de Loix ? Presque tous les cas font hypothetiques , & sortent de la regle generale. Mais ne feroit-ce pas, Monsieur, lui dis-je, parce que vous les en faites sortir ? car enfin pourquoi chez tous les Peuples du
mon-

monde y auroit-il des Loix, si elles n'avoient pas leur application? Et comment peut-on les appliquer, si on ne les sçait pas? Si vous connoissiez le Palais, reprit le Magistrat, vous ne parleriez pas comme vous faites : nous avons des Livres vivans, qui sont les Avocats : ils travaillent pour nous, & se chargent de nous instruire. Et ne se chargent-ils pas aussi quelquefois de vous tromper, lui re-partis-je ? Vous ne feriez donc pas mal de vous garantir de leurs embûches : ils ont des armes avec lesquelles ils attaquent votre équité ; il seroit bon que vous en eussiez aussi pour la défendre ; & que vous n'allassiez pas vous mettre dans la mêlée habilléz à la legere, parmi des gens cuirasséz jusques aux dents.

*A Paris le 13. de la Lune
de Chabban. 1714.*

LET-



L E T T R E L V I.

U S B E K à R H E D I.

A Venise.

TU ne te serois jamais imaginé que je fusse devenu plus Metaphysicien que je ne l'étois : cela est pourtant ; & tu en seras convaincu, quand tu auras effuyé ce débordement de ma Philosophie.

Les Philosophes les plus sensez qui ont réfléchi sur la nature de Dieu, ont dit qu'il étoit un Etre souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée ; ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes, que l'homme est capable d'avoir & d'imaginer ; & en ont chargé l'idée de la Divinité ; sans songer que souvent ces attributs

buts s'entr'empêchent, & qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet, sans se détruire.

Les Poètes d'Occident disent qu'un Peintre ayant voulu faire le portrait de la Déesse de la Beauté, assembla les plus belles Grecques, & prit de chacune ce qu'elle avoit de plus gracieux, dont il fit un tout qu'il crut ressembler à la plus belle de toutes les Déeses. Si un homme en avoit conclu qu'elle étoit blonde & brune, qu'elle avoit les yeux noirs & bleus, qu'elle étoit douce & fiere; il auroit passé pour ridicule.

Souvent Dieu manque d'une perfection qui pourroit lui donner une grande imperfection: mais il n'est jamais limité que par lui-même; il est lui-même sa nécessité: ainsi quoique Dieu soit tout puissant; il ne peut pas violer ses promesses, ni tromper les hommes. Souvent même l'impuissance

ce

ce n'est pas dans lui, mais dans les choses relatives; & c'est la raison pourquoi il ne peut pas changer les essences.

Ainsi il n'y a point sujet de s'étonner, que quelques uns de nos Docteurs ayent osé nier la prescience infinie de Dieu, sur ce fondement, qu'elle est incompatible avec sa justice.

Quelque hardie que soit cette idée, la Metaphysique s'y prête merveilleusement. Selon les principes il n'est pas possible que Dieu prevoye les choses qui dépendent de la détermination des causes libres; parce que ce qui n'est point arrivé, n'est point; & par conséquent ne peut être connu: car le rien qui n'a point de propriété, ne peut être aperçu: Dieu ne peut point lire dans une volonté qui n'est point, & voir dans l'ame une chose qui n'existe point en elle: Car jusques à ce qu'elle se

se soit déterminée, cette action, qui la détermine, n'est point en elle.

L'ame est l'ouvriere de sa détermination : mais il y a des occasions, où elle est tellement indéterminée, qu'elle ne sçait pas même de quel côté se déterminer. Souvent même elle ne le fait que pour faire usage de sa liberté; de maniere que Dieu ne peut voir cette détermination par avance, ni dans l'action de l'ame, ni dans l'action que les objets font sur elle.

Comment Dieu pourroit-il prévoir les choses qui dependent de la détermination des causes libres? Il ne pourroit les voir que de deux manieres : par conjecture; ce qui est contradictoire avec la prescience infinie : ou bien il les verroit comme des effets necessaires qui suivroient infailliblement d'une cause, qui les produiroit de même; ce qui est encore plus con-

tra-

tradiétoire : car l'ame seroit libre par la supposition ; & dans le fait elle ne le seroit pas plus qu'une boule de billard n'est libre de se remuer , lorsqu'elle est poussée par une autre.

Ne crois pas pourtant que je veuille borner la science de Dieu. Comme il fait agir les Créatures à sa fantaisie ; il connoît tout ce qu'il veut connoître : mais quoiqu'il puisse voir tout , il ne se sert pas toujours de cette faculté : il laisse ordinairement à la Créature la faculté d'agir ou de ne pas agir , pour lui laisser celle de mériter ou de démeriter. C'est pour lors qu'il renonce au droit qu'il a d'agir sur elle , & de la déterminer : mais quand il veut sçavoir quelque chose , il le sçait toujours ; parce qu'il n'a qu'à vouloir qu'elle arrive comme il la voit , & déterminer les Créatures conformément à sa volonté.

C'est

C'est ainsi qu'il tire ce qui doit arriver du nombre des choses purement possibles ; en fixant par ses decrets les déterminations futures des Esprits ; & les privant de la puissance qu'il leur a donnée d'agir ou de ne pas agir.

Si l'on peut se servir d'une comparaison dans une chose qui est au dessus des comparaisons ; un Monarque ignore ce que son Ambassadeur fera dans une affaire importante : s'il le veut sçavoir, il n'a qu'à lui ordonner de se comporter d'une telle maniere ; & il pourra assûrer que la chose arrivera comme il la projette.

L'Alcoran & les Livres des Juifs s'élevent sans cesse contre le dogme de la prescience absoluë : Dieu y paroît par tout ignorer la détermination future des Esprits ; & il semble que ce soit la premiere verité que Moïse ait enseignée aux hommes.

Dieu met Adam dans le Paradis terrestre à condition qu'il ne mangera pas d'un certain fruit ; précepte absurde dans un Etre qui connoîtroit les déterminations futures des ames : car enfin un tel Etre peut-il mettre des conditions à ses graces , sans les rendre derisoires ? C'est comme si un homme , qui auroit sçu la prise de Bagdat , avoit dit à un autre ; je vous donne mille écus si Bagdat n'est pas pris ; ne feroit-il pas là une bien mauvaise plaisanterie ?

*A Paris le dernier de la Lune
de Chabban. 1714.*





L E T T R E L V I I .

R I C A à U S B E K

*A * * **

JE me trouvai l'autre jour dans
 une Compagnie , où je vis un
 homme bien content de lui. Dans
 un quart d'heure il décida trois
 questions de Morale ; quatre pro-
 blemes historiques ; & cinq
 points de Physique : je n'ai jamais
 vû un decisionaire si universel :
 son esprit ne fut jamais suspendu
 par le moindre doute. On laissa
 les Sciences ; on parla des nou-
 velles du tems ; il décida sur les
 nouvelles du tems. Je voulus l'at-
 traper ; & je dis en moi-même :
 il faut que je me mette dans mon
 fort ; je vais me refugier dans
 mon pays. Je lui parlai de la Per-
 N 2 sc;

se ; mais à peine lui eus-je dit quatre, mots qu'il me donna deux dementis , fondé sur l'autorité de Mrs. Tavernier & Chardin. Ah bon Dieu, dis-je en moi-même, quel homme est-ce là ? Il connoitra tout à l'heure les ruës d'Is-pahan mieux que moi ! Mon parti fut bien-tôt pris ; je me tûs , je le laissai parler, & il decide encore.

*De Paris le 8. de la Lune
de Zilcadé. 1715.*





L E T T R E L V I I I.

R I C A A * * *

LE peuple est un animal qui voit & qui entend ; mais qui ne pense jamais. Il est dans une Letargie ou dans une fougue surprenante ; & il va & vient sans cesse d'un de ces états à l'autre, sans sçavoir jamais d'où il est parti.

J'ai ouï parler en France d'un certain Gouverneur de Normandie, qui, voulant se rendre plus considerable à la Cour, excitoit lui-même de tems en tems quelques seditions, qu'il appaisoit aussi-tôt.

Il avoüa depuis, que la plus forte sedition ne lui coûta tout compte fait qu'un demi Toman.

Il faisoit assembler quelques canailles dans un Cabaret, qui donnoit le ton à toute la Ville, & ensuite à toute la Province.

Ceci me fait ressouvenir d'une Lettre qu'écrivit dans les derniers troubles de Paris un des Généraux de cette Ville à un de ses amis.

„ Je fis sortir il y a trois jours
 „ les troupes de la Ville; mais
 „ elles furent repoussées avec
 „ perte. Je compte pourtant
 „ que je reparerai facilement ce
 „ petit échec; j'ai six Couplets
 „ de chanson, tout prêts à met-
 „ tre au jour, qui, je m'assure,
 „ remettront toutes choses dans
 „ l'équilibre. J'ai fait choix de
 „ quelques voix très nettes qui
 „ sortant de la cavité de certai-
 „ nes poitrines très fortes, emou-
 „ vront merveilleusement la po-
 „ pulace; ils sont sur un air qui
 „ a fait jusques à présent un effet
 „ tout particulier. „ Si

„ Si cela ne suffit pas, il a été
 „ résolu au Conseil de faire pa-
 „ roître une Estampe, qui fera
 „ voir Mazarin pendu; & pour
 „ peu que la Conjoncture des
 „ affaires le demande, nous au-
 „ rons la ressource d'ordonner au
 „ Graveur de le rouër.

„ Par bonheur pour nous, il
 „ ne parle pas bien François,
 „ & il l'écorche tellement qu'il
 „ n'est pas possible que ses affai-
 „ res ne déclinent. Nous ne
 „ manquons pas de faire bien re-
 „ marquer au peuple le ton ridi-
 „ cule dont-il prononce*. Nous
 „ relevâmes il y a quelques jours
 „ une faute de Grammaire si
 „ grossière, qu'on en fit des far-
 „ ces dans tous les Carrefours.

„ Jugez après cela si le peuple

„ 2

* Le Cardinal Mazarin voulant pro-
 noncer l'*Arrêt d'Union*, dit devant les De-
 putez du Parlement l'*Arrêt d'Ognon*: sur
 quoi le Peuple fit force plaisanteries.

„ a tort de s'animer, & de faire
 „ du nom de Mazarin un mot
 „ generique pour exprimer tou-
 „ tes les Bêtes de somme, &
 „ celles qui servent à tirer.

„ Notre Musique l'a si furieu-
 „ sement vexé sur le peché ori-
 „ ginel, que pour ne pas voir
 „ ses Partisans reduits à la moitié,
 „ il a été obligé de renvoyer tous
 „ ses Pages. Je suis &c.

*De Paris le 9. de la Lune
 de Zilcadé. 1715.*





L E T T R E L I X.

U S B E K à * . * . *

UN homme d'esprit est ordinairement difficile dans les sociétés; il choisit peu de personnes; il s'ennuye avec tout ce grand nombre de gens qu'il lui plaît appeller mauvaise compagnie: il est impossible qu'il ne fasse un peu sentir son dégoût; autant d'ennemis.

Sûr de plaire quand il voudra, il negligé très souvent de le faire.

Il est porté à la Critique, parce qu'il voit plus de choses qu'un autre, & les sent mieux.

Il ruine presque toujours sa fortune, parce que son esprit lui fournit pour cela un plus grand nombre de moyens.

Il échouë dans ses entreprises, parce qu'il hazarde beaucoup ; sa vuë qui porte toujours loin lui fait voir des objets qui sont à de trop grandes distances , sans compter que dans la naissance d'un projet, il est moins frappé des difficultés qui viennent de la chose , que des remedes qui sont de lui, & qu'il tire de son propre fonds.

Il neglige les menus details, dont depend cependant la réüffite de presque toutes les grandes affaires.

L'homme mediocre au contraire cherche à tirer parti de tout, il sent bien qu'il n'a rien à perdre en negligences.

L'approbation universelle est plus ordinairement pour l'homme mediocre : on aime à donner à celui ci ; on est charmé d'ôter à celui là ; pendant que l'envie fond sur l'un, & qu'on ne lui pardon-

ne

ne rien, on supplée tout en faveur de l'autre; la vanité se declare pour lui.

Mais si un homme d'esprit a tant de defavantages, que dirons-nous de la dure condition des Sçavans?

Je ne pense jamais à ces miserables, que je ne me rappelle une Lettre d'un d'eux à un de ses amis: la voici.

M O N S I E U R

*J*E suis un homme qui m'occupe toutes les nuits à regarder avec des lumettes de trente pieds ces grands corps qui roulent sur nos têtes; & quand je veux me delasser, je prens mes petits Microscopes, & j'observe un ciron ou une mite.

Je ne suis point riche, & je n'ai qu'une seule chambre: je n'ose même y faire du feu, parce que j'y tiens mon Thermometre, & que la chaleur étrangere le feroit hausser. L'hi-

ver passé je pensai mourir de froid ;
 & quoique mon Thermometre , qui étoit au plus bas degré , m'avertît que mes mains alloient se geler , je ne me derangeai point , & j'ai la consolation d'être instruit exactement des changemens de tems les plus insensibles de toute l'année passée.

Je me communique fort peu , & de tous les gens que je vois , je n'en connois aucun ; mais il y a un homme à Stockholm , un autre à Leipsik , un autre à Londres , que je n'ai jamais vus , & que je ne verrai sans doute jamais , avec lesquels j'entretiens une correspondance si exacte , que je ne laisse pas passer un Courrier sans leur écrire.

Mais quoique je ne connoisse personne dans mon quartier , j'y suis dans une si mauvaise réputation , que je serai à la fin obligé de le quitter. Il y a cinq ans que je fus rudement insulté par une de mes voisines , pour avoir fait la dissection d'un chien qu'elle

qu'elle pretendoit lui appartenir : la femme d'un Boucher qui se trouva là, se mit de la partie, & pendant que celle-là m'accabloit d'injures, celle-ci m'assommoit à coups de pierre conjointement avec le Docteur***. qui étoit avec moi, & qui reçut un coup terrible sur l'os Frontal & Occipital, dont le siege de sa raison fut très ébranlé.

Depuis ce tems là des qu'il s'écarte quelque chien au bout de la rue, il est aussi-tôt décidé qu'il a passé par mes mains. Une bonne bourgeoise qui en avoit perdu un petit qu'elle aimoit, disoit-elle, plus que ses enfans, vint l'autre jour s'évanouir dans ma chambre, & ne le trouvant pas, elle me cita devant le Magistrat. Je crois que je ne serai jamais delivré de la malice importune de ces femmes, qui avec leurs voix glapissantes m'étourdissent sans cesse de l'oraison funebre de tous les automates qui sont morts depuis dix ans. Je suis. &c,

Tous les ſçavans étoient autrefois accusés de Magie; je n'en ſuis point étonné; chacun diſoit en lui même: j'ai porté les talens naturels auſſi loin qu'ils peuvent aller; cependant un certain ſçavant a des avantages ſur moi, il faut bien qu'il y ait là quelque Diablerie.

A preſent que ces fortes d'accuſations ſont tombées dans le decri, on a pris un autre tour, & un ſçavant ne ſçauroit gueres éviter le reproche d'irreligion ou d'heréſie: il a beau être abſous par le peuple, la playe eſt faite, elle ne ſe fermera jamais bien; c'eſt toujours pour lui un endroit malade: un adverſaire viendra trente ans après lui dire modeſtement: à Dieu ne plaiſe que je diſe que ce dont on vous a accuſé ſoit vrai; mais vous avez été obligé de vous deffendre: c'eſt ainſi qu'on tourne contre lui ſa juſtification même, S'il

S'il écrit quelque Histoire, & qu'il ait de la noblesse dans l'esprit, & quelque droiture dans le cœur, on lui suscitera mille persecutions; on ira contre lui soulever le Magistrat sur un fait qui s'est passé il y a mille ans; & on voudra que sa plume soit captive, si elle n'est pas venale.

Plus heureux cependant que ces hommes lâches qui abandonnent leur foi pour une mediocre pension; qui à prendre toutes leurs impostures en detail ne les vendent pas seulement chacune une obole; qui renversent la Constitution des Empires, diminuent les droits d'une Puissance, augmentent ceux d'une autre, donnent aux Princes, ôtent aux peuples, font revivre des droits surannés, flattent les passions qui sont en credit de leur tems, & les vices qui sont sur le trône, imposant à la posterité d'autant plus

plus indignement, qu'elle a moins de moyens de détruire leur témoignage.

Mais que dirai-je de ce siècle, où je vois un sçavant à la discrétion d'un Libraire? où je vois un homme qui mériterait des Statuës, contraint de consacrer ses veilles pour la fortune d'un misérable Artiste? ses ouvrages auroient été utiles à la postérité; mais ils sont précipités par l'avarice, & la fin est entièrement asservie aux moyens.

Mais ce n'est pas assez pour un Auteur d'avoir essuyé toutes ces insultes; ce n'est pas assez pour lui d'avoir été dans une inquiétude continuelle sur le succès de son ouvrage: il voit le jour enfin cet ouvrage qui lui a tant coûté; il lui attire des querelles de toutes parts; & comment les éviter? Il avoit un sentiment, il l'a soutenu par ses écrits, il ne sçavoit

voit pas qu'un homme à deux cens lieuës de lui avoit dit tout le contraire ; voilà cependant la guerre qui se declare.

Encore s'il pouvoit esperer d'obtenir quelque consideration. Non il n'est tout au plus estimé que de ceux qui se font appliqués au même genre de science que lui. Un Philosophe a un mepris souverain pour un homme qui a sa tête chargée de faits : & il est à son tour regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne memoire.

Quant à ceux qui font profession d'une orgueilleuse ignorance , ils voudroient que tout le genre humain fût enseveli dans l'oubli où ils seront eux-mêmes.

Un homme à qui il manque un talent, se dedommage en le meprisant ; il s'ôte cet obstacle qu'il rencontroit entre le merite & lui, & par là se trouve au niveau

veau de celui dont il redoute les travaux.

Enfin il faut joindre à une réputation équivoque la privation des plaisirs, & la perte de la fanté.

*De Paris le 10 de la Lune
de Zilcadé. 1715.*



L E T T R E L X.

U S B E K à * . * . *

QUel peut être le motif de ces libéralités immenses que les Princes versent sur leurs Courtisans? Veulent ils se les attacher? Ils leur sont déjà acquis autant qu'ils peuvent l'être: & d'ailleurs s'ils acquierent quelques-uns de leurs sujets en les achetant; il faut bien par la même raison qu'ils en perdent une infinité d'autres en les appauvrissant.

Quand

Quand je pense à la situation des Princes, toujours entourés d'hommes avides & insatiables, je ne puis que les plaindre, & je les plains encore davantage, lorsqu'ils n'ont pas la force de résister à des demandes toujours onéreuses à ceux qui ne demandent rien.

Je n'entens jamais parler de leurs libéralités, des graces & des pensions qu'ils accordent, que je ne me livre à mille réflexions; une foule d'idées se présentent à mon esprit, & il me semble que j'entens publier cette Ordonnance.

Le Courage infatigable de quelques-uns de nos plus riches sujets à nous demander des pensions ayant exercé sans relâche notre magnificence Royale, nous avons enfin cédé à la multitude innombrable des requêtes qu'ils nous ont présentées, lesquelles ont fait jusques ici la plus grande sollicitude du Trône : ils nous ont représenté qu'ils
n'ont

n'ont point manqué depuis notre avènement à la Couronne de se trouver à notre lever, que nous les avons toujours vûs sur notre passage immobiles comme des bornes, & qu'ils se sont extrêmement élevés pour regarder sur les épaules les plus hautes notre Serenité: nous avons même reçu plusieurs requêtes de la part de quelques personnes du beau sexe, qui nous ont supplié de faire attention qu'il est notoire qu'elles sont d'un entretien très difficile: quelques-unes même très surannées nous ont prié en branlant la tête de faire attention qu'elles ont fait l'ornement de la Cour des Rois nos predecesseurs; & que si les Generaux de leurs armées ont rendu l'état redoutable par leurs faits militaires, elles n'ont pas rendu la Cour moins celebre par leurs intrigues. A ces Causes desirant traiter les supplians avec bonté & leur accorder toutes leurs prieres, nous avons ordonné ce qui suit.

Que

Que tout Laboureur ayant cinq enfans retranchera journellement la cinquieme partie du pain qu'il leur donne: enjoignons aux peres de famille de faire la diminution sur chacun d'eux aussi juste que faire se pourra.

Deffendons expressément à tous ceux qui s'appliquent à la culture de leurs heritages, ou qui les ont donnés à titre de ferme, d'y faire aucune reparation de quelque espece qu'elle soit.

Ordonnons que toutes personnes s'appliquant à des travaux vils & mecaniques, lesquelles n'ont jamais été au lever de notre Majesté, n'achettent desormais d'habits à eux, à leurs femmes, à leurs enfans, que de 4 en 4 ans; leur interdisons en outre très étroitement ces petites rejouissances qu'ils avoient coutume de faire dans leurs familles avec leurs amis les principales fêtes de l'année.

Et d'autant que nous demeurons avertis que la plupart des bourgeois de nos bonnes villes sont entierement occupés

cupés à pourvoir à l'établissement de leurs filles, lesquelles ne se sont rendues recommandables dans notre Etat que par une triste & ennuyeuse modestie, nous ordonnons qu'ils attendront à les marier jusques à ce qu'ayant atteint l'age limité par les Ordonnances, ils viennent à les y contraindre. Dessendons à tous nos Magistrats de pourvoir à l'education de leurs enfans. Donné à le

De Paris le II de la Lune
de Zilcadé 1715.



LETTRE LXI.

RICA à ***.

J'A I ouï parler d'une espeece de Tribunal qu'on appelle l'Academie Françoisse : il n'y en a point de moins respecté dans le monde : car on dit qu'aussi-tôt qu'il a décidé, le Peuple casse ses Arrêts,

Arrêts, & lui impose des Loix, qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque tems que pour fixer son autorité, il donna un Code de ses Jugemens : cet enfant de tant de peres, étoit presque vieux, quand il nâquit : & quoiqu'il fût legitime, un bâtard, qui avoit déjà paru, l'avoit presque étouffé dans la naissance.

Ceux qui le composent, n'ont d'autre fonction que de jaser sans cesse : l'Eloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; & si-tôt qu'ils sont initiés dans ses mysteres, la fureur du Panegyrique vient les saisir, & ne les quitte plus.

Ce Corps a quarante têtes toutes remplies de Figures, de Metaphores, & d'Antitheses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamations : ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence & l'harmonie. Pour
les

les yeux, il n'en est pas question: Il semble qu'il soit fait pour parler, & non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds; car le tems, qui est son fleau, l'ébranle à tous les instans, & détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides; je ne t'en dirai rien, & je laisse décider cela à ceux qui le sçavent mieux que moi.

Voilà des bisarreries ***. que l'on ne voit point dans notre Perse; nous n'avons point l'Esprit porté à ces établissemens singuliers & bisarres; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples, & nos manieres naïves.

*De Paris le 27. de la Lune
de Zilbagé. 1715.*

Fin du I. Tomé.







